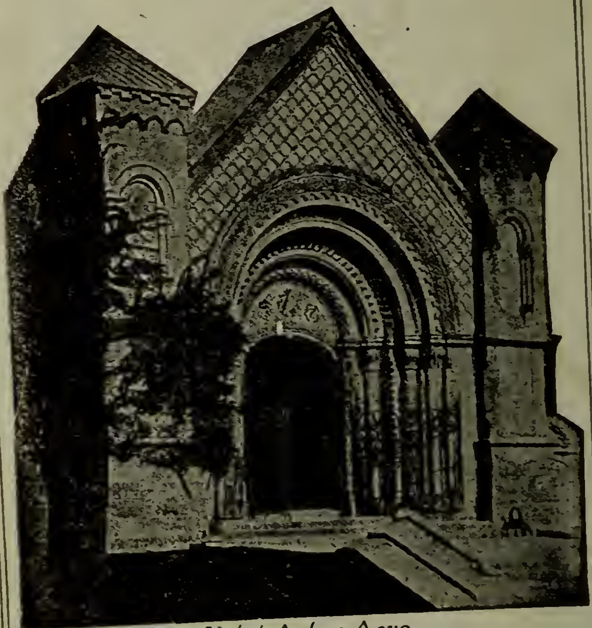


EX LIBRIS



Velut Arbor Aevo

Fred C. Gullen



LETTRES
D'UN
FRANÇOIS,

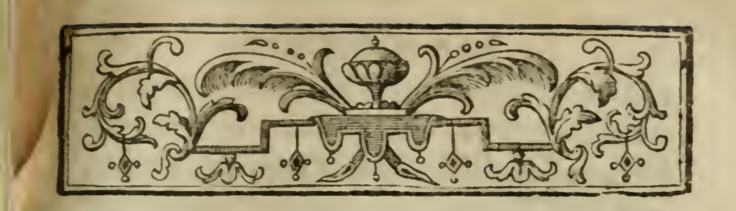
TOME TROISIEME.



TABLE DES LETTRES

Contenues dans ce troisiéme Volume.

Fin de la Table du Tome III.



LETTRES D'UN FRANÇOIS.

LETTRE LXV.

A Monsieur l'Abbé DE ROTHELIN.

De Londres, &c.

MONSIEUR,



ANT que les Lettres ont été confinées dans les Colléges, les Sçavans ont existé inutilement pour la Société : semblables aux Prêtres Egyptiens, ils ne s'expliquoient que dans une Langue qu'eux seuls pouvoient entendre. Servilement attachés à tous leurs Préjugés, ils se sont

moins occupés à rechercher la vérité ; qu'à maintenir des erreurs accréditées. Dès que la Philoſophie a quitté la Langue de l'Ecole , & que les Muſes ont oſé parler la nôtre, les Gens du monde qui ont cultivé les Sciences & les Arts , ont porté dans les unes cet eſprit de liberté, & dans les autres ce gout qui leur ſont naturels. Montagne s'eſt ouvert de nouvelles routes vers la Sageſſe : pour inviter les autres à le ſuivre, il a ſemé de fleurs les ſentiers qu'il leur a tracés : il a banni du raiſonnement la ſécheresse de la Logique. Malherbe a communiqué à nos Muſes un ton plus décent & plus noble ; il leur a fait perdre la dureté qu'elles avoient encore de ſon tems ; enfin notre Langue qu'il a polie eſt devenue une Langue ſçavante , & ce n'eſt qu'à l'Académie Françoiſe qu'elle eſt redevable de ce point de perfection où elle a été portée.

Nos Voiſins ſont forcés d'en convenir : tout prévenu qu'étoit le célebre Dryden en faveur de ſa Nation, il a ſenti que l'Anglois ne pouvoit jamais devenir une Langue polie & réguliere , ſans le ſecours d'une Académie qui en fût uniquement occupée. Locke a auſſi

proposé à sa Nation l'exemple des François. *La Politique de quelques-uns de nos François*, dit-il, *n'a pas jugé qu'il fût indigne du Public d'encourager & de récompenser ceux qui s'attachent à perfectionner la Langue.* Le Docteur Swift s'est plaint de ce qu'un établissement aussi glorieux pour les Lettres manquoit à l'Angleterre. Sous la Reine Anne, & dans le tems que le Comte d'Oxford étoit Ministre, ce Sçavant fit tous ses efforts pour procurer à sa Nation une *Académie Angloise*, sur le modele de la vôtre. On a de lui une Lettre à ce sujet, qui prouve & quelle est parmi nous l'utilité, & quelle est dans les Pays étrangers la célébrité de l'Académie Françoise.

Le Docteur Swift a bien senti la nécessité qu'il y avoit d'admettre les Gens de qualité dans une Compagnie que l'on voudroit rendre honorable pour les Gens de Lettres, & à qui l'on confieroit le soin de perfectionner le langage, & d'épurer le Gout en Angleterre. En effet, les Dorset & les Rochester, parmi nous les N*** & les S***, en un mot ceux qui ont le bonheur de pouvoir honorer les Muses en les cultivant, sont

ceux qu'elles ſe plaiſent le plus à favoriſer.

Je vous en fais juge, vous, Monſieur, qui avez apporté à l'Académie Françoiſe & l'un & l'autre titre, & qui joignez aux avantages de la naiſſance ceux des dons les plus précieux de l'eſprit, vous devez ſentir mieux qu'un autre l'utilité qui réſulte pour les Lettres de cette Aſſociation. Si ceux qui les profeſſent ſont meilleurs Juges de la Langue écrite, les Gens de qualité peuvent mieux décider de la Langue qui ſe parle. Les uns ont approfondi davantage les Regles de la Grammaire & l'Etymologie des mots, les autres ſont des témoins plus sûrs de l'uſage du monde. C'eſt le concours des uns & des autres qui peut ſeul perfectionner une Langue. La Cour eſt le centre du Gout & de la Politeſſe. Nos Ecrivains ne peuvent puiſer l'un & l'autre que dans le commerce de ceux qui l'habitent. Les Comédies de Térence ſe ſentent de celui qu'il avoit avec Scipion.

Mais indépendamment de cette utilité réelle, il faudroit encore admettre les Gens de qualité à l'Académie Françoiſe, ſans quoi les Gens de Lettres eux-mêmes ceſſeroient bientôt de la déſirer. Ceux

qui prétendent à celle-ci ne peuvent être ſoupçonnés de vues intéreſſées ; elle ne promet point de Penſions , elle ne peut donner que de la gloire. Les talens de l'eſprit y rendent tous les hommes égaux. Voilà ce qu'elle offre de flatteur à l'amour propre, le premier mobile de toutes nos actions : celui qui eſt le plus grand par ſa naiſſance , ou le plus recommandable par ſon rang, penſe aſſez dignement de l'Homme de Lettres pour chercher à lui être aſſocié. Le Général d'Armées, le front ceint des Lauriers de la Victoire, croit en relever l'éclat en y ajoutant ceux des Muſes qu'il vient recevoir de vos mains. C'eſt ainſi que tour à tour il honore l'Homme de Lettres auprès duquel il prend place , & eſt lui-même honoré par celle qu'il occupe parmi vous.

Les Protecteurs des autres Académies ne ſont que les Confreres de l'Académicien François. Vous , Monſieur , qui dans celle des Belles Lettres occupez ſi dignement à tous égards la Place d'Honoraire , n'avez-vous pas témoigné publiquement combien vous vous teniez honoré de celle que vous occupez à l'A-

cadémie Françoiſe. C'eſt cette égalité qui l'a fait rechercher juſqu'ici par tout ce que nous avons eu de plus grand dans les différentes parties de la Littérature. Tous ceux qui s'y ſont diſtingués ont voulu être d'une Compagnie où ces Héros qui ont été les Défenſeurs de l'Etat, & ces Prélats reſpectables qui ont fait la gloire de l'Egliſe Gallicane, ont ſouhaité d'être admis : à côté des noms des Corneilles & des Racines, vous avez la ſatisfaction de trouver ceux des Villars & des Boſſuets.

Quel aiguillon n'eſt-ce pas pour tout homme qui ſe ſent quelque talent, que l'eſpoir de devenir Membre d'un Corps auſſi illuſtre ! Tous les hommes ne ſe conduiſent pas par l'intérêt ; ceux qui font leur Cour aux Muſes, ne recherchent communément que la gloire. Combien d'efforts ne fera pas un Homme de Lettres pour mériter une Place dans une Académie qui lui donne pour Confreres ceux qui occupent les premiers rangs dans l'Etat, & les premieres Dignités dans l'Egliſe. Quoi qu'en diſent ceux que le déſeſpoir de n'y pouvoir entrer fait parler, l'Académie Françoiſe eſt auſſi glorieuſe

pour la Nation, qu'utile pour les Lettres; le plus haut point d'honneur où celui qui les cultive parmi nous puiſſe atteindre, eſt de devenir un de ſes Membres.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXVI.

A Monsieur le Chevalier DE *B**.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

C'Est au hazard qui m'a fait jetter aujourd'hui les yeux sur les Papiers Publics que vous devez la Lettre que je vous écris ; ce sont, à proprement parler, les Registres des Mœurs de la Nation : on y trouve souvent des choses singuliéres, & l'Article que je vais vous communiquer, m'a paru de ce nombre. Ce sont les défis de deux Braves d'une espece inconnue parmi nous, & plus estimée peut-être ici qu'elle ne devroit l'être.

CARTEL.

» D'autant que moi, *George Bishop* de
» Shaftsbury dans le Comté de Dorset,
» Maître de la Noble Science de Défen-
» se dans toutes ses branches, ai été ici
» très-injurié par M. Maguire à l'égard

» de celle de l'Epée ; je l'invite à ſe battre avec moi à toute outrance ſur le Théâtre. C'eſt ce que deſire & ce qu'attend avec empreſſement Votre Serviteur, *George Bishop*.

RE'PONSE.

» Moi, *Félix Maguire*, du Royaume d'Irlande, Maître de mon Epée, & qui me ſuis battu avec les plus Illuſtres de ce Royaume, à ſçavoir, M. Figg, M. Sparks, M. Sutton, M. Johnſon, M. Gill, & autres grands Hommes ; je ne manquerai pas de joindre M. Bishop au lieu & au tems dont il ſera convenu, & je ſçaurai maintenir contre lui l'honneur dû à mon Epée & à mon Pays. Qu'il prenne garde ſurtout que je ne lui faſſe porter une paire de Béquilles, comme cela m'eſt déja arrivé à l'égard de quelques-uns de ſes Compatriotes. Votre Serviteur, *Félix Maguire*.

Que penſez-vous, Monſieur, de la fanfaronade de ces vils Gladiateurs? ou ſi ce ſont des Hommes courageux, quel dommage que leur courage ſoit ſi mal

employé ! Le gout qu'ont les Anglois pour ces ſortes de Spectacles, ne vous étonne-t-il pas ?

Quelque ſoit la célébrité de ces deux Champions, je crois que vous me pardonnerez de ne pas pouſſer la curioſité juſqu'à vouloir être moi-même témoin de leurs hauts faits d'Armes. Les Anglois nous reprochent notre répugnance pour ces Combats barbares, comme l'effet de notre molleſſe; ne ſerions-nous pas auſſi-bien fondés à interpréter à leur déſavantage le gout qu'ils y prennent? L'Humanité ne doit-elle pas ſouffrir à voir des malheureux s'aſſommer à coups de bâtons, ou ſe couper par morceaux ? Sans accuſer le Peuple, qui s'en fait un amuſement, d'être cruel, ne rougiſſons pas de fuir juſqu'à l'image même de la cruauté.

Il eſt aſſez difficile que ces Spectacles n'inſpirent une ſorte de férocité. Après qu'on ſe fût apprivoiſé à Rome à voir des Lions & des Tigres s'entre-déchirer, ces combats devinrent inſipides au Peuple, il fallut, pour les ſatisfaire, les faire battre contre des Hommes. Les Romains ſe faiſoient un jeu de ce que nous appellons aujourd'hui Barbarie. Ils

aimoient à voir répandre du Sang, ils contemploient avec plaisir dans un Gladiateur expirant, le Spectacle horrible des douleurs & des agonies de la mort. Ils avoient des Maîtres, ou plutôt des Monstres de férocité, qui apprennoient à ces Infortunés à mériter les applaudissemens du Peuple, soit en souffrant avec constance, soit en mourant avec grace. Mais que prouve l'exemple des Romains, sinon qu'ils n'avoient pas autant de politesse qu'ils pensoient en avoir, & qu'ils étoient plus cruels qu'ils ne croyoient l'être? Après-tout, Grecs ou Romains, que nous importe? Ne nous en laissons pas imposer par l'autorité des Nations, ne reconnoissons que celle de la Raison. De pareils Spectacles sont indignes d'Etres qui en sont doués, & ne peuvent que faire honte à l'Humanité. Les Sages en ont toujours eu horreur. *Si celui qui souffre est coupable, il n'a que ce qu'il mérite; Mais vous, qu'avez-vous fait;* dit Séneque, *pour mériter de le voir souffrir?*

Il faut avouer que ces Combats de Gladiateurs Anglois ne sont plus autant à la mode qu'ils l'ont été. Les honnêtes gens y ont presque renoncé. On n'y voit

guéres à préſent que la plus vile Populace, ou cette claſſe d'Hommes peut-être encore plus mépriſables que ceux de la lie du Peuple, puiſqu'ils s'en rapprochent autant par les Mœurs, qu'ils en ſont ſéparés par la Naiſſance.

Je ne dois pourtant pas vous laiſſer ignorer qu'ici pluſieurs gens du premier rang ſont aſſez de cas de ce noble exercice pour vouloir l'apprendre eux-mêmes, & que quelques-uns d'eux regardent la Science du Gladiateur comme le premier mérite d'un Gentilhomme accompli. J'en connois un, c'eſt M. **, Frere de Mylord **, qui a fait ſon apprentiſſage ſous ce fameux M. Figg dont il eſt mention ci-deſſus. Cet Anglois tient à tel honneur d'être élevé de ce grand Maître, qu'il l'a ſouvent à ſa Table : il le promet aux Soupers d'apparat qu'il donne, comme on promet à Paris Gélyotte ou Chaſſé ; & il ne faut pas le trouver étrange, chaque Pays a ſes Mœurs. En France on chante pour s'amuſer ; ici l'on fait le coup de poingt pour paſſer le tems.

M. Figg dit un jour lui-même à une perſonne de ma connoiſſance, qui avoit le bonheur d'être d'un de ces Soupers :

Monsieur, aucun Homme n'a plus de compassion que moi pour les Pauvres & les Malheureux; mais dès que je suis sur le Théâtre, si je vois de la chair, il faut que je coupe. Tels sont les propos de Table dont cet Homme célebre régale les Admirateurs de ses talens, ce qui doit assurément faire un convive fort agréable.

A l'égard des Combats à coup de poingt, la Noblesse en Angleterre n'y excelle pas moins que le Peuple. Un des Pairs du Royaume est encore aujourd'hui la terreur des Fiacres de Londres. J'ai connu à la Campagne un Chevalier Baronet qui y a fixé sa demeure, c'est un Homme fort âgé, qui néantmoins se pique encore d'être le premier Lutteur de toute la Grande Bretagne. Il y a quelques années qu'il a publié un Livre sur l'utilité de cet Art où il excelle. Comme il n'a pas fait d'aussi grands Disciples qu'il l'auroit souhaité, par zèle pour le bien public autant que par passe-tems, il l'enseigne aujourd'hui gratis à ceux qui veulent bien recevoir ses leçons. Un Membre du Parlement, Seigneur de son voisinage, fut un jour lui rendre visite; comme ils étoient à se promener

enſemble, à parler de cet Art merveilleux, & des avantages qu'on en peut retirer dans la Société, le vieux Chevalier ſaiſit ſon Homme par-derriere, & le jetta pardeſſus ſa tête. Celui-ci, un peu froiſſé de ſa bleſſure, ſe releve tout en colere.... *Mylord*, lui dit cet habile Lutteur, d'un ton grave & important, *il faut que j'aye bien de l'amitié pour vous. Vous êtes le ſeul à qui j'ai montré ce tour-là.*

Je m'imagine, car il faut toujours voir les choſes du côté le plus favorable, que ce ſont moins ces Combats mêmes qui plaiſent aux Anglois, que l'exercice qu'ils y prennent; & ici en effet on en prend de toutes ſortes. En général, combien d'Hommes exercent leurs corps, combien peu exercent leur eſprit!

On pourroit mettre au rang des exercices les plus violens qui ſont ici en uſage, celui d'aller en Carroſſe: il n'en eſt guéres à Londres qui ne puiſſe tenir lieu aux Anglois du Trémouſſoir de M. l'Abbé de S. Pierre. Ceux qui ont ſoin de leur ſanté, donnent la préférence aux Voitures les plus rudes. Suivant les infirmités dont on ſe croit menacé, on ſe livre auſſi à d'autres ſortes d'exercices. On joue à la Boulle pour la Gravelle;

pour les maux de Tête on trotte à Cheval.

Cependant, ſi l'aliment le plus ſain devient une eſpece de Poiſon pour ceux qui en font un uſage immodéré, l'exercice, quelque néceſſaire qu'il ſoit à la ſanté, peut être très-pernicieux pour ceux qui en abuſent. Pluſieurs Anglois mettent leur gloire à ſoutenir des fatigues, qui font le malheur de ceux dont la profeſſion eſt de les ſupporter. J'ai connu un jeune Homme de qualité, qui ſe vantoit de courir plus vîte & plus long-tems qu'aucun Coureur d'Angleterre. Il avoit gagné à ce métier pluſieurs gageures conſidérables; & ſi l'on m'a dit vrai, il courut un jour de Londres juſqu'à York ſans s'arrêter. A l'exemple de ceux qui vouloient obtenir le prix de la Courſe aux Jeux Olympiques, & qui étoient obligés pour ſe mettre en état de le diſputer, de vivre ſobrement, de s'abſtenir de Ragouts; en un mot, de ſuivre en tout un régime aſſez génant: lorſque cet Anglois avoit de pareilles courſes à fournir, il s'y préparoit, pour ſe rendre plus léger, par des ſaignées, des purgations & des ſueurs violentes. C'eſt ainſi qu'aux dépens de ſa ſanté même, qu'il a altérée, il a acheté

la réputation d'être le premier Coureur d'Angleterre. Dans quelle claffe mettrons-nous un Homme qui paye fi cher un mérite fi frivole ? Dans celle des Hommes Singuliers, ou dans celle des Infenfés. Que ne produit pas dans une tête mal organifée la ridicule envie d'occuper les autres de foi !

En plus d'une Province d'Angleterre, de même qu'autrefois à Olympie & à Lacédémone, on voit auffi de jeunes Filles fe difputer le prix de la Courfe : ce font communément des Villageoifes fortes & robuftes, qui courent d'une vîteffe étonnante.

Peut-être que ce gout, que les Anglois témoignent pour toutes les fortes d'exercices, eft une preuve qu'il leur eft néceffaire. Parmi les plaifirs, ceux même qui paffent pour arbitraires, viennent fouvent de befoins réels. Qui fçait fi la qualité de l'air qu'on refpire en Angleterre, & les alimens dont on s'y nourrit ne font pas caufe qu'on y a plus befoin qu'ailleurs de tout ce qui peut exciter la tranfpiration ? Ces différens exercices font des recettes fûres contre le *Spleen* ; & je crois que généralement parlant, ils rendent les Anglois plus robuftes que les François.

François. Les Hommes ſont d'autant plus forts, qu'ils font plus d'uſage de leurs forces.

Les Romains qui dans les commencemens s'adonnerent aux Exercices du corps pour ſe rendre plus guerriers, les cultiverent dans la ſuite pour la ſanté. C'eſt pour cela qu'Auguſte jouoit ſouvent au Ballon. Mais je ne puis comprendre comment on peut ſe livrer à ceux qui dégradent la dignité de notre Nature ! Comment des Etres, qui ont quelque ſentiment d'humanité, peuvent-ils voir comme des Jeux ces Aſſauts de vils Gladiateurs, qui les mettent de niveau avec les Animaux, dont ils imitent la férocité !

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXVII.

A Monsieur FRERET.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

J'Ai reçu toutes les Nouveautés Littéraires qui ont paru au commencement de cette année, & que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Pour commencer à m'acquitter envers vous, j'ai chargé le Courier de Mylord Walde-Grave de cinq ou six Brochures Politiques, & vous recevrez bien-tôt par M. Smith de Boulogne, un Paquet plus considérable. Je vous envoye à mon tour ce qui a paru ici de plus supportable dans tous les genres de Littérature.

Que nous sommes stériles, nous autres François, en comparaison des Anglois! On met au jour en ce Pays-ci plus d'Ouvrages en un mois, que la Presse de Paris n'en fournit en un an. Dans la seule année derniere, on en a imprimé

près de quinze cens, ſans compter toutes ces Feuilles de Nouvelles & de Politiques qui paroiſſent tous les jours, & qui occupent un Peuple plus embarraſſé de ſon loiſir, qu'on ne l'eſt communément parmi nous. Les Anglois ne vivent & ne converſent pas autant les uns avec les autres, que le font les François. Ainſi, pour remplir les vuides de leur vie, ils ont plus beſoin de faire ou de lire des Livres. Ce qui eſt à peu près égal pour le grand nombre de ces Ecrivains. Leur Naturel les porte au ſilence, comme le nôtre nous porte à la diſſipation ; & le ſilence inſpire autant le gout de la Lecture, que la diſſipation en éloigne. Peut-être même que de ce grand nombre de gens qui font ici des Livres, la plûpart ne ſe mêlent d'écrire, que parce qu'ils n'ont pas aſſez d'eſprit pour faire autre choſe. Nous n'avons nous-mêmes en France que trop d'Auteurs de cette eſpece, qui ne compoſent des Romans ou des Hiſtoires, que parce qu'ils nè ſont pas en état de faire d'autre métier. A Paris, les Spectacles débauchent l'eſprit des jeunes gens : A peine ont-ils fréquenté ſix mois le Parterre, qu'ils veulent à leur tour paroître, comme Au-

teurs, ſur le Théâtre. La Comédie Italienne, à qui l'on pourroit reprocher de jouer tant de miſérables Piéces, ſi elles n'y étoient ſouvent applaudies, eſt cauſe que beaucoup de Clercs déſertent l Etude de leurs Procureurs, & embraſſent par pareſſe une Profeſſion qui flatte davantage leur amour-propre, mais qui ne demande pas plus de talens que celle qu'ils quittent; car il n'eſt point vrai, comme on le ſuppoſe, que même pour faire un mauvais Ouvrage, il faut encore avoir de l'eſprit, il ſuffit pour cela de s'en croire; & de toutes les erreurs de l'amour-propre, celle-ci eſt aſſurément la plus commune.

Il eſt auſſi pluſieurs Auteurs, qui, de même que notre Ancien Belleforêt, n'écrivent que parce qu'ils ont une Famille à entretenir. *Ils ont*, comme lui, *des Moules auxquels avec grande promptitude ils jettent des Livres nouveaux : ce ſont autant de Recueils & de vaines Narrations qu'ils copient les uns d'après les autres.*

En Angleterre, en France, & ſurtout en Hollande, combien y a-t-il d'Ecrivains aux gages d'un Libraire, qui, comme autrefois Du Ryer, travaillent à

quarante sols la Feuille. C'eſt dommage que la plûpart d'entr'eux n'ayent pas aſſez d'Eſprit ou aſſez de Talent pour s'appliquer uniquement à des Traductions. Les Libraires, à qui ils ſe vendent, les employeroient plus utilement, & pour le Public & pour eux-mêmes. *Il devroit*, dit Montagne, *y avoir quelques Corrections des Loix contre les Ecrivains ineptes & inutiles, comme il y en a contre les Vagabonds & les Fainéans:* En beaucoup d'Auteurs, la manie d'écrire eſt une eſpece de rage, que rien ne ſçauroit contenir *.

D'Ablancourt a eu raiſon de dire, qu'il vaut mieux traduire de bons Livres, que de faire des Livres nouveaux, qui la plûpart n'apprennent rien de nouveau. Bayle avoit remarqué, qu'on ne s'étoit pas encore aviſé de faire l'Hiſtoire des grands Criminels; on a fait pis de nos jours en nous donnant *Les Cauſes Célebres*, qui ne ſont à pluſieurs égards que l'Hiſtoire de différens Scélérats, ou les Annales de la Greve. De pareils Ouvrages ſont honte à l'Humanité, & peuvent

* *Quatuor millia Librorum Didymus Grammaticus ſcripſit, miſer erat ſi tam multa ſupervacua legiſſet.*

être d'un uſage pernicieux dans la Société. Peut-être inſtruiront-ils plus d'Hommes pervers dans le Crime, que les Réflexions de l'Auteur n'en corrigeront.

Ce n'eſt point par la multitude des Livres qui paroiſſent tous les ans, que l'on peut juger de la ſupériorité d'une Nation ſur une autre en fait de Sciences, c'eſt par le gout, la ſolidité & l'utilité de ces Ouvrages. Malgré cette grande fécondité des Ecrivains Anglois, les bons Livres ne ſont pas plus communs ici qu'ailleurs. Il s'y en imprimeroit ſûrement beaucoup moins, ſi tous ceux qui ſe mêlent d'écrire étoient obligés ſeulement de ſçavoir leur Langue. Car ce ſeroit trop exiger d'eux, que de leur demander de l'ordre & de la correction dans leurs Ouvrages. La Langue Angloiſe, comme vous le ſçavez, a peu de principes fixes; & vous conviendrez que la plûpart de ceux qui l'écrivent, n'en reſpectent aucun.

Ce qui augmente de beaucoup le nombre des mauvais Livres qui paroiſſent ici, ce ſont, il faut l'avouer, la plûpart de ceux qui viennent du nôtre. On traduit à Londres tout ce qui paroît

de nouveau à Paris, & cela ſans aucun choix, les plus miſérables Ouvrages, comme les meilleurs. De-là ceux de nos Auteurs à qui l'on fait cet honneur, n'ont aucun ſujet de s'en enorgueillir. * * qui n'eſt connu que par les Exemplaires que l'Auteur en a donnés, vient de paroître en Anglois. Toute mauvaiſe qu'eſt la nouvelle Hiſtoire de Portugal, ſi elle eut ſeulement pû paſſer la Mer, elle eut infailliblement été traduite. De pareilles Productions, quoiqu'étrangeres, jointes à celles de même eſpéce que leur Climat leur fournit en beaucoup plus grand nombre, inondent la Littérature Angloiſe d'un Déluge de Barbarie & de mauvais Gout.

Ce que je reprocherois le plus volontiers aux Auteurs Anglois, c'eſt de ne ſçavoir pas faire un Livre. Leurs Ouvrages les meilleurs manquent le plus ſouvent de Méthode. Depuis quarante ans on a plus écrit en Angleterre ſur la Médecine, que dans tout le reſte de l'Europe; cependant en eſt-il rien ſorti que l'on puiſſe comparer à cet égard au Traité *De Morbis Venereis* de M. Aſtruc? Il n'eſt ici aucun de ceux qui ſont faits pour en juger, qui ne regarde cet Ouvrage com-

me le plus utile & le mieux fait qui ait paru depuis long-tems en Médecine. Mais en quelque genre que ce soit; & en France comme ailleurs, il est rare de réunir l'un & l'autre mérite. Beaucoup de nos Ecrivains ont le défaut précisément opposé à celui des Anglois. Ils arrangent quelquefois des riens avec tout l'art & toute la méthode possible. C'est dommage que de pareils Auteurs n'ayent rien à nous apprendre: on sent que s'ils avoient eu de la matiere, ils auroient sçu la mettre en œuvre. Aussi notre façon de louer un Ouvrage, est aujourd'hui de dire: *C'est un Livre bien fait, une Piéce bien écrite; un Discours bien arrangé*: Les Anglois au contraire disent: *C'est un Livre plein de bonnes, ou d'excellentes choses.*

Vous avez dû, Monsieur, remarquer encore une différence essentielle entre leurs Auteurs & les nôtres. Les Anglois qui traitent des Sciences abstraites, ne cherchent pas assez à se rendre clairs, ils semblent toujours craindre d'en trop dire; ils sont aussi avares de mots que prodigues d'idées. Tel est le caractere du célèbre Bacon. Quatre lignes des Principes Mathématiques de Newton, donnent

nent la torture aux Géométres les plus habiles. Locke eſt peut-être le ſeul Auteur Anglois qui ait ſçu éviter ce défaut. Ceux au contraire qui écrivent des choſes de gout & d'agrément, péchent par trop de diffuſion & d'abondance : ils craignent toujours de n'avoir pas aſſez d'eſprit, ils entaſſent figures ſur figures. Ils s'écartent à tout moment de leur ſujet, pour ne point perdre les moindres choſes qui y ont rapport ; & l'idée principale eſt ſouvent offuſquée par les idées acceſſoires.

Dans le premier cas, les Auteurs François ſont encore ſujets au défaut oppoſé à celui des Anglois. On a plus d'une fois reproché aux nôtres, d'étendre en un gros Volume, ce qui ne feroit ſouvent que la matiere d'une Diſſertation de vingt pages. Un Auteur qui ſe défie trop de la pénétration de ſes Lecteurs, ne donne pas grande idée de la ſienne, & tel prend beaucoup de peine pour ſe faire entendre que, malheureuſement pour lui, on n'entend que trop.

Pour ce qui regarde la maniere de traiter les choſes de gout & de pur agrément, vous avez raiſon de ſoutenir que ni les Anglois ni aucune autre Nation

ne le peut disputer aux François. M. Congreve, M. Addison, le Comte de Shaftesbury, le Docteur Swift & M. Pope, ne se sont si fort distingués des autres Ecrivains de leur Patrie, que parce qu'ils ont autant étudié nos bons Auteurs du dernier Siécle, que les grands modeles de l'Antiquité.

La prodigieuse quantité de Livres qui s'impriment ici tous les mois sur toutes sortes de matieres, nous fait voir quel est le génie de cette Nation. Dans les Productions Littéraires, chaque Auteur ne reconnoît de régle que son gout, j'eusse peut-être aussi bien fait de dire que son caprice. Tel homme même se mêle ici d'écrire, qui n'a appris sa Langue qu'à la Halle *. Un Cordonnier qui sçaura un reméde de Bonne Femme, écrira sur la Médecine. Rien n'est si aisé que de faire des Livres, quand on se dispense des soins que demandent le Style, l'ordre & la correction.

Au reste, je suis bien loin de con-

* Locke se plaint de ce qu'en Angleterre on néglige trop la Langue Maternelle. *Ils sont* (les Anglois) *si éloignés*, dit-il, *d'en apprendre les Régles, qu'ils ne sçavent pas même qu'il y a une Grammaire Angloise.* De l'Education des Enfans.

damner cette abondance de Livres. Les plus mauvais ne laissent pas d'être encore utiles à la Nation. Ils font vivre à Londres plusieurs Ouvriers ; ils soutiennent au-dehors plusieurs Manufactures de Papier, & par conséquent le Commerce. C'est ainsi qu'en effet en quelque Pays que ce soit ce grand nombre d'Ecrivains peut être très-utile à un Etat, pourvû que d'ailleurs il y ait assez de Laboureurs, car on ne doit souffrir aucune Profession qui puisse préjudicier à la culture des Terres.

Il faut songer aussi que tel Ouvrage nous paroît méprisable, qui ne l'est pas pour une autre Classe d'hommes. Combien en est-il que *Pierre de Provence* & *Jean de Paris* amusent ? Il faut des Ouvrages pour la Ville, & d'autres pour la Province. Le Journal de Verdun est pour les Curés de Campagne, ce qu'est le Mercure pour les Chanoines d'une petite Ville. Personne ne se doute à Paris, de la réputation qu'a le * * * dans les Provinces. Enfin il est convenu qu'il y a peu de mauvais Ouvrages qui ne contiennent quelque chose de bon. Ces jours passés je trouvai moi-même dans un Livre Anglois, aussi ignoré qu'il mérite

de l'être, un morceau qui me parut agréable. Je vous l'envoie en François, pour que vous en puissiez faire part à vos amis. C'est ainsi que le métal le plus précieux se trouve souvent allié aux matieres les plus viles, c'est faire une chose également utile & pour soi & pour les autres, que de l'en séparer.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

SUR LA
VANITÉ ET L'AMBITION
DE L'ESPRIT HUMAIN.

CICÉRON, dans le premier Livre de ses *Tusculanes*, fait voir ingénieusement la fausseté des jugemens que nous formons sur la durée de la Vie humaine comparée à l'Éternité. Pour donner plus de force à son raisonnement, il cite un Passage de l'Histoire Naturelle d'Aristote, touchant une espéce d'Insectes com-

mune sur les bords de l'HIPANIS *, qui ne vivent jamais au-delà du jour où ils sont nés.

Pour suivre l'idée de cet élégant Ecrivain, supposons qu'un des plus robustes de ces Hipaniens (c'est ainsi qu'ils sont nommés dans l'Histoire) fût selon ses notions aussi ancien que le tems même, il aura commencé à exister à la pointe du jour, & par la force extraordinaire de son tempérament, il aura été en état de soutenir une vie active pendant le nombre infini de secondes, de dix ou de douze heures. Durant une si longue suite d'instans, par l'expérience & par ses réflexions sur tout ce qu'il a vû, il doit avoir acquis une haute sagesse. Il voit ses semblables qui sont morts sur le Midi, comme des Créatures heureuse-

* Fleuve de Scythie, qui porte aujourd'hui le nom de *Bog*.

Aristote dit, qu'il y a de petites Bêtes sur la Riviere Hipanis, qui ne vivent qu'un jour. Celle qui meurt à huit heures du matin, elle meurt en jeunesse, celle qui meurt à cinq heures du soir, elle meurt en sa décrépitude. Qui de nous ne se moque de voir mettre en considération d'heure ou de malheur ce moment de durée? Le plus & le moins en la nôtre, si nous le comparons à l'Eternité, ou encore à la durée des Montagnes, des Etoiles, des Arbres & même d'aucuns animaux, n'est pas moins ridicule. Essais de MONTAGNE.

ment délivrées du grand nombre d'incommodités auxquelles la vieilleſſe eſt ſujette. Il peut avoir à raconter à ſes Petits-Fils, une Tradition étonnante de faits antérieurs à tous les Mémoires de la Nation. Le Jeune Eſſaim composé d'Etres qui peuvent avoir déja vécu une heure, approche avec reſpect de ce vénérable Vieillard, & écoute avec admiration ſes Diſcours inſtructifs. Chaque choſe qu'il leur racontera, paroîtra un prodige à cette Génération dont la vie eſt ſi courte. L'eſpace d'une journée leur paroîtra la durée entiére des tems, & le crépuſcule du jour ſera appellé dans leur Chronologie, la grande Ere de leur Création.

Suppoſons maintenant que ce vénérable Inſecte, ce Neſtor de l'Hipanis, un peu avant ſa mort, & environ l'heure du coucher du Soleil, raſſemble tous ſes Deſcendans, ſes Amis & ſes Connoiſſances, pour leur faire part en mourant de ſes dernieres penſées, & leur donner ſes derniers avis. Ils ſe rendent de toutes parts ſous le vaſte abri d'un Champignon, & le ſage Moribond s'adreſſe à eux de la maniere ſuivante:

« AMIS & Compatriotes, je ſens

» que la plus longue vie doit avoir une
» fin. Le terme de la mienne eſt arrivé ;
» & je ne regrette pas mon ſort, puiſ-
» que mon grand âge m'étoit devenu un
» fardeau, & que pour moi il n'y a plus
» rien de nouveau ſous le Soleil. Les
» Révolutions & les Calamités qui ont
» déſolé mon Pays, le grand nombre
» d'accidens particuliers auxquels nous
» ſommes tous ſujets, les infirmités qui
» affligent notre eſpéce, & les malheurs
» qui me ſont arrivés dans ma propre Fa-
» mille, tout ce que j'ai vû dans le cours
» d'une longue vie, ne m'a que trop
» appris cette grande vérité : Qu'aucun
» bonheur placé dans les choſes qui ne
» dépendent pas de nous, ne peut être
» aſſuré ni durable. L'incertitude de la
» vie eſt grande ! Toute une Génération
» entiere a péri par un vent aigu. Une
» multitude de notre Jeuneſſe impruden-
» te, a été balayée dans les eaux, par un
» vent frais & inattendu. Quels terribles
» Déluges ne nous a pas cauſés une pluie
» ſoudaine ! Nos Abris même les plus
» ſolides, ne ſont pas à l'épreuve d'un
» Orage de grêle. Un nuage ſombre fait
» trembler les cœurs les plus courageux.
» J'ai vécu dans les premiers âges, &

» conversé avec des Insectes d'une plus
» haute taille, d'une constitution plus
» forte, & je puis dire encore d'une plus
» grande sagesse qu'aucun de ceux de la
» Génération présente. Je vous conjure
» d'ajouter foi à mes dernieres paroles,
» quand je vous assure que ce Soleil qui
» nous paroît maintenant au-delà de l'eau,
» & qui semble n'être pas trop éloigné
» de la Terre, je l'ai vû autrefois fixé au
» milieu du Ciel, & lancer ses rayons
» directement sur nous. La Terre étoit
» beaucoup plus éclairée dans ces âges
» reculés, l'air beaucoup plus chaud, &
» vos Ancêtres plus sobres & plus ver-
» tueux. Quoique mes sens soient affoi-
» blis, ma mémoire ne l'est pas, je puis
» vous assurer que cet Etre glorieux a du
» mouvement. J'ai vû son premier lever
» sur le sommet de cette montagne, &
» je commençai ma vie vers le tems où
» il commença son immense Carriere. Il
» a, pendant plusieurs Siécles, avancé
» dans le Ciel avec une chaleur prodi-
» gieuse, & un éclat dont vous ne pou-
» vez avoir aucune idée, & que sûre-
» ment vous n'auriez pû supporter. Mais
» maintenant par son déclin & une dimi-
» nution sensible dans sa vigueur, je

» prévois que toute la Nature doit finir » en peu de tems, & que ce Monde va » être enſéveli dans les ténébres en moins » d'une centaine de Minutes.

» Hélas, mes Amis! combien ne me » ſuis-je pas autrefois flatté de l'eſpéran- » ce trompeuſe d'habiter toujours cette » Terre? Quelle magnificence dans les » Cellules que je me ſuis moi-même » creuſées! Quelle confiance n'avois-je » pas miſe dans la fermeté de mes mem- » bres & les reſſorts de leurs jointures & » dans la force de mes aîles! Mais j'ai » aſſez vécu pour la Nature & pour la » gloire, & aucun de ceux que je laiſſe » après moi, n'auront la même ſatisfac- » tion en ce Siécle de ténébres & de » Décadence que je vois qui eſt com- mencé.



LETTRE LXVIII.

A Monſieur le Préſident BOUHIER.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

HEUREUX qui comme vous peut s'entretenir avec Platon ! C'eſt dans le commerce de ces grands Hommes de l'Antiquité que l'on puiſe cette ſaine Philoſophie qui juge de tout & ne s'étonne de rien. Celui qui ſe l'eſt rendue familiere ne regarde plus la déraiſon & l'injuſtice, que comme les ſuites de la foibleſſe preſque inſéparable de notre Nature. Il n'eſt point ſurpris de voir où des Particuliers, des Corps & des Nations entieres, tendre à un but & ne pas prendre les voyes qui y conduiſent, ou les vices de l'Humanité rendre inutiles les précautions de la plus ſage Politique.

C'eſt ſous les Regnes de Henri VII. & de Henry VIII. que la Chambre des Communes s'eſt miſe en poſſeſſion de l'Autorité dont elle eſt aujourd'hui revê-

me, & qui étoit auparavant exercée par la Chambre des Pairs. Les Membres de la premiere ſont les grands Commiſſaires du Royaume, députés de toutes parts pour préſenter au Roi & aux Seigneurs, les Griefs de la Nation, leur demander la Réforme des abus, & s'il eſt néceſſaire, la punition de ceux qui en ſont les Auteurs.

Ce que l'Angleterre a conſervé de liberté, elle le doit, ſans contredit, à la Chambre des Communes; mais peut-être a-t-elle montré plus de courage dans les tems orageux, que de vigilance dans les calmes apparens qui ont auſſi leurs dangers. Sans reprocher aux Anglois d'aujourd'hui d'avoir dégénéré de la Vertu de leurs Ancêtres, il eſt ſûr que s'ils ont encore les mêmes principes, ils ne tiennent plus la même conduite, s'ils ſont auſſi jaloux de leurs Priviléges, ils ne ſont pas auſſi attentifs dans le choix de ceux à qui ils confient le ſoin de les défendre.

La choſe la plus importante pour la Nation, c'eſt l'Election des Membres de la Chambre Baſſe: Ce devroit être l'Homme le plus vertueux, le plus ſage, le plus zélé qui devroit être pré-

féré. Cependant c'eſt communément le plus ambitieux & le plus prodigue qui l'emporte. Le Peuple payoit autrefois ceux qu'il chargeoit de la défenſe de ſes droits ; aujourd'hui il vend ſon ſuffrage à celui qui y met le plus haut prix. Tout Homme qui eſt en état de dépenſer beaucoup eſt ſûr de ſe faire un Parti, mais non pas d'être élû : Celui de ſes concurrens qui aura dépenſé le plus ſelon toutes les apparences aura la pluralité des voix. Les uns entrent au Parlement pour payer leurs Dettes, d'autres en font pour y entrer. Pluſieurs ſe ruinent tous les jours à briguer envain cet honneur ; ſouvent auſſi ce ne ſont pas eux-mêmes qui font cette dépenſe, ce ſont les principaux du Parti qui la portent.

J'en ai un exemple tout récent à vous rapporter, c'eſt de l'Election qui s'eſt faite la ſemaine derniere de l'un des Députés de la Ville de Windſor, Election qui a fait ici beaucoup de bruit par les dépenſes exceſſives de deux Pairs du Royaume qui ſe ſont diſputés à qui l'emporteroit ; l'un eſt le Duc de S. Abans, Gouverneur du Château de Windſor ; l'autre eſt le Duc de Marlborough, aujourd'hui l'un des Chefs du

Parti opposé à la Cour. Le Duc de S. Abans a enfin eû le dessus.

Pendant ces tems d'Election, ceux qui y aspirent ou qui soutiennent les Aspirans sont obligés de tenir Table ouverte. Ils y ont quelquefois trois cens personnes à régaler par jour. Celui qui enyvre le plus de Peuple peut compter sur un plus grand nombre de voix : Ici on fait tout ce qu'on veut du Paysan avec de la Biere forte. Ceux qui sont sobres, on les gagne avec de l'argent. A l'égard du Bourgeois intéressé, l'un vend son suffrage vingt Guinées, l'autre ne le donne qu'à trente : pourvû qu'on y mette le prix, on est sûr de les tous avoir. N'est-il pas étonnant que ce soient-là presque les seules voyes par où un Homme puisse obtenir l'honneur de veiller au salut de ses Concitoyens ? Ainsi lorsque l'envie de dominer introduisit à Rome les Factions, on distribua de l'argent au Peuple, il se laissa corrompre par les Présens, & la Vénalité de ses Suffrages porta le coup fatal à la République.

Les Grands du Royaume qui veulent conserver leur crédit dans leurs Provinces, sont attentifs en tout tems à

tenir leur Cave ouverte pour tous les Payſans des environs ; une des principales fonctions du Sommelier eſt le ſoin de les enyvrer. C'eſt, me dira-t'on, un effet de la magnificence des Seigneurs d'Angleterre ; je le crois , mais on ne peut nier que cette magnificence n'entretienne le Peuple dans la Crapule, & que cette profuſion de Biere ne ſoit cauſe que les Payſans, & les Domeſtiques ſur-tout ſont ſi peu ſobres.

Il y a des gens qui pouſſent encore plus loin les égards pour le Peuple. A ces Spectacles tellement à la mode parmi les Anglois, & qui ſont pour eux des occaſions de débauche, du moins autant que d'exercice, aux Courſes de Chevaux j'ai vû de très-grands Seigneurs boire razade ſur razade à la ſanté de la vile Populace dont ils étoient entourés ; je les ai vûs lorſque le Payſan faiſoit voler en l'air ſon chapeau, ôter eux-mêmes leurs Perruques, & dégrader pour lui plaire, non-ſeulement leur rang, mais l'Humanité même. C'eſt-là ce qu'ils appelloient ſe rendre Populaire. Il eſt vrai que la Multitude leur témoignoit ſa ſatisfaction par de grandes acclamations de joye ; & je n'en ſuis pas ſurpris.

La voye la plus sûre de plaire au Peuple est de prendre ses vices.

On ne peut nier qu'un Sénateur Romain ne fût tenu à beaucoup de condescendance pour le dernier des Plébéïens. On sçait que quand ils sollicitoient une Charge dans la République, ils s'abaissoient au point d'embrasser les genoux de ceux dont ils briguoient les suffrages. Mais j'aimerois mieux la voye des Spectacles par laquelle on achettoit la faveur du Peuple de Rome, que celle dont on est obligé de se servir en Angleterre pour gagner l'Artisan ou le Paysan. Du moins les Spectacles n'abrutissent pas, & n'enfantent pas le désordre qui est toujours inséparable de l'ivrognerie. Encore étoit-il défendu à Rome par la Loi *Tulliéne* à tous les Candidats de donner ces Jeux & ces Fêtes au Public, de peur que ce moyen ne leur servît à obtenir les suffrages du Peuple.

Il y a trois Mois qu'en venant à Londres avec un des Membres du Parlement, nous passâmes à Leicester, le soir même qu'on y venoit de faire une Election ; celle-ci avoit tourné tout autrement que celle de Windsor & le

Parti oppofé avoit eû le deffus. Les rues, remplies de tous côtés d'un Peuple yvre & infolent, retentiffoient des cris d'une joye brutale ; on y trouvoit des Feux de diftance en diftance ; toutes les Maifons du Parti vainqueur étoient illuminées, & l'on reconnoiffoit le zèle du Propriétaire au nombre de Chandelles qui étoient fur fes Fenêtres ; fur ce pié-là le plus grand ennemi qu'eut le Miniftere en cette Ville, étoit un Boucher. Les rues étant ainfi fort éclairées, quelques Particuliers reconnurent les Armes du Carroffe ; ils nous dénoncerent au Peuple qui courut après nous, en nous traitant de Wigs & de Traîtres à la Patrie. Peu s'en fallut même que des injures on n'en vînt aux voyes de fait, parce qu'on nous vit entrer dans une Auberge où il n'y avoit pas de Chandelles fur les Fenêtres.

La Nuit précédente il y avoit eû des Affemblées tumultueufes de la Populace, & des Placards féditieux affichés à toutes les Portes. On n'y parloit pas moins que de tout brûler & de tout égorger.

Voilà, Monfieur, le trouble & l'ivrognerie qui communément accompagnent les Elections. De pareils défordres

font

ſont autrefois arrivés chez les Romains, mais la République étoit plus attentive à y apporter du Remede. Avant la Loi *Fannia* * les Bourgeois de Rome arrivoient ſouvent pris de vin aux Aſſemblées où il s'agiſſoit de délibérer du Salut de la Patrie. Un pareil Acte du Parlement ſeroit ici néceſſaire pour bannir l'ivrognerie de celles où le Peuple choiſit les Gardiens de ſes Priviléges & les Défenſeurs de ſa Liberté.

A l'égard des dépenſes exceſſives que font obligés de faire ceux qui veulent être élûs, qu'en arrive-t'il? Que ces mêmes Députés, qui par ambition ſe ſont ruinés en entrant au Parlement, ſont obligés, pour rétablir leurs affaires, de vendre enſuite à la Cour leurs ſuffrages & le Peuple même qui les a choiſis ſi imprudemment. La Vénalité des uns eſt une ſuite de celle des autres. Ce n'eſt pas connoître les Hommes que d'attendre qu'ils ſacrifient l'intérêt de leur fortune à celui de leur

* La Loi *Fannia* régloit les dépenſes ſuperflues des Banquets; Cincius en fut le principal Auteur, ainſi que de la Loi *Munérale* contre ceux qui corrompoient le Peuple par des préſens pour obtenir des Charges.

Patrie. L'unique moyen de les attacher au bien Public, eſt de leur y faire trouver leur avantage particulier.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXIX.

A Monsieur DU CLOS.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS êtes d'une Académie où l'on recherche avec soin tout ce qui nous reste des Hommes célebres, soit qu'ils se soient rendus tels par leurs vertus ou par leurs vices, par leurs infortunes ou par leurs prospérités. Il suffit pour nous intéresser qu'ils ayent joué des Rolles remarquables sur le Théâtre de ce Monde. Nous portons la curiosité jusqu'à souhaiter de connoître les traits de leurs visages. Leurs Lettres sont des Monumens précieux où l'Historien peut découvrir leur caractere, & le principe de toutes leurs actions, & où le Philosophe se plaît à étudier le cœur humain. La confiance de l'amitié ou la foiblesse de l'amour propre, y font quitter le masque qui en impose à la Multitude. On y voit que celui qui a sauvé sa Patrie, ne fon-

geoit en effet qu'à occuper de lui la poſtérité. Le Héros n'y paroît plus qu'un homme.

Dans quelques Lettres qui nous reſtent de l'infortuné Comte d'Eſſex, il s'eſt mieux peint lui-même qu'il ne l'a été par aucun de ceux qui ont parlé de lui. J'en ai choiſi deux que je crois que vous verrez avec plaiſir, & où vous reconnoîtrez ce caractere violent & impétueux qui lui a fait perdre ſa tête ſur un Echaffaut.

---

*LETTRE du Comte D'ESSEX à M. ANTOINE BACON.**

MONSIEUR BACON,

» JE vous remercie de votre Lettre » attentive & obligeante; vous tâchez » de me perſuader ce que je ſouhaite ar» demment, & que je n'eſpere que foi» blement, c'eſt-à-dire, qu'il eſt poſſible » que je rentre dans les bonnes graces de » Sa Majeſté; mais vos raiſons au lieu de » flatter mes eſpérances, les changent

* Frere de celui qui a été depuis Baron de Vérulam, & Chancelier d'Angleterre.

» en déſeſpoir. Vous dites que la Reine
» n'a jamais eu deſſein de me ſoumettre
» à une condamnation publique, ce qui
» montre ſa bonté : mais elle y a con-
» ſenti, ce qui prouve le pouvoir de mes
» Ennemis. Je crois très-fermement que
» les intentions de Sa Majeſté n'étoient
» pas de faire juger ma Cauſe publique-
» ment; je me flatte même que depuis la
» Sentence, elle compte me rétablir pour
» me rappeller auprès de ſa Perſonne.
» Mais ceux qui, lorſque je ne pouvois
» les en empêcher, ont ſçu profiter des
» occaſions, ceux qui ont amplifié & tout
» mis en uſage pour perſuader à Sa Ma-
» jeſté la néceſſité de m'expoſer à la cen-
» ſure, ceux-là peuvent & voudront
» uſer des mêmes voyes pour m'empê-
» cher de m'en relever. Vous dites que
» mes erreurs m'ont fait tort, & qu'ainſi
» je puis me corriger moi-même; cela
» eſt vrai : mais ceux qui ſçavent que
» mes fautes peuvent me rendre ſage;
» & que ſi jamais je rentre dans les bon-
» nes graces de la Reine, je ne m'expo-
» ſerai plus à les perdre, ceux-là, dis-je,
» ne me laiſſeront pas approcher de Sa
» Majeſté. Vous dites que la Reine n'ou-
» blie jamais entiérement dès que ſon

» cœur s'eſt ſenti une fois obligé ; mais
» je ne ſçais ſi le tems ne l'a point chan-
» gée, ou plutôt je ſuis sûr que les fauſ-
» ſes impreſſions qu'on lui a données de
» moi ont eu tout leur effet, puiſque je
» ne puis obtenir de plaider ma propre
» cauſe devant Elle. Je ſçais ce que je
» dois à Sa Majeſté & pour m'avoir créé,
» puiſqu'en effet je ſuis ſa Créature, &
» pour m'avoir racheté, car je n'ignore
» pas qu'elle m'a ſauvé d'une ruine to-
» tale. Cependant & pour ſa premiere
» amitié & pour ſa derniere protection,
» je ne puis que prier le Ciel pour Sa
» Majeſté; & maintenant tous mes ſoins
» ſont de faire que mes prieres pour Elle
» & pour moi-même ſoient mieux re-
» çues. Car, grace à Dieu, ceux qui
» veulent faire croire à la Reine que je
» me ſuis contrefait avec elle, ne ſçau-
» roient faire croire à celui qui voit le
» fond des cœurs, que je me contrefais
» avec lui. S'ils ne peuvent ſouffrir que
» j'approche de la Reine, il n'eſt pas en
» eux de m'empêcher d'approcher de
» la Majeſté Divine, comme je le fais
» tous les jours, à ce que j'eſpere. A
» l'égard de votre Frere, je le regarde
» comme un très-honnête homme, &

» je lui ſouhaite toute ſorte de biens ; » ſur-tout pour l'amour de vous. Vous-» même, je le ſçais, vous avez plus » ſouffert pour moi & avec moi, qu'au-» cun Ami que j'aye. Mais je ne puis » que déplorer mon ſort librement com-» me je le fais. Cependant je vous con-» ſeille de ne pas prendre le même parti » que moi, je veux dire celui du déſeſ-» poir. Vous ſçavez le tort que mes Let-» tres m'ont fait ; ainſi prenez garde à » celle-ci. Vous ſeul vous intéreſſant à » mon ſort, je ne pouvois que m'expli-» quer ouvertement avec vous pour le » ſoulagement de mon cœur & du vô-» tre. »

Votre tendre Ami.

R. ESSEX.

Le Comte d'ESSEX à la Reine ELIZABETH.

» D'UN eſprit qui ne ſe plaît que dans » le chagrin, d'une ame enflammée de » paſſion, d'un cœur déchiré en piéces » par les ſoucis, les regrets, & les en-» nuis du voyage, d'un homme enfin

» qui se haït lui-même, & toutes les
» choses qui lui conservent la vie, quel
» service peut attendre Votre Majesté,
» puisque ceux de ma vie passée ne
» m'ont mérité que le bannissement &
» la proscription dans le plus horrible
» de tous les Pays. Non, non, l'or-
» gueil & les succès de mes Ennemis ne
» m'autorisent que trop à racheter ma
» vie malheureuse de la prison odieuse de
» mon corps. Et en ce cas Votre Ma-
» jesté n'aura pas sujet de désapprouver
» la maniere de ma mort, puisque le
» cours de ma vie n'a pu vous plaire. »

De Votre Majesté,

L'Exilé Serviteur, Ro. Essex.

Vous voyez, Monsieur, dans cette derniere Lettre un de ces traits de l'éloquence naturelle des Passions, souvent supérieure à toute celle de l'Art. Le sentiment dans les hommes même ordinaires, dicte l'expression : l'homme qui a le plus d'esprit, la cherche & ne la trouve pas toujours.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,
Votre très-humble, &c.

LETTRE

LETTRE LXX.

*A Monsieur H***.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE ne suis pas surpris que vous soyez tenté de faire connoissance avec Shakespear. C'est de tous les Auteurs Anciens ou Modernes le plus original ; quant à celui de ses Contemporains qui a osé se croire son égal, & peut-être son Supérieur, il s'en faut beaucoup qu'il lui soit comparable en rien. Ben-Jonson, comme M. Dryden l'a appellé lui-même, *n'est qu'un sçavant Plagiaire des Anciens*. Le premier est véritablement un grand génie, & vous êtes fait pour le sentir. Quelques morceaux de ce Poëte traduits en notre Langue, doivent vous en donner la plus haute idée. Il y a même entre vous & lui plus de ressemblance que vous n'en supposeriez peut-être. Il excelle dans la partie qui vous est propre ; il a l'imagination aussi riche que forte ; il

peint tout ce qu'il voit, & il embellit tout ce qu'il peint. Dans les Tableaux de l'Albane, les Amours de la ſuite de Vénus ne ſont pas repréſentés avec plus de grace que Shakeſpear n'en donne à ceux qui font le Cortége de Cléopatre, dans la deſcription de la pompe avec laquelle cette Reine ſe préſenta à Antoine ſur les bords du Cydnus. Ce qui lui manque, c'eſt le Choix. Quelquefois en liſant ſes Piéces, je ſuis ſurpris de la ſublimité de ce vaſte génie, mais il ne laiſſe pas long-tems ſubſiſter mon admiration. A des Portraits où je trouve toute la nobleſſe & toute l'élévation de Raphaël, ſuccédent de miſérables Tableaux, dignes des Peintres de Taverne, qui ont copié Teſniers. La réputation de ce Poëte eſt ſi grande, que je ne ſerai pas ſurpris que vous me ſoupçonniez d'exagération; ceux de nos François qui en ont parlé, l'ont loué & ne l'ont pas jugé; cependant en attendant que vous preniez la peine d'apprendre l'Anglois, qui peut-être ne vous profitera pas tant qu'on a pu vous le perſuader, je veux vous donner des exemples de ce que j'avance. Dans les choſes de gout ils ſe font mieux ſentir que les Raiſonnemens.

Je choisis exprès dans la premiere Partie d'HENRI VI. une Scene * qui, soit pour le fonds, soit pour la maniere dont elle est traitée, feroit honneur au grand Corneille ; aussi est-il aisé de s'appercevoir du cas que Shakespear en faisoit lui-même par la peine qu'il a prise de la rimer, contre son ordinaire, ce qui la rapproche encore plus du gout de celles de notre Théâtre. Ne vous arrêtez qu'au fonds de la Scene ; des Traductions, & sur-tout en Prose, rendent mal les beautés de la Poësie.

La Scene est sur le Champ de Bataille où les Anglois viennent d'être mis en déroute par les François.

TALBOT Pere, TALBOT Fils.

TALBOT *Pere.*

» O mon Fils, je t'avois fait venir
» pour t'apprendre le noble Métier des
» Armes, afin que le nom de Talbot
» pût revivre en toi, lorsqu'usé par les
» travaux, & accablé sous le poids des
» ans, je ne pourrois plus supporter les
» glorieuses fatigues de la Guerre, mais
» la fatalité de mon Etoile t'a amené à

* Acte IV.

» une Scene de carnage ; je crains pour » toi ſon influence : le péril nous envi- » ronne de tout côté, c'eſt pourquoi, » mon cher Fils, monte ſur ton Cour- » ſier le plus vîte, & je t'apprendrai » comment tu pourras éviter la pourſuite » de l'ennemi par une fuite ſoudaine. » Allons ; ne t'amuſe pas, il faut partir.

TALBOT *Fils.*

» Mon nom eſt-il Talbot? Suis-je vo- » tre Fils, & fuirai-je? Ah ſi vous ai- » mez ma Mere, ne déshonorez pas ſon » nom reſpectable en me forçant à une » action indigne de celui qui vous doit » le jour. Le monde dira : il n'étoit point » du ſang de Talbot, puiſqu'il a fui lâ- » chement lorſque le noble Talbot eſt » demeuré.

TALBOT *Pere.*

» Fuis pour venger ma mort, ſi je ſuis » tué.

TALBOT *Fils.*

» Celui qui fuiroit ainſi, ne revien- » droit jamais.

TALBOT *Pere.*

» Si nous demeurons tous deux, nous » ſommes tous deux sûrs de mourir.

TALBOT *Fils.*

» Hé bien, ſouffrez que je reſte ; &

» vous, mon Pere, fuyez. Votre perte » feroit grande; tout doit être permis » pour la prévenir; la mienne ne fera » pas fentie, mon mérite eft encore in- » connu. Les François auront peu fujet » de fe glorifier de ma mort, ils triom- » pheroient de la vôtre. En vous tou- » tes nos efpérances périroient. Votre » fuite ne peut flétrir la gloire de votre » renommée; la mienne me perdroit » d'honneur; je n'ai aucun exploit qui » parle pour moi. Chacun dira que vous » avez cédé pour attendre des tems plus » heureux; fi je fuis, on dira que c'eft » par crainte. Que pourra-t-on efpérer » de moi, fi dans la premiere occafion » je n'attends pas l'ennemi? Je me jette » à vos pieds, je vous demande la mort » plutôt qu'une vie rachetée par l'infa- » mie.

TALBOT *Pere.*

» Toutes les efpérances de ta Mere » feront-elles enfévelies dans le tom- » beau?

TALBOT *Fils.*

» Oui, j'y confens plutôt qu'à desho- » norer & fon nom & le vôtre.

TALBOT *Pere.*

» Par mon autorité Paternelle je t'or- » donne de partir.

TALBOT *Fils.*

» Pour combattre l'ennemi je pars, » mais non pour l'éviter.

TALBOT *Pere.*

» Tu peux ſauver par-là une autre » moitié de moi-même.

TALBOT *Fils.*

» On ne la reconnoîtroit pas ſi je pre- » nois un parti ſi lâche.

TALBOT *Pere.*

» N'étant pas encore connu, tu n'as » pas de réputation à perdre.

TALBOT *Fils.*

» J'ai votre nom glorieux à ſoutenir, » je m'en rendrois indigne par la fuite.

TALBOT *Pere.*

» L'ordre de ton Pere te juſtifiera.

TALBOT *Fils.*

» Où ſera mon Témoin quand vous » ſerez mort ? Si le péril eſt preſſant, » fuyons tous deux.

TALBOT *Pere.*

» Laiſſerai-je ici mes Soldats combat- » tre & mourir ? Ma vie n'a jamais été » ſouillée d'une pareille infamie.

TALBOT *Fils.*

» Et vous voulez que j'expoſe ma » jeuneſſe au plus honteux de tous les » reproches ! Je ne puis non plus me

» ſéparer de votre côté, que vous ne pou-
» vez vous-même vous partager en deux.
» Demeurez, partez, faites ce que vous
» voudrez, je ferai la même choſe, car
» je ne veux pas vivre ſi mon Pere
» meurt.

TALBOT *Pere*.

» Hé bien il faut donc que je te diſe
» adieu, ô Fils trop brave & trop mal-
» heureux ! A peine dans le Printems de
» ta vie, voici ton jour fatal. Viens à
» côté l'un de l'autre, vivons & mou-
» rons enſemble, & que nos ames unies,
» du ſein de la France s'envolent dans le
» Ciel, &c.

Cette Scene ſi touchante eſt ſuivie d'une nouvelle Bataille. Ce Pere y ſauve la vie à ſon Fils ; ils ſe ſéparent encore dans la mêlée. Après pluſieurs excurſions ſur le Théâtre, le Pere revient bleſſé ; il cherche ſon Fils de tout côté, des Soldats enfin l'apportent mourant. Voici les dernieres paroles du Pere où Shakeſpear, comme il lui arrive quelquefois en voulant prendre le ton ſublime, s'éloigne un peu trop de la nature.

» Toi, ancienne Mort, qui ris de ton
» triomphe, bientôt à l'abri de tes in-
» ſultes, les deux Talbots prendront leur

» essor vers le Ciel, & en dépit de toi
» voleront à l'immortalité. Et toi qui
» parois tout couvert de glorieuses bles-
» sures, parle à ton Pere avant que d'ex-
» pirer. Brave la Mort en parlant. Crois
» voir en elle un François & ton ennemi.
» Le pauvre Enfant ! il sourit comme
» s'il vouloit dire : *Si la Mort eût été un*
» *François, la Mort seroit morte aujour-*
» *d'hui* *. Allons, abandonnez - le dans
» les bras de son Pere. Je sens que je
» vais rendre l'ame. Adieu, Soldats, j'ai
» ce que je souhaitois ; mes bras sont le
» tombeau du jeune Talbot ».

Dans la II. Partie d'HENRI VI. il y a une Scene d'un Pathétique tout différent, & presque effrayante par la vérité dont elle est. Un Capitaine de Vaisseau vient annoncer au Roi que le Cardinal de Beauford est à l'article de la mort. Il a été frappé d'une maladie soudaine qui le tourmente & le rend furieux. Il blasphême Dieu & maudit les hommes. Quelquefois il parle comme si l'ombre

* En Anglois la mort personifiée est du genre masculin, ce qui rend ce Vers difficile à traduire dans notre Langue. D'ailleurs l'expression en est si gigantesque, qu'elle en devient puérile.

du Duc Humphrey * étoit à ses côtés ; d'autres fois il appelle le Roi, & croyant lui parler, il dit tout bas à son oreiller le secret dont le poids paroît l'accabler.

Le Théâtre change, & représente le Cardinal agonisant dans son lit, le pieux Henri est à son chevet, & les Seigneurs de sa suite entourent le Mourant.

LE ROI.

» Comment se porte Mylord ? Beau-
» ford, répondez à votre Souverain.

LE CARDINAL.

» Si tu es la Mort, je te donnerai des
» trésors d'Angleterre assez pour ache-
» ter une autre Isle qui lui soit compara-
» ble, pourvû que tu me laisses vivre,
» & que tu me délivre de ce que je souf-
» fre.

LE ROI.

» Quels signes de mauvaise vie lors-
» que les approches de la mort sont si
» terribles !

WARWICK.

» Beauford, c'est ton Souverain qui
» te parle.

LE CARDINAL.

» Je suis prêt à répondre à mes Juges.

* Cet Humphrey, Duc de Gloucester, a fondé la Bibliotheque d'Oxford.

» N'eſt-il pas mort dans ſon lit? où de-» voit-il mourir? Puis-je faire vivre les » hommes bon gré, malgré eux? Oh » ſoulagez mes tourmens, & j'avouerai » tout.... Comment il eſt encore en » vie! Hé bien montrez-moi où il eſt, » je donnerai mille livres pour le voir. » Il n'a point d'yeux. La pouſſiere les a » aveuglés. Peignez ſes cheveux, ils » ſont dreſſés comme des gluaux pour » attraper mon ame qui eſt prête à s'en-» voler. Donnez-moi à boire, & dites » à l'Apotiquaire d'apporter le poiſon » violent que j'ai acheté de lui.

LE ROI.

» O toi, puiſſant Maître des Cieux, » regarde ce malheureux avec un œil de » miſéricorde, éloigne l'ennemi de notre » ſalut qui aſſiége ſon ame péchereſſe, » arrache de ſon ſein le funeſte déſeſ-» poir qui s'en eſt emparé.

WARWICK.

» Voyez les grimaces affreuſes que » lui font faire les angoiſſes de la Mort.

LE ROI.

» O Dieu, donne la paix à ſon ame, ſi » telle eſt ta ſainte volonté. Seigneur » Cardinal, ſi vous penſez à votre ſalut, » levez les mains vers le Ciel, donnez

» quelques marques de votre confiance » en la Divine Miséricorde. Il meurt & » ne donne aucun signe : O Dieu par- » donnez-lui. »

A présent, Monsieur, pour imiter Shakespear dans la fabrique de ses Piéces, & vous donner en même tems quelque idée de son Comique, & de la maniere dont il fait parler la Populace, voici une Scene d'un genre tout opposé qui se trouve dans l'Acte suivant de la même Piece. Cade, un misérable que le Duc d'Yorck a gagné, se dit le fils de Mortimer; il arrive suivi de plusieurs Chefs de la lie du Peuple.

CADE.

» Quand je serai Roi, il ne sera plus » besoin d'argent, & tout le monde » boira & mangera sur mon compte. » Tous mes Sujets porteront la même » livrée, afin qu'ils puissent s'accorder » comme Freres, & m'adorer comme » leur Seigneur.

UN BOUCHER.

» La premiere chose que nous devons » faire, c'est de tuer tous les Gens de » Justice.

CADE.

» C'est mon intention. N'est-ce pas

» une chose honteuse qu'un petit mor-
» ceau de la peau d'un innocent Mouton,
» suffise pour perdre un homme. On dit
» que les Abeilles piquent, mais je dis
» moi que c'est leur cire qui fait du mal.
» Je n'ai scellé qu'un Acte en ma vie, &
» depuis je n'ai plus été mon Maître.
» Qui est cet homme-là ?

UN TISSERAND.

» C'est le Clerc de Chatam : il sçait lire
» & écrire.

CADE.

» Oh le Monstre ! C'est un Vilain.

LE BOUCHER.

» C'est un Sorcier, il a dans sa poche
» un Livre en Lettres rouges. . . . il peut
» faire des obligations, & écrire la Let-
» tre de chicane.

CADE.

» Approche ici, Coquin. Quel est
» ton nom ? As-tu coutume de l'écrire ?
» ou as-tu quelque marque dont tu te
» serves comme font tous les honnêtes
» gens ?

LE CLERC.

» Monsieur, graces à Dieu, je suis
» trop bien élevé pour ne sçavoir pas
» écrire mon nom.

TOUTE LA POPULACE.

» Il avoue le fait. Qu'on l'emmene, » c'est un Scélérat & un Traître.

CADE.

» Qu'on l'emmene ; soit, & qu'il soit » pendu avec sa plume & son Ecritoire » au cou ».

On l'entraîne en effet, & la seule chose qui m'étonne, c'est qüe Shakespear ne l'ait pas fait pendre sur le Théâtre. Quelques Scenes après, le Lord Say est pris par les Rebelles, le Peuple l'accuse d'être la cause de l'augmentation des impôts, &c. Voici le Discours que lui tient Cade . . . » Hé bien, il aura » pour cela la tête coupée dix fois.

» Ah c'est toi Say, toi Serge, toi » Lord Boucran *, te voilà à présent » devant le Tribunal de notre Royale » Jurisdiction. Que peux-tu répondre à » ma Majesté pour avoir livré la Nor- » mandie à Monsieur *Basimecu* le Dau- » phin de France ? Qu'il te soit connu » par ces présentes & par moi le Lord » Mortimer, que je suis le Ballai qui » doit nettoyer la cour des ordures telles

* L'Auteur joue sur le mot de *Say*, qui signifie en Anglois une sorte d'étoffe de Soye mince, & vient de notre ancien mot de *Saye*

» que toi. Tu as traitreuſement corrompu » la Jeuneſſe du Royaume en érigeant » une Ecole de Grammaire. Au lieu » qu'auparavant nos Grands-Peres n'a- » voient d'autres Livres que des jettons » & une taille. Tu as introduit l'Impri- » merie en ce Pays-ci; & contre les in- » térêts du Roi, de ſa Couronne, & de » ſa dignité ; tu as fait conſtruire un » Moulin à papier. On te prouvera à ta » face que tu es toujours environné » d'hommes qui parlent de *Noms* & de » *Verbes*, & d'autres mots abominables » qu'aucune oreille Chrétienne ne peut » ſouffrir. Tu as établi des Juges de Paix » pour appeller devant eux des pauvres » gens ſur des matieres qu'ils ne ſont pas » en état d'entendre; & parce qu'ils ne » pouvoient pas lire, tu les as pendus, » tandis que par cette raiſon ils étoient » les plus dignes de vivre, &c. *On l'emmene pour lui couper la tête.*

Voilà, Monſieur, de ces Scenes plaiſantes dont les Pieces de Shakeſpear ſont remplies. Quel dommage qu'un homme qui a ſi bien connu la nature, ait employé un ſi grand talent à exprimer ce qu'elle a de plus bas, & qu'un génie preſqu'univerſel ait ignoré ou né-

gligé les Regles de ſon Art. Je ne ſçais s'il a ſuivi ou s'il a formé le gout de ſa Nation. Ce que je ſçais, c'eſt qu'aujourd'hui même les Anglois font encore trop de cas de cette miſérable plaiſanterie du vil Peuple qui ne doit faire rire que ceux qu'elle peint.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXI.

A Monsieur DE BUFFONS.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

QUoique les Anglois voyagent beaucoup en France, le commun de la Nation n'en eſt pas moins ignorant ſur ce qui nous regarde. La plûpart de ceux d'entre nous qui quittent leur Pays pour aller chercher fortune ailleurs, ne ſont pas faits pour donner une idée avantageuſe de leurs Compatriotes; cependant, c'eſt d'après ces Avanturiers que le Peuple d'Angleterre juge des François. Bien des gens au contraire ont peut-être parmi nous une Opinion trop favorable des Anglois : ils ne connoiſſent la Nation que par ce qu'elle a de plus poli. Ils croyent qu'ils ſont tous faits comme quelques-uns de ceux qu'ils ont vûs à Paris; les grandes qualités de deux ou trois Hommes Célebres qu'ils y auront connus, les rempliſſent d'une admiration

miration dont le Général profite, & qu'ils devroient borner aux Particuliers. Des Hommes tels que Mylord Boolinbroke, ou Mylord Chester-Field, sont rares, non-seulement dans leur Pays, mais dans leur Siécle même.

Autant celui qui quitte sa Patrie pour se fixer dans un autre Pays doit-il être suspect, autant doit-on augurer favorablement de celui qui ne fait que voyager pour s'instruire. On court un risque égal de se tromper, en attribuant les Vices de l'un ou les Vertus de l'autre à leurs différentes Nations. Les Particuliers en doivent seuls recueillir tout l'honneur, ou subir toute la honte.

L'erreur grossiére où sont à notre égard les Anglois qui ne sont pas sortis de leur Isle, leur est inspirée par leurs Auteurs. Ceux de Théâtre ont une attention continuelle à nous y peindre méprisables. Leurs Ecrivains de toute espece exagerent avec emphase l'abondance & la richesse de leur Pays. Il semble, aux éloges qu'ils en font, que l'Angleterre soit la Terre promise, ou même le Paradis Terrestre. Au contraire, ils représentent la France comme un Royaume riche en apparence, mais pauvre en

effet, où le Faste regne parmi les Grands, mais où tout le reste vit dans la misere. Dans le Cabinet d'Histoire Naturelle d'Oxford, on montre parmi les Curiosités, une paire de Sabots, que l'on appelle *Souliers des François*, comme la Chaussure commune de notre Nation. De-là, il arrive que le Peuple croit ici communément que tous les François ressemblent à ces malheureux Réfugiés, qui, dans les Caffés de Londres, lui inspirent moins de pitié que de mépris. C'est d'après eux que leurs Auteurs Comiques peignent nos Mœurs. Dans une de leurs Piéces, un Petit-Maître François laisse tomber un morceau de Fromage en tirant son mouchoir de sa poche.

Il y a quelque tems que nous nous trouvâmes, M. Du Fays & moi, avec un de ces Anglois, dont les Préjugés qu'on leur a inspirés contre nous flattent si fort l'amour-propre. C'étoit un Homme assez considérable dans la Province, avant qu'il eût dépensé une partie de son bien pour entrer au Parlement. Le Ministre qui avoit toujours disposé de sa voix, lui avoit promis de l'en dédommager ; mais il ne l'avoit pas trouvé peut-être assez important pour lui tenir paro-

le. Celui-ci, à qui cet honneur a coûté ſi cher, n'en a pas voulu une ſeconde fois au même prix. Actuellement il déclame contre le Gouvernement, dont il a ſi long-tems approuvé toutes les vues. Comme il a entendu parler les plus grands Politiques, il croit de bonne foi l'être devenu. Il n'a pas aſſez d'eſprit pour ſe douter de ſon ignorance. Quelque lourd même qu'il ſoit, il ſe croit plaiſant, abuſé comme la plûpart de ceux qui ſe piquent de l'être, parce qu'il ſe trouve des gens plus ſots que lui, que ſes mauvaiſes plaiſanteries font rire.

Meſſieurs, nous dit-il, il faut que votre Pays ſoit bien pauvre, puiſque tant de gens ſont obligés de le quitter pour chercher à vivre en celui-ci. C'eſt vous qui nous fourniſſez de Maîtres à danſer, de Perruquiers, de Tailleurs & de Valets de Chambre ; & nous vous devons rendre cette juſtice, pour la Friſure ou pour le Menuet, les François l'emportent ſur toutes les autres Nations. Je ne comprens pas comment on aime ſi fort la Danſe dans un Pays où l'on a ſi peu ſujet de rire. N'eſt-il pas triſte, par exemple, de ne cultiver vos Vignes que pour nous ? Nos Guinées ont pour vous de grands

appas. Je m'imagine que le bon Vin eſt auſſi rare en France que l'argent, & je conſeillerois aux François qui l'aiment, de venir en Angleterre pour en boire.

Monſieur, avec votre permiſſion, lui répondit M. Du Fays, vous êtes dans l'erreur. L'eſpece de Vin dont vous nous enlevez la plus grande partie, n'eſt pas de notre gout. Il bleſſe notre Palais, autant qu'il flatte le vôtre : il n'eſt connu que dans nos Provinces Maritimes, & l'on n'en fait venir à Paris que ce qu'il en faut pour la conſommation des Anglois qui y vivent.

Si vous trouvez à Londres tant de François pour vous ſervir, c'eſt que vos gens du bel air ont la manie de vouloir être habillés, friſés, & poudrés comme nous. Ils ſont entêtés de nos Modes, & ils payent fort cher ceux qui leur apprennent à ſe parer de nos Ridicules.

Monſieur, continua-t-il, ſans faire attention à la Réponſe de votre Confrere *, je ne connois pas les autres Pays, parce que je n'ai pas voyagé ; mais cela ne m'empêche pas de ſoutenir que l'Angleterre eſt le plus riche de tous. L'abon-

* M. Du Fays, mort en l'année 1739. étoit de l'Académie des Sciences.

dance y ſeroit bien encore toute autre, ſi elle étoit autrement gouvernée. Tel que vous me voyez, j'ai été Membre du Parlement, & vous ſentez bien que j'en dois ſçavoir quelque choſe. Je me repens même de n'y avoir pas fait plus de bruit, j'avois de quoi faire tête au Miniſtre comme un autre, mais dans ce tems-là je ne le connoiſſois pas. Je n'ai que trop appris depuis à le connoître à mes dépens : un excès de confiance en lui, a altéré ma fortune ; mais mon jugement eſt demeuré ſain. Je ſuis toujours pour la Liberté & pour le Peuple. Comme c'eſt de lui que nous tenons toute notre autorité, c'eſt auſſi ſur lui que ſe fonde notre unique appui. Nous lui devons tout ce que nous ſommes ; il nous doit tout ce qu'il eſt. C'eſt pour cela que lorſqu'il arrive quelque trouble, quelque rébellion dans la Populace, lorſqu'elle tire des Priſons un Coupable, & qu'elle conduit le Juge à la Potence, nous n'avons garde d'apporter du remède à de pareils déſordres ; dans le fonds, nous en ſommes bien-aiſes. Nous n'oſons pas les favoriſer ouvertement ; mais il n'eſt pas de notre intérêt de les empêcher. Nous ſommes obligés de ménager

le Peuple, parce qu'à tout moment nous pouvons en avoir beſoin.

Mais, Monſieur, l'interrompis-je, ce mépris des Loix, & la Vie des Hommes vous paroiſſent-ils de ſi petits Objets ? Bagatelle que tout cela, reprit-il, pour qui entend bien notre Gouvernement. Un Juge de plus ou de moins, n'eſt pas une affaire ; nous en aurons toujours plus que nous ne voudrons. Tout le but de notre Politique, eſt d'empêcher que le Roi ne ſoit trop puiſſant ; c'eſt pour cela, qu'en lui accordant tout ce qu'il demande, Argent, Troupes, &c. nous parlons ſi fort contre l'augmentation journaliére de ſa Puiſſance ; nous déclamons contre le pouvoir Monarchique ; nous nous déchaînons contre les Miniſtres, & cela d'un ton qui ſatisfait toujours le Peuple. Il faut nous entendre, quand nous traitons de ſemblables matiéres, pour bien connoître & la nature & l'étendue de la Liberté Angloiſe. Nous avons dans notre Chambre des Communes des gens qui parlent comme des Cicérons.

Monſieur, lui dis-je encore, ne ſeroit-il pas plus raiſonnable de faire moins de fracas, & de n'accorder à la Cour

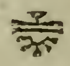
que ce qui ne vous paroît pas contraire au bien du Peuple ? Et quand vous avez un Roi juſte, & qui ne cherche qu'à ſe faire aimer. A ſe faire aimer, reprit-il, en éclatant de rire ! Voilà bien le langage du Pays où vous êtes né. A ſe faire aimer ! Dieu nous préſerve d'un Roi qui en vienne à bout ; c'eſt ce qui pourroit nous arriver de plus funeſte. Nous deviendrions bien-tôt des François. Les Partiſans de la Cour ne manquent pas d'exalter à chaque occaſion la douceur du regne ſous lequel nous vivons. Le Roi & ſon Miniſtre, ne font, diſent-ils, aucun uſage ſévere ou cruel des Loix pénales, qu'ils trouvent le moyen de faire paſſer au Parlement ; mais il n'eſt point de danger plus à craindre pour la Nation, que cette modération & cette douceur même : on fait tout ce qu'on peut pour nous empêcher de ſentir le joug qu'on veut nous impoſer. Nous devons toujours ſuppoſer qu'un Prince, qui paroîtroit vouloir gagner l'amour de ſon Peuple, ne chercheroit en effet qu'à le ſurprendre. Non, Meſſieurs, nous n'aimerons jamais nos Rois, du moins je l'eſpére ; il eſt de notre intérêt de les haïr, quels qu'ils ſoient ; &

moi, je vous déclare que je les haïrai toujours, tant qu'il reſtera la moindre chaleur dans mes veines.

N'eſt-il pas étonnant, Monſieur, que des Hommes tels que celui que je viens de vous peindre, puiſſent par leur argent ou par celui des autres, devenir Membres d'un Corps auſſi reſpectable que la Chambre des Communes, d'un Corps qui eſt chargé de veiller au Salut & à la Liberté de la Patrie? D'un autre côté, elle eſt compoſée d'un ſi grand nombre d'Hommes, qu'il eſt impoſſible qu'il n'y en ait que de capables & de bien intentionnés; & l'intérêt des Anglois ne ſeroit pas qu'elle fût moins nombreuſe, la Cour en diſpoſeroit encore plus aiſément. Dans les Républiques même, il eſt dangereux que l'autorité du Peuple ſoit entre les mains d'un petit nombre. Les Décemvirs devinrent les Tyrans de Rome.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE

LETTRE LXXII.

A Monsieur le Duc DE***.

De Londres, &c.

MONSIEUR LE DUC,

IL y a souvent plus loin de tel homme à un autre homme, que de ce même Etre organisé à l'extérieur comme nous, à l'individu de l'espéce Animale qui approche le plus de la nôtre. Les Hommes ordinaires ont les cinq Sens qui nous sont communs à tous, sans qu'aucun leur serve de voie pour arriver à la Sagesse, sans connoître de Plaisirs, que les Plaisirs matériels. Ils paroissent posséder une ame en pure perte. Ceux que le Nature favorise, ont pour leur bonheur autant de Sens qu'ils ont de gouts. Ils sont affectés de mille objets que les autres ne peuvent appercevoir. La Poësie, la Peinture, les Arts de toute espéce, leur causent des sensations que les premiers leur envieroient, s'ils en connoissoient tout le charme. Il est beaucoup d'Hommes

dont la Musique ne frappe que l'oreille : heureux ceux, qui, comme vous, ont une ame qu'elle peut émouvoir ! Elle y dissipe les Vapeurs de la cruelle Mélancholie, elle y porte la sensibilité la plus douce & la plus voluptueuse ; au sein de la tristesse même, elle procure une sorte de plaisir, & ce n'est qu'à cet Art puissant que l'on doit le mélange de deux sentimens si opposés.

Lorsque j'arrivai à Londres, Farinelli, que vous avez entendu à Paris, en faisoit les délices, & j'ai vû l'Opéra Italien dans toute sa splendeur. Aujourd'hui, il est bien déchu de sa gloire ; Farinelli est en Espagne, & quoique la plûpart des Connoisseurs soyent assez contens de celui qui lui a succédé, ce Spectacle n'est plus gouté. Les efforts de M. Handel pour y rappeller le Public, sont inutiles. La Salle est déserte, les Entrepreneurs sont ruinés :

Les Violons sont déja renvoyés,
Tout interdits, sans boire, & point payés *.

En un mot, la chûte de l'Opéra Italien en Angleterre, qui avoit été tant prédite, est enfin arrivée. Le hazard a voulu que je fusse ici témoin de cette grande Ré-

* L'Enfant Prodigue.

volution. Les Anglois nous accusent de beaucoup d'inconstance & de légéreté dans nos Gouts; mais ce n'est pas à eux à nous en faire le reproche; à bien des égards, ils y sont plus sujets que nous. Nous revoyons toujours avec le même plaisir les beaux Opéras de Lully, qui ont été composés il y a plus de soixante ans.

A quoi peut-on attribuer ce dégout général pour un Spectacle, dont les Anglois ont paru faire tant de cas, sinon à la grande disproportion qui se trouvoit entre les frais immenses qu'il leur coutoit, & le peu de plaisir qu'ils en retiroient?

Il y a long-tems que M. Addison s'étoit moqué du ridicule d'entretenir un Opéra dans une Langue Etrangere, & que très-peu de gens entendent assez bien pour s'y amuser. *Un jour*, (c'est ainsi qu'il en parle dans une de ses Feuilles) *les Historiens qui feront mention de moi, diront que j'ai peint les Mœurs de mon Siécle, mais que l'enjouement de mon esprit m'a fait outrer les choses; car,* dironts-ils, *si nous prenions à la Lettre tout ce qu'il dit, il faudroit supposer que de son tems de nombreuses Assemblées de*

gens de tous états, passoient toutes leurs soirées à voir des Piéces de Théâtre dans une Langue qu'ils n'entendoient pas, ce qui seroit absurde à imaginer.

L'Opéra Italien, à proprement parler, n'est qu'un Concert; & un Concert de trois heures est trop long pour ceux qui n'en entendent pas la Langue. Les charmes de la Musique ne sont pas faits uniquement pour l'oreille; ils doivent toucher le cœur. L'expression que les sons donnent aux paroles, ne peut être bien sentie que dans la Langue qui nous est naturelle. Jugeons-en par le Récitatif de Lully, qui nous plaît si fort à nous autres François, & qui fait rire les Anglois & les Italiens. Les uns & les autres ne songent pas que ce n'est point assez de connoître tous les mots d'une Langue, & qu'il faut la parler & l'entendre facilement, qu'il faut en quelque façon se l'être rendue propre, pour être affecté de la Musique qui l'exprime. M. Addison a judicieusement remarqué que quand les Anglois disent que notre Musique ne vaut rien, ils ne prouvent autre chose, sinon qu'elle n'est pas de leur gout.

Le Récitatif n'est autre chose qu'une

Déclamation chantante, qui ne peut tirer sa beauté & son expression, que du rapport qu'elle a avec l'accent qui est particulier à chaque langue. Je ne parle point ici de la prononciation des mots, mais de cette espéce de ton, que, sans s'en appercevoir, on donne à toute une phrase : ce ton varie selon les différens caracteres des Nations, & la nature du langage qu'elles parlent. Le même Auteur qui avoit voyagé en Italie, prétend que les Italiens se servent pour témoigner de l'admiration, des mêmes sons qui sont familiers aux Anglois pour exprimer la colere. De-là, dit-il, il arrive à ceux de nos Spectateurs qui n'entendent pas l'Italien, de croire qu'un Prince est prêt à faire périr son Confident au moment où le premier ne fait qu'admirer la Vertu de celui-ci.

L'Opéra dans sa naissance à Londres, ne fut d'abord qu'une imitation du nôtre. Poëme & Musique, tout étoit Anglois. On mit ensuite des paroles Angloises en musique Italienne ; mais la Langue de ce Pays-ci a une rudesse qui s'accorde mal avec le Chant : ces nouveaux Opéras déplûrent autant que les premiers. Bien-tôt après dans la même Scene, on

ſit parler l'un des Interlocuteurs en Anglois & l'autre en Italien. Un pareil Spectacle tenoit preſque de la ridicule bigarrure de nos Opéras Comiques. Enfin les Anglois en ſont venus aux Opéras purement Italiens, ſoit pour le Poëme, ſoit pour la Muſique dont ils ne ſont pas moins dégoutés que de ceux qui les avoient précédés.

Comme la vanité entre toujours pour quelque choſe dans toutes les actions des hommes, je ſoupçonne que ceux qui contribuoient le plus à ſoutenir l'Opéra de Londres, & les Dames ſur-tout ne le fréquentoient ſi aſſiduement, que pour faire croire qu'elles entendoient l'Italien; mais les Anglois qui ſont naturellement ſages, ont enfin ſenti le ridicule qu'il y avoit de s'aller ennuyer réguliérement deux fois par ſemaine, pendant trois mortelles heures, pour mériter le titre de *Virtuoſe*. A la vérité, c'étoit le payer un peu cher. Peut-être auſſi que ſans avoir trop de gout pour l'Opéra Italien, pluſieurs autres, faute de pouvoir avoir un Opéra Anglois, ſoutenoient le premier pour faire tête au nôtre, & ne pas manquer d'un Spectacle qui fait un des ornemens de Paris: les Anglois veulent

qu'en tout Londres ſoit ſon Émule, & les efforts qu'ils font pour lui procurer cet avantage, ſont un aveu tacite de la ſupériorité de notre Ville Capitale.

Lorſque j'ai dit que les Anglois ne s'amuſoient pas à l'Opéra, j'ai dû vous étonner par un Paradoxe ſi étrange; mais j'oſe vous aſſurer qu'il ſuffit d'y avoir aſſiſté pour en être convaincu. Ils m'ont toujours paru écouter un Opéra comme ils auroient écouté un *De profundis* en Muſique, & j'en ai vû pluſieurs d'auſſi triſtes. Par-là quelque pleine que fût la Salle, quelque belle & quelqu'éclairée qu'elle ſoit, je l'ai toujours regardée comme le plus fameux Temple qui ait jamais été conſacré à l'Ennui, où des gens de tous états, le Peuple ſeul excepté, lui apportent leurs hommages. Lorſque j'y ai été, il m'a ſemblé que tout s'y reſſentoit de la préſence de la Divinité, & moi-même j'y ai ſacrifié quelquefois comme les autres. Vainement vouloit-on me perſuader que cet air ſérieux, pour ne pas dire triſte, des Auditeurs, ne venoit que de leur ſenſibilité aux charmes de la Muſique: cette douce & agréable Mélancholie qu'elle inſpire, ſe peint ſur notre viſage tout autrement que l'ennui. Le ſentiment ten-

dre ſe marque par des traits différens de ceux d'une affection triſte : du moins les Bâillemens que j'y ai vû ſi fréquens, décident duquel des deux les Spectateurs étoient le plus occupés. Enfin ce qui eſt arrivé aujourd'hui, la chûte totale de ce Spectacle, ne prouve que trop que je ne me trompois pas dans mes conjectures.

Eſt-il étonnant que les Anglois ſe ſoient ennuyés de l'Opéra Italien ? Les trois quarts des Spectateurs ne comprenoient pas ce qui ſe chantoit, & il étoit naturel que Farinelli lui-même les fît bâiller dès qu'il paſſoit des Ariettes au Récitatif. S'il eſt vrai que les Italiens excellent dans la Muſique au-deſſus des autres Peuples de l'Europe, ce que doivent faire des Nations ſages, c'eſt de former leur gout ſur celui des Italiens, & de profiter des beautés de leur chant, comme a fait Lully, comme fait aujourd'hui Rameau avec tant de ſuccès, & non pas de renoncer à chanter dans leur Langue, comme ont fait les Anglois.

Vous voyez, Monſieur le Duc, que je ne prétens pas diminuer en rien le mérite de la Muſique Italienne, que preſque toute l'Europe a adoptée, & dont

en France même tous les gens qui ont du gout, reconnoissent la beauté. Mais en convenant de son excellence, je crois pouvoir blâmer un Opéra dans une Langue Etrangere, dont le Poëme est communément aussi froid dans le fonds, que plat dans les détails. Je m'en rapporte à vous, qui êtes un si grand Juge & de la Poësie & de la Musique. Si ce sont de ces Arts dont les seuls Maîtres peuvent juger, vous maniez aussi habilement & l'une & l'autre Lyre. Parmi tant de Poëtes qui ont fait des Opéras Italiens, on ne compte qu'un Abbé Métastase.

Les Italiens ont la gloire d'être les Inventeurs de ce Spectacle, mais on ne peut refuser aux François celle de l'avoir perfectionné. A Londres comme en Italie, il est encore destitué de tout ce qui rend le nôtre si varié & si gai, je veux parler des Danses & des Chœurs. Tels que sont les Opéras, j'ai regret de les voir exécuter par des Acteurs, dont à la vérité, la voix est toujours juste, souvent belle, admirable même si l'on veut, mais qui n'ont ni action, ni grace, ni contenance, & qui par leurs gestes contrains & leurs attitudes choquantes, font souvent payer cher aux yeux le plaisir

des oreilles. Avec une figure aſſez belle, je n'ai vû perſonne avoir moins de nobleſſe & de grace que Farinelli, excepté celui qui lui a ſuccédé. Les grimaces & les contorſions de la célebre Strada, étoient inſupportables : quand elle chantoit, elle avoit l'air de la Pithoniſſe, & pour avoir du plaiſir à l'entendre, il falloit abſolument renoncer à la voir.

On me dira que notre Opéra François a auſſi de grands défauts, j'en conviendrai; que nos Acteurs ne ſçavent pas la Muſique, j'ai regret que cela ſoit vrai; que la plûpart chantent faux, le réproche eſt juſte; que notre Récitatif eſt trop languiſſant, & notre Muſique pas aſſez variée; que celui qui conduit l'Orqueſtre y fait plus de bruit qu'aucun des Inſtrumens, &c. je ne diſconviens de rien; mais avec tout cela, notre Opéra eſt amuſant, & celui de Londres étoit triſte. Le nôtre ſubſiſtera toujours, & les Anglois ont beau faire revenir de nouveaux Chanteurs d'Italie, ils auront peine à ſoutenir un Spectacle qui leur coutera toujours trop pour le plaiſir qu'il leur fera.

Il ſeroit à ſouhaiter, comme je l'ai déja inſinué, que la ceſſation de l'Opéra

Italien ici donnât lieu aux Anglois de tenter de nouveau d'en établir un dans leur propre Langue. Si les ſuccès n'étoient pas d'abord plus heureux, ils pourroient avec le tems s'y accoutumer, & leur Langue y gagneroit beaucoup. Elle a grand beſoin d'être adoucie, & la Muſique pourroit y contribuer plus que tout autre choſe. Les Poëtes ſe trouveroient forcés de rejetter petit à petit ce grand nombre de ſyllabes rudes, & ces fréquents hiatus qui ſont un obſtacle à l'harmonie de leurs Vers, & qui font que la force de l'expreſſion eſt ſouvent achetée par la dureté des nombres. Je ne doute pas que les Opéras de Quinault n'ayent augmenté la douceur de notre Poeſie Françoiſe.

Cependant on ſonge ici à tout autre choſe. Les Anglois qui ne regardoient l'Opéra que comme un Concert, n'en veulent plus qu'un qui leur coute moins, & où l'on puiſſe ſe paſſer d'habits & de décorations. Sur ce Théâtre où les charmes de la Danſe n'avoient pas encore été admis, il n'y aura plus d'autres Acteurs que ceux qui en étoient auparavant les Spectateurs, & ils y danſeront eux-

mêmes à l'avenir tout à leur aiſe. Ne penſez pas que je badine; ce que je vous dis-là eſt vrai à la Lettre. On propoſe une ſouſcription de ſix cens perſonnes, qui doivent donner chacune dix guinées par an, pour avoir déſormais au lieu où eſt aujourd'hui l'Opéra, un Concert & un Bal deux fois la ſemaine pendant l'hyver. Pour ceux qui n'aiment ni la Danſe ni la Muſique, il y aura une Salle à jouer, qui ne ſera peut-être pas la moins remplie. Cet établiſſement, s'il a lieu, peut devenir très-dangereux pour les Anglois, qui ne ſont déja que trop portés au jeu. Il ſeroit bien plus ſage de rétablir l'Opéra même tel qu'il étoit. Après tout, il vaut mieux s'ennuyer trois heures de tems, que de riſquer de ſe ruiner dans une minute.

La ſageſſe du Gouvernement Anglois a ſenti toute la conſéquence d'un pareil Projet. Le Roi a témoigné que ce ſeroit lui déplaire que de prendre des Souſcriptions; mais cette déclaration peut ſervir d'encouragement à tous ceux qui ſont oppoſés au Miniſtere. La Ducheſſe de ** en a donné l'exemple en ſouſcrivant la premiere. Tel eſt l'Eſprit de Parti, le zéle du bien Public dont il ſe pare, eſt

ce qui le touche le moins, & l'intérêt général est souvent sacrifié à la Passion des Particuliers.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR LE DUC,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXIII.

A Monsieur DE CREBILLON.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

NOTRE Théâtre vous a de grandes obligations. Corneille étoit d'un genre trop élevé pour avoir des imitateurs ; ceux de Racine n'avoient copié que ſes défauts : L'Amour qui eſt l'ame de toutes leurs Piéces n'y parle qu'un langage mou & efféminé. La gloire de notre Scene Tragique alloit s'éclipſer, lorſque vous l'avez augmentée par le nouveau genre dont vous l'avez enrichie. Né avec ce Génie heureux qui au lieu d'avoir beſoin de modelle eſt fait lui-même pour en ſervir aux autres ; vous êtes le premier, parmi nous, qui ayez ſçû porter au plus haut point la Terreur & la Pitié, les deux grands objets de la Tragédie.

Dans Atrée & Thyeſte, l'un des Chefs-

d'œuvre de notre Théâtre, la Terreur & la Pitié se succédent tour à tour, & quelquefois marchent d'un pas égal. Je ne sçais si l'aspect du cruel Atrée me fait plus frémir que la vue du malheureux Thyeste ne m'attendrit. Mais avec autant de force qu'aucun Auteur qui ait jamais chaussé le Cothurne sur quelque Théâtre que ce soit, vous n'avez porté la terreur que jusqu'où il est permis de la porter. Un Gout supérieur vous a fait sentir qu'il y a un point où l'émotion peut être trop forte & par conséquent désagréable.

D'ailleurs dans vos Ouvrages, la Terreur naît plus de la force des sentimens & de l'énergie des expressions que de l'horreur du Spectacle. Atrée n'égorge pas Plisthene aux yeux du Spectateur, & l'Ombre d'Egiste me fait frémir sans que je la voye.

Il n'en est pas ainsi de SHAKESPEAR, quoique personne n'ait donné plus de force que lui à ses expressions, la terreur qu'il inspire est dûe principalement aux Spectacles affreux qu'il expose sous les yeux. Dans sa Tragédie du *Maure de Venise* on voit Othello étouffer sa Femme dans son lit. Quant à la pitié, FLETCHER un autre ancien Poëte Anglois réussit bien

mieux à l'émouvoir que Shakeſpear. Mais puiſque vous voulez ſçavoir juſqu'où celui-ci a pu porter la férocité ſur le Théâtre, je vais vous faire l'Extrait d'une de ſes Piéces les plus remarquables par l'horreur de l'action. Celle-ci vous ſurprendra infailliblement; mais ſouvenez-vous de grace que vous m'avez prié d'en choiſir une de celles qui ſont les plus oppoſées à nos Mœurs & à notre gout. Songez auſſi que Shakeſpear vivoit ſous le regne d'Elizabeth, dans un tems où l'on ne ſçavoit en France ce que c'étoit que Tragédie, que lui-même il a ignoré les Régles du Théâtre, & qu'enfin cette Piéce eſt du nombre de celles qu'on ne joue plus depuis longtems. *

* M. Pope l'un des plus grands admirateurs de Shakeſpear, prétend qu'il n'y a que quelques Scenes dans cette Piéce qui ſoient de lui, mais c'eſt une opinion qui lui eſt particuliere & dont il n'a pas fourni de preuves ſuffiſantes.

Extrait de TITUS ANDRONICUS, *Tragédie de Shakeſpear.*

Noms des Principaux Perſonnages que le Poëte introduit ſur la Scene.

SATURNINUS, Fils de l'Empereur de Rome, & enſuite Empereur lui-même.
BASSIANUS, ſon Frere.
TITUS ANDRONICUS, Général Romain contre les Goths.
TITUS ANDRONICUS ſon Frere, Tribun du Peuple.
TAMORA, Reine des Goths, Captive.
LAVINIA, Fille de Titus Andronicus.
MARCUS, QUINTUS, MUCIUS, LUCIUS } *Fils de Titus Andronicus.*
ALARBUS, CHIRON, DEMETRIUS. } *Fils de Tamora.*
AARON, un Maure aimé de Tamora, &c.

TITUS ANDRONICUS revient à Rome triomphant des Goths, & amene Tamora leur Reine & ſes trois Fils Captifs. Titus a perdu à la derniere Bataille pluſieurs de ſes Fils dont il apporte les Cercueils. Selon les Loix de Rome, un des Fils de Tamora eſt condamné à être ſa-

crifié ſur le Tombeau des Fils de Titus pour appaiſer leurs Mânes. La Reine l'implore vainement, pour obtenir la grace de ſon Fils, le Général Romain ordonne qu'il ſubiſſe la rigueur des Loix.

On doit nommer à Rome un nouvel Empereur, Titus eſt aimé du Soldat, il a pour lui la voix du Peuple. Cependant ce généreux Romain au lieu d'en profiter, & de briguer l'Empire pour lui-même, demande & obtient les ſuffrages du Peuple pour Saturninus, Fils de l'Empereur qui vient de mourir. Ce Prince par reconnoiſſance veut couronner Lavinia. A peine en a-t-il fait la Propoſition que Baſſianus ſon Frere, la lui enléve ſous ſes yeux mêmes. Baſſianus eſt ſecondé par les Freres de Lavinia. Titus leur Pere veut courir après pour arracher ſa Fille à ce téméraire Raviſſeur. Ses Fils s'oppoſent à ſon paſſage. Il en tue un ſur la place. Saturninus témoin de ce châtiment, au lieu de punir lui-même ſon Frere, la ſeule cauſe de tout ce déſaſtre, jure de ſe venger de l'affront qu'on lui fait ſur Titus qu'il ne peut ſoupçonner d'y avoir la moindre part, & qui n'a que trop témoigné ſon déſaveu par la mort d'un de ſes Fils. L'Empereur pour

commencer ſa vengeance épouſe Tamora, devenue l'implacable Ennemie du Général Romain, depuis qu'il a ſacrifié aux Mânes de ſes Fils un de ceux de cette Reine Captive. Voilà, Monſieur, ce que contient le I. Acte ; ne craignez rien pour les autres, je vous en répons d'avance, l'Auteur ne mollira pas & ſon imagination lui fournira aiſément de quoi répondre à ce que promet un pareil début.

Le II. Acte ſe paſſe dans une Forêt où l'Empereur chaſſe avec toute ſa Cour. Shakeſpear y repréſente la nouvelle Impératrice Tamora, uniquement occupée d'un Maure qu'elle idolâtre : elle perd la Chaſſe exprès pour ſe trouver à un rendez-vous qu'elle lui a donné. Elle parle déja de l'emmener en quelque Grotte, lorſqu'elle eſt ſurpriſe avec lui par Baſſianus & Lavinia qui lui reprochent de s'être écartée pour jouir d'un Tête à tête avec un homme auſſi mépriſable par ſon Etat que révoltant par ſa figure. Sur ces entrefaites les Fils de l'Impératrice arrivent, elle les excite à la venger. Ils poignardent par ſon ordre Baſſianus Frere de ſon nouvel Epoux. Elle ne borne pas là ſa vengeance ; elle

leur ordonne de violer Lavinia. Ces Princes, dignes Fils d'une telle Mere, ont la cruauté de lui obéir.

Pendant que cette Action abominable est supposée se commettre derriere le Théâtre, deux Fils de Titus viennent exprès pour tomber dans une Fosse où Aaron cet honnête Maure leur a dressé une embuche. Le Cadavre de Bassianus y est : Les deux Freres aussi malheureux, qu'innocens sont accusés de l'avoir assassiné.

Démétrius & Chiron reviennent sur le Théâtre & y laissent Lavinia qu'ils ont violée & à qui ils ont coupé la Langue & les deux poingts, pour lui ôter toute voye de réveler leur Crime. Le sang lui dégoute encore de chaque côté de la bouche & se mêle aux larmes qui coulent de ses yeux. C'est dans cet Etat qu'elle paroît dans toute la Piéce & presque à chaque Scene.

Au troisiéme Acte, Titus, qui ignore encore le malheur de sa Fille, s'efforce inutilement d'obtenir la grace de ses Fils condamnés à mourir, comme Assassins de Bassianus. Dans cette situation, Marcus, Frere de ce Pere malheureux, lui amene sa déplorable Fille ainsi muti-

lée. Il devine en partie les horreurs qui se sont passées. L'impression que doivent faire sur un Pere tant de malheurs à la fois, est peinte dans cette Scene avec toute la force possible. Les cheveux en dressent sur la tête ; mais ne vous attendez pas que je traduise de pareils morceaux. Ces détails sont trop affreux pour ne pas blesser l'imagination ; c'est bien assez pour moi de vous exposer toutes les horreurs que la Scene offre aux yeux des Spectateurs. On ne peut se figurer sans frémir toutes celles que doit éprouver ce Vieillard infortuné. Il a tué l'un de ses Fils ; il est prêt à en perdre deux autres sur l'échaffaut. Sa Fille est devant ses yeux dans un état plus terrible que la mort même. Le sort n'a pourtant pas mis le comble aux malheurs qui lui sont réservés. Shakespear trouvera bien le moyen de lui en faire essuyer de nouveaux & de plus grands encore, s'il est possible.

Tandis que Titus demande vengeance au Ciel, le Scélérat de Maure vient de la part de l'Empereur lui proposer, comme une grace, de racheter la vie de ses deux Fils ; mais il faut pour l'obtenir, que lui ou Marcus son Frere, ou

Lucius ſon Quatriéme Fils, ſe coupent une main. Il ne faut pas chicaner le Poëte ſur les moyens, il les trouve tous bons pour augmenter l'horreur de ſa Piéce. Après un combat de généroſité très-pathétique entre ces trois Romains, le Vieillard prévient & ſon Fils & ſon Frere, & donne ſa main à couper au Maure, ſans que l'un ou l'autre s'en apperçoive. Un inſtant après, ce Monſtre exécrable revient inſulter à ce Vieillard malheureux, & lui préſente d'un côté la main qu'il vient de lui couper, & de l'autre les têtes de ſes deux Fils. Rappellez-vous que Lavinia, telle que je vous l'ai peinte, eſt là préſente; & ſongez, s'il eſt poſſible, d'imaginer un Tableau plus affreux & plus dégoutant. Ou plutôt tirons le rideau ſur des objets ſi horribles, qui ne peuvent inſpirer que des ſentimens deſagréables: il vaut mieux que vous perdiez quelque choſe de cette Piéce, que de vous les laiſſer trop long-tems ſous les yeux.

Avant que d'en venir au dénouement, & pour vous délaſſer en chemin (car le récit de tant de cruautés doit vous avoir fatigué) il eſt bon de vous dire, que le principal événement du quatriéme Acte

eſt l'accouchement de l'Impératrice, qui met au monde un vilain petit Maure ; ou pour mieux dire, l'exacte reſſemblance de ſon Pere. Tamora ordonne qu'on l'étouffe ; mais Aaron, qui n'a d'humain que la tendreſſe & l'aveuglement d'un Pere envers ſes Enfans, arrache le petit Monſtre des mains de la Nourrice, le baiſe, le careſſe, & en un mot, lui ſauve la vie.

Si les crimes commis dans cette Piéce ſont affreux, la vengeance qui doit les expier, ne vous inſpirera pas moins d'horreur. Lucius, le ſeul Fils qui ſoit reſté au malheureux Titus, après s'être ſauvé de Rome, revient au bout de quelque tems avec une Armée puiſſante de Goths. Pendant ſon abſence, Titus, qui n'a ſurvécu à ſes malheurs que pour ſe venger de ſes Ennemis, a contrefait le fou, afin de les mieux tromper. Ils lui croyent l'eſprit entiérement aliéné. La coupable Tamora eſpére de le faire donner dans un Piége qu'elle lui tend. Elle vient le trouver avec ſes deux Fils, Chiron & Démétrius : elle eſt déguiſée ainſi que ſes Fils ; elle ſe dit la Vengeance, accompagnée du Rapt & du Meur-

tre. Le Vieillard feint de s'y tromper ; & accepte le bras qu'elle vient lui offrir, pour venger la mort de ses Fils. Par les Conseils de cette méchante Femme, l'Empereur a fait proposer à Lucius, qui tient Rome investie, une Entrevue chez son Pere ; Lucius l'a acceptée : l'Impératrice espére y sacrifier le Pere & le Fils à sa fureur. Elle sort, & laisse ses deux Fils ainsi déguisés auprès de Titus. Je n'ai pas cru devoir m'arrêter à tout ce qui dans cette Tragédie blesse si fort la vraisemblance : sans les détails de quelques morceaux pathétiques, on la prendroit plutôt pour le délire d'une imagination déréglée, que pour l'Ouvrage d'un grand Poëte.

L'Empereur & l'Impératrice doivent venir dîner chez Titus : le moment des vengeances est arrivé. A peine Tamora est-elle sortie, qu'il fait saisir Chiron & Démétrius par ses Domestiques ; de la seule main qui lui reste, il leur enfonce à l'un après l'autre un poignard dans la gorge, tandis que Lavinia sa Fille soutient de ses deux bras mutilés le Bassin, où il fait couler leur sang.

Lucius arrive quelques momens après avec

avec l'Empereur & l'Impératrice. Ils se mettent à Table, & l'on voit Titus habillé en Cuisinier, qui sert à Tamora un Pâté composé de la chair de ses Fils. Il a déja ôté ce qui restoit de vie à sa malheureuse Fille. Bien-tôt après il interrompt cet abominable Festin, en avertissant la Reine qu'elle a mangé de ses Enfans, & soudain il poignarde cette coupable Princesse. L'Empereur venge la mort de sa Femme sur Titus ; Lucius venge celle de son Pere sur l'Empereur. A l'égard du détestable Maure, il est condamné à être enterré tout vif, & n'a d'autres regrets que de n'avoir pas commis plus de crimes. Quelle Scene ! Quel carnage ! Comment un Homme a-t il pu imaginer un pareil Spectacle ! Quelle devoit être la férocité de ceux qui pouvoient s'en amuser ?

Je finis, Monsieur ; car je m'imagine que vous n'êtes pas moins las que moi de tant d'horreurs. Quelque méchans que soient les Hommes, je doute qu'il y en ait d'aussi abominables que le Maure sanguinaire, & la cruelle Tamora. Corneille a fait, dit-on, les Hommes plus vertueux & plus grands qu'ils ne sont. On a reproché à Euripide de les avoir

ſait trop méchans ; mais Shakeſpear les a faits plus Scélérats peut-être que la Nature humaine ne le comporte.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXIV.

A Monsieur Du Clos.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

L'Intérêt que je prens à ce qui vous regarde, doit vous répondre du plaisir que m'a fait la nouvelle que vous m'apprenez; je suis charmé qu'on ait assez-tôt senti l'excellence de votre Plume, pour la destiner à l'usage le plus glorieux pour vous, & le plus utile pour la Nation. Autant l'Histoire du Regne de Louis XI. est remarquable, autant elle est peut-être difficile à écrire: il est flatteur pour vous que ce soit cette raison qui ait déterminé le choix de l'Ecrivain. Ceux qui vous ont confié un travail si important & si pénible, sçavent quels sont & votre Courage & vos Talens; il ont prévû que les difficultés ne pourront servir qu'à relever le mérite d'un Ouvrage où vous aurez le bonheur de les vaincre. Avec l'imagination la plus

brillante, vous poſſédez cette Métaphyſique d'eſprit qui remonte à la ſource des choſes, qui apperçoit également & les conſéquences dans les Principes, & les cauſes dans les Effets, & qui porte la lumiere ſur tout ce qu'elle traite. Vous connoiſſez les hommes, vous aimez la vérité; que d'avantages pour réuſſir dans le genre de travail que vous avez entrepris!

D'ailleurs je ne crains pas de dire que parmi nos Auteurs, nous avons d'excellens modeles, & je m'en rapporte bien à votre gout pour les choiſir. Que de Philoſophie ne trouve-t on pas dans M. l'Abbé de Saint Réal? Quel ſage & judicieux Ecrivain que M. l'Abbé de Vertot! Peut-on refuſer au ſçavant Auteur de la Vie de Jullien, la gloire d'avoir marché dignement ſur leurs traces?

Vous êtes dans le cas de Plutarque & de tous les Hiſtoriens: que les faits que vous écrivez ſoyent en tout & par-tout véritables, c'eſt l'ouvrage d'autrui; qu'ils ſoyent préſentés dans un jour qui éclaire vos Lecteurs & les forme à la Vertu, ce ſera votre Ouvrage. Guichardin ſi louable à d'autres égards, me paroît en ce point répréhenſible; comme il croyoit

les hommes méchans essentiellement, il ne s'est point proposé de les rendre meilleurs. Il impute toutes les actions de ceux dont il a écrit l'Histoire, à de mauvais Principes. *Cela me fait craindre*, dit Montagne, *qu'il y ait un peu du Vice de son gout, & peut-être est avenu qu'il ait estimé d'autrui selon soi.* Ceux qui pensent trop mal de l'humanité, ne doivent pas s'attendre qu'on pense jamais bien d'eux. Hobbes en laissant voir trop de prévention contre les Hommes en général, ne fait que prévenir ses Lecteurs contre lui-même.

L'Histoire est une des Parties de la Littérature que nous avons le plus cultivées, soit que ceux d'entre nous qui s'y sont adonnés y ayent été déterminés par l'utilité Publique, ou par leur gout particulier : c'est au contraire celle où les Anglois se sont le moins exercés. Il est étonnant qu'ayant produit tant d'autres beaux Ouvrages, & que jaloux, comme ils le sont de la gloire de leur Nation, ils ayent pris si peu de soin d'en écrire les faits mémorables. L'Histoire au premier aspect semble n'offrir que le recueil des crimes & des infortunes du genre humain. Ces grands Evénemens, ces Révolu-

tions d'Empires, qui nous intéressent si fort à la Lecture, ont fait le malheur des Peuples devenus par-là si célèbres. Les Anglois auroient-ils craint qu'un récit fidéle de ce qui est arrivé parmi eux, & une peinture vraye de leurs Mœurs, ne démentissent sur plusieurs points les éloges outrés qu'ils font quelquefois & de la sagesse du Gouvernement, & du Caractere des Peuples de leur Isle. Polidore Virgile, est le premier qui ait donné une Histoire d'Angleterre. Sans les François, sans Rapin de Toyras, les Anglois n'auroient pas encore d'Histoire Générale de leur Nation, qui pût se faire lire parmi les Auteurs qui ont écrit les Evénemens de leurs tems; le Chancelier Clarendon, & le Docteur Burnet, sont presque les seuls qui méritent de passer à la postérité. On a accusé l'un & l'autre de Partialité: sans entrer dans cette discussion, il me paroît du moins que le second s'est moins attaché que le premier *à inspirer quelque envie à ceux qui le liront, de devenir meilleurs* *. L'un n'est souvent qu'un prélat de Cour, l'autre est toujours un grand homme.

Envisageons l'Histoire du côté de son

* Préface du Docteur Burnet.

véritable objet, c'eſt l'Ecole la plus ſûre de la Politique & de la Morale. Les malheurs des autres ſont les meilleures leçons que nous puiſſions recevoir; ce ſont autant d'inſtructions propres à nous donner de la Prudence & de l'Habileté. La ſageſſe humaine n'eſt que le fruit de l'expérience. Les Anglois ont trop négligé une partie ſi eſſentielle à la formation des Mœurs. D'un autre côté ils ſont louables en ce qu'ils n'ont pas comme nous le mauvais gout d'écrire tant de Faits ſi peu capables d'intéreſſer la Poſtérité. On ne trouve pas chez eux ce grand nombre de Mémoires particuliers dont l'Auteur eſt le principal Héros, & que l'envie d'occuper le Public dicte plus ſouvent que le deſſein de lui être utile. Ceux d'entre eux qui ſe ſont diſtingués par de grandes actions, ſe ſont contentés de les faire, & ont dédaigné de les écrire. Il s'en faut beaucoup que les François ſoyent ſi modeſtes, pour ce qui les regarde perſonnellement : celui qui a eu une Armée à commander, ou qui a été chargé de quelques Négociations, publie lui-même volontiers ſes Mémoires, c'eſt-à-dire, ſon éloge, & quelquefois l'ouvrage de ſa vanité devient le monument

de la petiteſſe de ſon Eſprit. Il faut pourtant avouèr que ceux-mêmes d'entre nous qui, en écrivant, n'ont eu d'autre but que d'illuſtrer leurs noms, ont auſſi ſouvent contribué à l'utilité publique. L'Hiſtoire générale peut tirer de grands ſecours de ces Mémoires particuliers. Tels ſont entre autres ceux du Cardinal de Retz. D'ailleurs ſi nous avons des Rabutins & des Jollys, nous avons auſſi des Sullys & des Commines.

La plûpart des Hiſtoires Grecques & Romaines, ont été écrites par ceux qui étoient à la tête des Affaires, ou qui y avoient la plus grande part; mais nos François, ſi nous en exceptons Philippes de Commines, n'ont pas ſuivi le ſage exemple de ces anciens Hiſtoriens. Salluſte parle à peine de ſoi. Céſar dans ſes Commentaires, ne ſe montre que par ſes grandes actions. Parmi nous, chacun écrit l'Hiſtoire de ſa vie; ici l'on n'écrit pas même celle de ſa Nation. Chez un Peuple où ceux qui jouent les plus grands Rolles, ont ſi rarement l'ambition de publier leurs Mémoires, il a dû paroître extraordinaire qu'un Comédien * de nos jours ait eu la vanité de faire imprimer

* Cibber.

les détails importans de ſa vie. On peut mettre ce fait au rang des Singularités de ce Pays-ci ; quant à l'Auteur, je laiſſe aux Anglois à lui ſixer la place qu'il mérite.

Le gout preſque général des Anglois pour les Mathématiques, eſt peut être cauſe du peu d'application qu'ils donnent au genre hiſtorique. Ils n'ont pas ſuivi à la Lettre les conſeils du Chancelier Bacon : l'Hiſtoire eſt une des Parties eſſentielles qu'il recommande ſi fort dans ſes Ouvrages, par l'utilité dont elle peut être & au bien Phyſique & au bien Moral des Hommes : Montagne, M. de Thou & Deſcartes, ſont des Philoſophes d'une eſpéce différente, qui chacun dans leur Partie ayant éclairé leur Siécle & concouru à ce but général de l'avantage de la Société, méritent également le titre glorieux de Précepteurs du genre humain. Ainſi Bacon veut que ſelon nos différentes facultés, qui ſont la Mémoire, l'Imagination & la Raiſon, nous cultivions les Sciences qui y ont rapport, & que nous nous appliquions à connoître la volonté du Créateur, ſoit par la recherche des merveilles de la Nature, ſoit par celle des Evénemens qu'il plaît

à ſa Providence de permettre, & dont l'enchaînement ne peut étonner que l'eſprit aſſez orgueilleux pour vouloir juger de la Sageſſe ſuprême.

Peut-être eſt-il difficile de cultiver avec ſuccès & l'Hiſtoire & la Philoſophie : il ſemble que l'étude des choſes éloigne de celle des faits ; quoique l'une & l'autre ſoient également ſubordonnées au raiſonnement, les bornes de l'eſprit ſont telles, que celui qui eſt occupé de Sciences abſtraites, n'eſt ſenſible qu'à la combinaiſon des idées que ſon calcul lui préſente. Il ſemble preſque que la plûpart de ceux qu'on appelle Géomètres ayent beſoin d'algèbre pour penſer. La grande vogue où la Géométrie eſt aujourd'hui en France, nous menace peut-être des mêmes inconvénients qu'elle a entraînés en Angleterre. Le Calcul refroidit ſouvent le génie, ſans le dédommager de ce qu'il lui fait perdre. Il y a long-tems que l'on a dit que la Géométrie ne redreſſe que les eſprits droits.

Il en eſt de certaines Sciences comme des Gouts, elles s'excluent mutuellement. Ceux qui s'adonnent à rechercher les merveilles de la Nature, font trop peu de cas des connoiſſances d'un autre

genre. Un Phyſicien n'eſt pas plus ſenſible aux graces d'un Ouvrage d'eſprit, qu'un Curieux des Coquilles à la beauté d'un Tableau. Je ne parle point ici de quelques hommes extraordinaires, qu'il plaît à la Nature de favoriſer, & qui répandent eux-mêmes les fleurs ſur la ſéchereſſe des matieres les plus abſtraites. Un Fontenelle ne tire point à conſéquence.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXV.

A Monſieur le Duc de NIVERNOIS.

De Londres, &c.

MONSIEUR LE DUC,

AVant l'Illuſtre Auteur de la Henriade, aucun François n'avoit encore pu s'élever au Sublime de la Poëſie Epique. Ceux qui avoient oſé tenter ce vol ambitieux, privés des aîles du génie, s'étoient trop confiés à celles qu'ils avoient empruntées de l'Art. L'Eſſor qu'ils ont pris, n'a ſervi qu'à rendre leur chûte plus éclatante.

Quelque bruit qu'ait fait en Angleterre le Poëme de LEONIDAS, celui qui en eſt l'Auteur, n'a pas été plus heureux. Cet Ouvrage eſt de ceux qui ne devant leurs ſuccès qu'aux intrigues de leurs Partiſans, ſont deſtinés à périr avec le tems qui les a vu naître. Il excite aujourd'hui votre curioſité; mais ſi jamais on vient à le traduire en notre Langue, il ne répondra pas à votre attente.

En ce Pays-ci, encore plus que dans le nôtre, le ſort d'un Livre dépend ſouvent de ceux qui le protegent. Le Paradis Perdu, qui fait aujourd'hui tant d'honneur au Parnaſſe Anglois, n'a pas été connu du vivant de l'Auteur. Il n'avoit pour Amis que ceux de Cromwell, qui ſongeoient plus à ſubjuguer leur Patrie, qu'à y faire fleurir les Arts. C'eſt M. Addiſon qui a retiré Milton de l'oubli, où le Parti qu'il avoit épouſé, l'avoit fait tomber ſous le Regne de Charles II.

Lorſque j'arrivai à Londres, l'Auteur de Léonidas y jouiſſoit de la Réputation la plus brillante; mais il la devoit plus au choix qu'à l'exécution de ſon ſujet. En effet, on ne peut trop le louer d'avoir cherché à inſpirer à ſes Compatriotes l'amour de la Patrie & le zèle de la Liberté. Mais il n'a pas été auſſi heureux dans les moyens qu'il a imaginés pour y parvenir, que ſage dans le but qu'il s'étoit propoſé.

Cependant, Mylord Carteret, Mylord Cheſter-Field, Mylord Bathurſt, M. Pulteney, M. Windham; en un mot, tous ceux que les uns nomment les Partiſans de la Liberté, & les autres les Ennemis du Miniſtere, ſe propoſerent de

procurer à l'Auteur une fortune durable, au cas que celle de l'Ouvrage ne le fût pas. Léonidas paſſa quelque-tems pour un Poëme digne du grand Milton ; ceux qui ne s'y connoiſſent pas en crurent le cri Public, & ſe perſuaderent que c'étoit leur faute, ſi la lecture de ce nouveau Chef-d'œuvre ne leur avoit fait aucun plaiſir. Bien peu même avoient alors le courage de l'avouer. Le débit en fut prompt. L'Auteur retira douze mille livres ſterling de ſon Ouvrage ; & bientôt après, un ſuccès ſi éclatant lui procura un Mariage très-avantageux ; ce qui ſe trouve ſans exemple parmi nous. Il ne faut pourtant pas s'y tromper, & prendre pour une preuve du gout que l'on a pour les Arts en Angleterre, ce qui n'eſt que l'effet de l'eſprit de Parti. Il y avoit ici des Poëtes à marier avant M. Glover.

Je n'entreprendrai pas de vous faire connoître la Fable de ce Poëme, puiſqu'en effet il n'y a aucune imagination : ce n'eſt qu'une Gazette auſſi froide que détaillée, d'un événement qui s'eſt paſſé il y a deux mille ans, & qui fait plus d'effet dans le ſimple récit de l'Hiſtorien, qu'orné de toutes les fleurs du

Poëte. Mais pour lui rendre juſtice, je ne dois pas vous laiſſer ignorer qu'il y a quelques beautés de détail. Tel eſt cet Eloge de la Liberté.

» O Nature! Mere indulgente de tous » les Hommes, tu ne reſtrains pas à une » Nation choiſie le ſentiment de la gloi- » re, le courage & toutes les Vertus Hé- » roïques qui élevent l'Ame, & rendent » la Vie illuſtre. Ta main bienfaiſante » en répand le germe dans tous les Pays; » mais il faut que la Liberté, ſemblable » au Soleil, échauffe ces ſemences géné- » reuſes: elle ſeule fait éclorre & fleurir » les Vertus; le Vent de l'oppreſſion en » ſéche & détruit les tendres eſpérances. » De-là ces Rejettons infructueux, le » faux Honneur, la Valeur féroce, & la » cruelle Ambition infectent le cœur » humain; de-là il arrive que le Pouvoir » effréné dépeuple ſi ſouvent la Terre, » & que les Hommes courageux, deſti- » nés à être la Pâture des Animaux carna- » ciers, baignent les Plaines de leur ſang.

Ce Poëme eut mérité une partie de ſon ſuccès, s'il s'y trouvoit beaucoup d'endroits ſemblables à celui-ci; mais s'il y a quelques fleurs, c'eſt peu de dire qu'elles y ſont rares; il faut avouer qu'on

ne peut les trouver ſans traverſer des Déſerts très-arides. Léonidas cauſe plus d'ennui à ſes Lecteurs, qu'il ne leur inſpire d'amour pour la Liberté. Il a de quoi laſſer la patience de ceux qui veulent qu'en les inſtruiſant on les amuſe ; & peut-être faut-il, pour le lire, tout le courage dont l'Auteur a eu beſoin pour le compoſer. Je me garderois bien d'en porter un jugement ſi ſévere avec tant d'aſſurance, ſi aujourd'hui que la chaleur de ſes Partiſans eſt rallentie, ce n'étoit un ſentiment adopté par tous les Anglois. Ce Poëme eſt tombé ; & quelqu'aide que lui prête le Docteur Pimbreton, il ne ſe relevera pas de ſa chûte. Un Parti en Angleterre ; en France les Brigues des Femmes, peuvent mettre un Ouvrage à la mode : mais s'il n'a pas un vrai mérite, leurs efforts ſont inutiles, le Public ouvre bien-tôt les yeux, & le réduit à ſa véritable valeur. Combien avons-nous vû de fois les Femmes entraîner une foule de Spectateurs à une Piéce de Théâtre ; & ce que nous ne pouvons avouer qu'à notre honte, à un Sermon même, où il ne devoit y avoir que des Auditeurs ! A Paris, tout Auteur qui aura l'adreſſe de ſe concilier une douzaine

de Femmes à la mode, peut faire beaucoup de bruit; & ce n'eſt pas choſe difficile, puiſqu'elles n'ont elles-mêmes d'autre moyen de ſoutenir leur réputation, que de travailler continuellement à établir celles de leurs Partiſans. Mais il n'y aura jamais d'Auteur eſtimé du Public, que celui qui aura fait des Ouvrages vraîment eſtimables.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXVI.

A Monſieur le Marquis DE *LOMELLINI.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE ne puis devoir qu'aux bontés dont Mylord Walde-Grave m'honore, les ſentimens qu'il vous a inſpirés en ma faveur : quelque difficile qu'il me ſoit de les juſtifier, je voudrois être à portée de vous témoigner combien j'en ſuis flatté. Mais il ne m'eſt pas encore permis de tourner les yeux vers la France. Ma Miſſion n'eſt pas remplie. Je ne vous dirai pas que je reſterai ici tant que j'y trouverai à m'inſtruire. Ce ſeroit m'engager peut-être à y paſſer ma vie ; ſeulement je ſuis réſolu de ne pas quitter l'Angleterre que je n'aye tiré quelque fruit des connoiſſances que j'y ſuis venu chercher.

Vous verrez inceſſamment à Paris

l'homme du monde le plus à portée de vous donner toutes les lumieres que vous me demandez ſur ce Pays-ci ; c'eſt M. le Prince de Cantemir ; ſa Cour vient de le nommer Ambaſſadeur à celle de France. Les Anglois qui ſe connoiſſent en mérite, le regardent comme un des Miniſtres Etrangers qui en a le plus ; & moi qui ai l'honneur de le voir aſſez ſouvent, j'oſe vous annoncer d'avance que vous ſerez bientôt amis. Vous avez tous deux les mêmes gouts. Avec autant de talent pour ſe diſtinguer dans les Sciences que pour négocier les plus grandes affaires de l'Europe, il ne dédaigne pas d'aſſocier les Muſes à la Politique. Il eſt le premier qui ait fait des Vers Ruſſes. Il travaille actuellement à une Imitation de quelques Satires d'Horace & de Deſpréaux, adaptée aux Mœurs de ſa Nation. Ainſi dans les occupations de ſon choix, comme en celle que ſon devoir lui preſcrit, il ne perd jamais de vue l'avantage de ſa Patrie.

La Nature lui a accordé comme à vous celui de ſes dons dont elle eſt le plus avare, je veux parler de cet eſprit univerſel qui eſt également propre à tout. Quelques préventions que l'on ait en fa-

veur des Gens de Lettres, l'expérience a démontré qu'il y en a peu qui ſoient capables des grandes affaires. L'eſprit de contemplation qui leur eſt particulier, ne leur permet pas toute l'activité qu'elles demandent; les uns n'y donnent pas, les autres ne ſont pas capables d'y donner l'application néceſſaire: en un mot ils ſont plus propres à inſtruire les hommes qu'à les conduire. Le peu de ſoin que la plûpart d'entr'eux apportent à leurs affaires particulieres, n'annonce que trop combien ils ſont peu propres à celles du Gouvernement.

C'eſt par une eſpece de pareſſe Philoſophique qu'un Sçavant s'enferme dans ſon Cabinet pour vacquer à la méditation. Celui qui a paſſé ainſi une partie de ſa vie, devient preſqu'incapable de toute autre occupation; il ne peut trouver à de nouveaux objets aſſez d'attraits pour s'y livrer tout entier. Quoi qu'il en coûte à notre orgueil, avouons-le de bonne foi, notre eſprit agit auſſi méchaniquement que toutes nos autres facultés. Quand il a pris un certain pli, il eſt difficile de lui en donner un autre; ce qu'il a acquis de lumiere ne l'éclaire que dans la route qu'il s'eſt choiſie; & lorſqu'il

veut faire un nouvel uſage de ſes forces, il ſe trouve contraint de reconnoître qu'il n'en a que dans le genre où il les a exercées. Nous devons tout ce que nous ſommes à l'habitude.

L'Etranger qui arrivant à Paris laiſſa voir tant de ſurpriſe de ce que Corneille n'étoit pas admis au Conſeil d'Etat, a témoigné plus d'eſtime pour ce grand Poëte, que de connoiſſance de l'eſprit humain. Si le Cardinal de Richelieu eût été capable de faire le Cid, il n'eut peut-être pas rendu ſon Miniſtere ſi fameux : d'ordinaire on n'excelle dans une partie qu'aux dépens de quelqu'autre. Tel peut écrire une conjuration, qui ne viendroit pas à bout de la diſſiper. En fait de Politique & de Morale, la pratique & la théorie ſont des choſes toutes différentes, & les plus beaux diſcours ne concluent rien pour les actions. Corneille qui a ſi bien démêlé dans Othon toutes les ruſes & toutes les intrigues des Courtiſans, étoit l'homme du monde le plus ſimple dans ſa conduite. Salluſte qui s'eſt élevé avec tant de force contre la corruption de ſon Siécle, étoit lui-même de mœurs ſi peu exactes, que le Cenſeur fut obligé de le reprendre en

plein Sénat de sa mauvaise vie.

L'Angleterre est le Pays où les Gens de Lettres sont le plus souvent parvenus aux premieres Places de l'Etat ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils ayent toujours répondu à ce que la Nation se croyoit en droit d'attendre d'eux. M. Steele a été renvoyé de la Chambre des Communes comme un Ecrivain factieux. M. Addison devenu Sécretaire d'Etat, n'a pas soutenu la réputation qu'il s'étoit acquise par ses Ouvrages. La gloire du Chancelier Bacon s'est éclipsée dans la Place de Chancelier. Le Chef de la Justice ne s'est pas trouvé innocent au Tribunal où il avoit si souvent présidé ; la Chambre des Pairs dont il avoit été l'Oracle, se trouva forcée de le proscrire & de flétrir ce nom aujourd'hui si glorieux dans les Lettres *. Il se peut que cet illustre Magistrat ait eu les mains nettes, mais sûrement sa conduite n'a pas été irréprochable. Si son cœur a été pur, il n'a eu ni l'esprit assez vigilant pour prévenir sa disgrace, ni l'ame assez forte pour la

* Par le Jugement de la Chambre des Pairs, il fut condamné à une Amende de 40000. liv. à être emprisonné dans la Tour tant qu'il plairoit au Roi ; il fut déclaré incapable de tout office, place ou emploi, &c.

ſupporter. En un mot il ne s'eſt trouvé Philoſophe que dans ſes Ecrits. Sa chûte eſt une preuve de la foibleſſe de l'humanité dans les hommes même qui paroiſſent les plus grands. Il nous reſte de lui pluſieurs Lettres qui font peine à lire quand on les compare avec ſes autres Ouvrages. Celle dont je vous envoye la Traduction peut ſuffire pour vous donner une idée des autres ; s'il y inſpire la pitié, ce n'eſt qu'aux dépens de ſon courage. L'aveu qu'il eſt contraint d'y faire, juſtifie les pourſuites de ſes ennemis. Que j'ai de regret de voir ceux qui à de certains égards font tant d'honneur à la Nature humaine, ſujets à d'autres, ou à des foibleſſes qui la dégradent, ou à des vices qui la deshonorent.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE *du Chancelier* BACON *au Roi d'Angleterre* JACQUES I.

» JE vous ai porté autrefois les gémiſ- » ſemens de la Colombe en faveur des » autres, c'eſt maintenant pour moi-mê- » me que je vous les apporte; je me ſers » de ſes aîles pour voler aux pieds de » Votre Majeſté : j'y cherche un azile » favorable, & il n'y a pas huit jours » que je me flattois de m'y préſenter » dans une ſituation plus glorieuſe.

» Lorſque je rentre en moi-même, » je ne vois pas ce qui a pu exciter con- » tre moi une ſi terrible tempête : je n'ai » jamais été, comme Votre Majeſté le » le ſçait, l'Auteur d'aucun Conſeil vio- » lent; j'ai toujours ſouhaité de conduire » toutes les choſes par la douceur. Je » n'ai point été un avide Oppreſſeur du » Peuple; je n'ai point été arrogant, in- » ſupportable, ou odieux dans mes diſ- » cours & dans ma conduite; je n'ai » point hérité de mon Pere la haine pu- » blique; j'ai toujours fait connoître » mon zéle & mon attachement pour » ma

» ma Patrie, d'où vient qu'on cherche
» à me perdre ? Car voilà les ſujets qui
» d'ordinaire excitent les murmures &
» les mécontentemens.

» Pour la Chambre des Communes ;
» c'eſt-là que ma réputation a commen-
» cé, & aujourd'hui il faut qu'elle en ſoit
» le tombeau. Cependant dans le Parle-
» ment même à l'occaſion du Meſſage
» touchant la Religion, leur ancienne
» amitié pour moi s'eſt ranimée ; ils ont
» dit que j'étois toujours le même hom-
» me, & que ma Probité ne faiſoit que
» s'illuſtrer davantage.

» A l'égard de ceux qui compoſent la
» Chambre Haute, ces jours même &
» avant ces troubles, ils ſembloient me
» recevoir dans leurs bras, trouvant en
» moi une candeur qu'ils regardoient
» comme la vraie marque d'une ame droi-
» te, & qui eſt ſans détours & ſans re-
» plis.

» On me reproche de m'être laiſſé
» corrompre par les préſens. Mais lorſ-
» que le Livre des cœurs ſera ouvert, le
» mien, je l'eſpere, ne ſera pas trouvé
» coupable d'avoir été corrompu, &
» d'avoir ainſi trahi mon Miniſtere &
» vendu la Juſtice. Néantmoins je puis

» être foible & avoir participé aux abus
» du tems *.

» C'eſt pourquoi lorſqu'il faudra ré-
» pondre à mes Juges, je ſuis réſolu à
» ne pas défendre mon innocence par de
» vaines ſubtilités, mais à leur parler le
» langage que mon cœur me parle, en
» excuſant, diminuant, ou confeſſant in-
» génûment mes fautes, priant Dieu de
» me les faire connoître à fonds, &
» qu'aucun endurciſſement de cœur ne
» puiſſe me ſurprendre, ſous apparence
» d'une plus grande pureté de conſcien-
» ce. Mais pour ne pas troubler Votre
» Majeſté plus long-tems, après lui avoir
» demandé pardon de cette longue &
» triſte Lettre, ce que je déſire, com-
» me le Cerf altéré déſire la Fontaine,
» c'eſt que je puiſſe être inſtruit par mon
» incomparable Ami ** qui vous remet-
» tra cette Lettre, des diſpoſitions de
» Votre Majeſté. Je ſçais que votre cœur
» eſt un abîme de bonté comme je ſuis

* *Son principal défaut*, dit M. Addiſon, *paroît avoir été l'excès de cette vertu qui excuſe une multitude de défauts. Il eut tant d'indulgence pour ſes Domeſtiques qui en abuſoient, qu'elle lui fit perdre ſes richeſſes & ſes honneurs, qu'une ſuite de mérite lui avoient fait acquérir.*

** Le Marquis de Buckingham.

» un abîme de misere. J'ai toujours été
» votre Créature, & je ne me suis jamais
» regardé que comme l'usufruitier de
» moi-même, la propriété de tout ce
» que je suis étant à vous, & maintenant
» je m'offre à vous comme une oblation,
» pour que vous fassiez de moi ce qui
» conviendra le mieux à l'honneur de
» votre justice, à la gloire de votre clé-
» mence, & au bien de votre service, de-
» meurant comme un morceau d'argile
» dans les mains gracieuses de Votre Ma-
» jesté.

Fr. S. ALBAN, Chancelier.

Mars, 25. 1621.



LETTRE LXXVII.

A Monsieur l'Abbé SALLIER.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

J'Ai adressé pour vous à M. Smith de Boulogne, la nouvelle Edition du Livre du Célebre M. De Moivre, sur *les Jeux de Hazard*; c'est un présent qu'il vous prie de recevoir comme un témoignage de son amitié, & un tribut de son estime. Je vous envoye en même-tems la Liste de ses autres Ouvrages qu'il m'a donnée lui-même. Je vous ferai chercher les différens Livres de Géométrie que vous me demandez, & vous les enverrai par la même voye, dès que j'aurai pû les rassembler. Vous ne vous contentez-donc pas de converser avec Homere & Platon, vous voulez aussi connoître Newton & Clarke; après vous être rendu Maître dans toutes les Langues, vous voulez encore embrasser toutes les

Sciences. Il eſt heureux de n'avoir dans ſes connoiſſances pour bornes, que celles que la Nature a preſcrites à l'Eſprit humain.

On ne peut non plus trop louer & votre zèle pour les Lettres, & les ſoins que vous prenez pour augmenter ſans ceſſe la Bibliotheque du Roi, dont la Garde vous eſt confiée. L'Erudition Angloiſe eſt, pour ainſi dire, un nouveau Fleuve, dont vous voulez faire couler les richeſſes dans cet Océan immenſe de Littérature. Vous y avez déja placé les Ouvrages immortels des plus célebres Géometres; les Anglois ont un nombre prodigieux d'excellens Livres dans toutes les Parties qui dépendent de la Phyſique, & particuliérement en Médecine, ſur la Politique, ſur le Commerce, ſur l'Agriculture; ils ont auſſi beaucoup écrit, & avec ſuccès. Le bon Sens, qui leur eſt particulier, a déterminé la plûpart de leurs Auteurs à faire de leur Eſprit l'uſage le plus utile à la Société. Ceux qui ont écrit des Ouvrages d'agrément, ſont en bien plus petit nombre, & n'ont pas été auſſi heureux : les Anglois ont peu d'Ouvrages en ce genre qui ne nous ſoient pas connus, ou qui

méritent de l'être. Ils ne devroient pas ſe faire une peine d'en convenir, ils ont bien de quoi prendre leur revanche à d'autres égards. Ce n'eſt pas leur intérêt ſeulement, c'eſt la raiſon même qui doit leur faire regarder les parties les plus eſſentielles de l'Eſprit comme les plus flatteuſes.

On a reproché, Monſieur, à l'ingénieux Auteur des *Lettres ſur les Anglois & ſur les François* *, d'être plus amuſant qu'inſtructif ; quoiqu'il fût ſans prévention, ſes Jugemens ne ſont pas ſans partialité : ſes Gouts particuliers lui ont tenu lieu de Préjugés ; on pourroit dire de lui qu'il a l'Eſprit François, mais qu'il a le Cœur Anglois. Il n'eſt pas difficile de le convaincre d'erreur ſur plus d'un point ; & notamment lorſqu'au lieu d'examiner les choſes par lui-même, ce qu'il étoit très-capable de faire, il s'en eſt fié à ce qu'il a oui dire. Un Ecrivain exact ne doit pas prononcer ſur des témoignages ſi ſuſpects. Tous les Hommes ſont jaloux de la gloire de leur Nation ; s'en rapporter uniquement à eux ſur ce qui intéreſſe l'honneur de leur Pays, ce n'eſt pas les faire connoître,

* M. DE MURALT.

c'eſt adopter leurs Préventions.

L'Auteur de ces Lettres remarque, que parmi les Ecrivains Anglois, que, ſelon toutes les apparences, il ne connoiſſoit pas bien, il ſe trouve moins de Plagiaires que parmi ceux des autres Nations. *Pour les Larcins*, dit-il, *on aſſure qu'il s'en trouve moins chez eux qu'ailleurs, ſi vous en exceptez le Théâtre, c'eſt-à-dire la Bagatelle.* Rien n'eſt plus oppoſé à la vérité que ce fait qu'il rapporte d'après ce qu'il a entendu dire. Aucun Peuple ne commet cette eſpece de Brigandage Littéraire avec plus d'effronterie que les Anglois. L'Auteur même, ſans y penſer, fait entendre par ce prétendu Eloge, que leurs Ecrivains ſont auſſi Plagiaires qu'ils peuvent l'être. Ce n'eſt guéres que dans les Ouvrages de pur bel Eſprit, que l'on pratique la ſorte de vol dont nous parlons. Aſſurément ce ne ſera ni dans la Théologie, ni dans la Juriſprudence. Quant à ce qui regarde les Sciences abſtraites, & toutes celles qui dépendent du Calcul & de l'Expérience, comme la Géométrie, l'Aſtronomie, &c. les Anglois ſont ſi riches eux-mêmes, qu'ils n'ont pas beſoin de ſe parer des richeſſes des autres.

Dans ces Sciences, ils ont l'avantage ſur les autres Peuples de l'Europe. D'ailleurs, les Découvertes que l'on y fait en quelque Pays que ce ſoit, ſont bientôt connues ; & il eſt difficile à tout autre qu'à celui qui en eſt l'Auteur, de s'en faire honneur. Si nos Académiciens ont fait quelques nouvelles Expériences ſur l'Electricité des Corps, peuvent-ils ravir aux Phyſiciens Anglois la gloire d'avoir apperçu les premiers une Vertu, que l'on ne connoiſſoit pas encore dans la matiére ? Les Mémoires des Académies, & les Journaux des Sçavans, rendent des comptes fidéles de tout ce qui ſe trouve de nouveau dans les Sciences, & offrent à chaque Auteur une voye pour revendiquer publiquement ce qui lui appartient.

Pour ce qui eſt de la *Bagatelle*, puiſqu'en effet le Théâtre n'eſt autre choſe aux yeux d'un Philoſophe qui s'eſt retiré du monde ; ſi, comme le dit M. l'Abbé Du Bos, dans ſes excellentes Réflexions ſur la Poëſie & la Peinture, *ce qui conſtitue le Plagiaire, c'eſt de donner l'Ouvrage d'autrui comme ſon propre Ouvrage*, il n'y a nulle part des Ecrivains auſſi Plagiaires que la plûpart de

ceux du Théâtre Anglois (*a*). Sans parler de ceux qui ne ſont que médiocres, M. Congreve doit une partie de ſes ſuccès à Moliére, de qui il a emprunté pluſieurs de ſes Caractères: quelqu'Art qu'il ait employé à les accommoder au gout de ſa Nation, le déguiſement Anglois n'empêche pas qu'on ne le reconnoiſſe. Dans l'une de ſes Piéces, on re-

(*a*) Shadwell, dans ſa Préface des *Amans Impertinens*, Comédie qu'il a priſe des *Fâcheux* de Moliere, s'exprime ainſi: *J'avoue ingénûment mon vol, & j'en ſuis honteux, quoique j'aye devant les yeux l'exemple de quelques-uns qui n'ont encore écrit aucune Piéce ſans en dérober la plus grande partie, & qui (ſemblables aux hommes tellement accoutumés à mentir qu'ils ſe croyent eux-mêmes) à la fin auſſi par une habitude de voler, regardent le bien qu'ils ont dérobé comme le leur propre, ce qui eſt ſi lâche & ſi bas, que je ne puis m'empêcher de croire que celui qui ſe fait une habitude de dérober l'eſprit des autres, voleroit toute autre choſe s'il le pouvoit faire avec ſûreté.* En ce cas Shadwell lui-même qui fait ici ſa Confeſſion de ſi bonne foi, n'étoit pas un homme à qui l'on pût confier ſa bourſe. Dans ſes autres Ouvrages où il n'en convient pas, il eſt auſſi plagiaire qu'aucun de ceux à qui il en fait le reproche. Dryden lui-même, un de ceux qui le mérite le plus, n'a pas laiſſé de crier comme les autres contre le brigandage: *Mais tel eſt le caractere des Auteurs de notre âge, qu'ils font des Pieces entieres, & cependant écrivent à peine un mot, & que dans cette anarchie de l'eſprit, volant par tout, ils appellent leur bien ce qui n'eſt que leur butin.* Prologue d'Albumazar.

trouve la Coquette du Misantrope (*b*); dans l'autre, il copie les Traits les plus heureux du Tartuffe (*c*). Quelquefois il prend des Scenes entiéres, qu'il ne fait que traduire mot à mot, comme celle de M. Dimanche dans le Festin de Pierre (*d*). Cependant il ne parle dans aucune de ses Préfaces, ni du Théâtre François, ni de Moliére, en cela plus

(*b*) THE WAY OF THE WORLD.

(*c*) THE DOUBLE-DEALER. Dans cette Piece *Maskwell* est le Tartuffe de Moliere, habillé à l'Angloise, & qui joint à la scélératesse de cet Imposteur toutes les ressources & toutes les fourberies de Scapin. *Myladi Froth* est la Philaminte des Femmes Sçavantes. *Brisk* est le Trissotin, *Cinthia* la Henriette. La seule différence qui se trouve dans les Scenes Angloises, c'est qu'au lieu d'y parler de la Lune & des Etoiles, l'entretien roule sur Aristote, Horace, le P. Rapin, ou Madame Dacier. Il y a aussi une Scene où Madame *Pliant*, de même que la Belise de Moliere refuse des hommages qu'on ne lui offre pas, & se fâche contre *Mellfort* de ce qu'il lui témoigne une passion dont il ne lui dit pas un mot. De plus la Scene X. du III. Acte, n'est qu'une copie de la Scene de Médisance dans le Misantrope. Dans ces derniers tems M. Fielding l'a un peu mieux déguisée au III. Acte de sa Comédie : LOVE IN SEVERAL MASQUES, dont Moliere lui a aussi fourni l'idée. La premiere Scene du premier Acte de la Piéce intitulée : THE TEMPLE-BEAU, du même Auteur, est prise de celle du III. Acte du Misantrope, entre Arsinoë & Célimene.

(*d*) LOVE FOR LOVE.

raiſonnable que les Ecrivains du Commun, qui traduiſent miſérablement, ou pillent effrontément nos meilleurs Piéces, & traitent enſuite Racine d'Ecolier, & Moliére de petit génie.

Vous connoiſſez, Monſieur, le Caton de M. Addiſon, une des Tragédies qui fait le plus d'honneur au Théâtre Anglois ; je vous demande en bonne foi ſi la Scene la plus frappante de cette Piéce, celle où Caton reçoit Décius Ambaſſadeur de Céſar, n'eſt pas une Copie de cette belle Scene de Corneille, où Sertorius, dans les mêmes circonſtances que le Caton Anglois, reçoit Pompée, Ambaſſadeur de Sylla, à peu près de la même maniere :

„Rome n'eſt plus dans Rome, elle eſt toute
où je ſuis.

Ce Vers contient en ſubſtance tout l'Eſprit, qui de la Scene Françoiſe, a paſſé dans la Scene Angloiſe. Il ſemble que M. Addiſon auroit dû parler de l'Auteur qu'il a ſi heureuſement imité, & à qui il doit la grandeur & la dignité avec laquelle il fait parler tous ſes Perſonnages. Car il faut convenir que cette Piéce eſt moins la production de ſon génie, que

l'effet de ſon gout & le fruit de ſes réflexions. Il n'y a ſi bien réuſſi, que parce qu'il a fondu pour ainſi dire pluſieurs de celles de Corneille. Mais les Anglois ſe piquent de génie, & rougiroient d'avouer qu'ils nous doivent quelque choſe. On pourroit néantmoins faire un aſſez gros Volume des ſeuls titres d'Ouvrages traduits ou imités des Auteurs François, & donnés par ceux de ce Pays-ci pour Originaux.

M. Coſte, qui a ſi bien mérité de la République des Lettres, & qui ſur toutes ſortes de matiéres eſt reconnu pour Homme digne de foi, me dit un jour que le Comte de Shafteſbury lui ayant lû un de ſes Ouvrages, il lui reprocha de n'avoir ni reconnu les obligations qu'il avoit aux Auteurs François à de certains égards, ni rendu toute la juſtice qu'il leur devoit à d'autres. Mylord Shafteſbury promit de réparer ſa faute dans une Préface, qu'il lut en effet quelque tems après à ſon Ami. L'Ouvrage parut imprimé au bout de quelques jours, mais ſans Préface. M. Coſte lui en demanda la raiſon. Le Comte de Shafteſbury lui avoua qu'il n'avoit oſé la publier, de peur d'indiſpoſer contre lui

toute sa Nation. Quelque grand Philosophe que fût cet Anglois, il ne l'étoit que jusqu'à ce point-là.

Il est à la vérité de certaines Tragédies Modernes, dont les Auteurs ne nous doivent rien ; & celles-là ont en effet l'air trop original pour n'être pas aisées à reconnoître. Telle est une Piéce dont l'Héroïne, après avoir été la Maîtresse d'un Roi, en punition de sa faute, est réduite à mendier inutilement son pain de porte en porte, & meurt, après avoir été trois jours sans manger, dans les bras de son Mari, qui revient exprès pour lui pardonner son infidélité (*e*). Telles sont encore celles dont un Voleur est le Héros, & dont la Catastrophe se passe au Gibet (*f*) ; ou celles dont les Personnages ne font que chanter, boire & danser pendant les quatre premiers Actes, & où, quand le cinquiéme arrive, l'Auteur les égorge tous pour finir sa Piéce (*g*).

(*e*) La Tragédie de JEANNE SHORE. Dans une d'Otway, Caïus Marius est représenté persécuté par la faim & par la soif, autant que par Sylla.

(*f*) Le Marchand de Londres.

(*g*) Voyez une Tragédie de M. Porter, intitulée : THE VILLAIN.

J'avoue, & l'intérêt ou l'honneur de ma Patrie ne peuvent me faire déguiser la vérité ; j'avoue, dis-je, que quelques-uns de nos Auteurs ont pratiqué cette espece de vol, que je prens la liberté de censurer dans ceux d'une autre Nation. Il en est qui ont transporté dans leurs Piéces des Scenes heureuses du Théâtre Anglois, sans parler des Auteurs de qui ils les ont empruntées. Apparemment qu'ils se sont crus en droit d'user de représailles. Quoi qu'il en soit, c'est une pratique qui n'est ni ancienne, ni commune sur notre Théâtre. Ceux qui en ont été l'honneur, ont été souvent d'heureux Imitateurs, mais jamais de lâches Plagiaires.

J'ajoute à cette Lettre un petit Ouvrage, qui vient ici assez à propos. Le hazard l'a fait tomber entre mes mains. On a usé d'adresse pour le faire copier d'après l'exemplaire d'un Auteur qui est ici en réputation pour le Théâtre, & que la discrétion ne me permet pas de nommer.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LE SUPPLÉMENT DU GÉNIE,

Ou l'Art de composer des Poëmes Dramatiques, tels que l'ont pratiqué plusieurs Auteurs célebres du Théâtre Anglois.

CETTE MÉTHODE a un avantage considérable sur toutes les autres, c'est de donner les mêmes facilités pour réussir dans le Tragique ou dans le Comique; elle tient lieu de Talent à ceux qui veulent s'appliquer à l'un ou l'autre genre, & soit pour l'imagination soit pour l'arrangement de la Fable, elle donne de l'invention à ceux qui n'en ont pas.

Si, par exemple il vous prend envie de faire une Tragédie, il est inutile de vous échauffer la tête à chercher quelque nouveau Sujet, & à l'arranger suivant les Regles d'Aristote, les Regles même ne doivent pas vous arrêter; elles ne sont faites que pour les sots, & ne servent qu'à refroidir le génie de ceux qui s'y soumettent; prenez tout simplement une Tragédie de Corneille ou de Racine à votre choix, changez-en le titre & les

noms des Personnages ; appellez Bajazet *la Sultane*, Iphigénie *la Victime* ; ou de Mitridate, faites un *Constantin* (*h*). Vous conserverez la Piéce comme un fondement pour bâtir votre Edifice. *Les François nous fournissent les Matériaux, mais nous sommes les Architectes, & nous sçavons seuls les mettre en œuvre* (*i*). *Ainsi que leur Langue, leur Génie est frivole & léger, en comparaison du Génie Anglois.*

(*h*) Dans la Tragédie Angloise qui porte ce titre, la Scene où Constantin surprend le secret de Fausta, n'est qu'une Traduction de la Scene où Mithridate trompe Monime.

M. Cibber a mis le Cid sur le Théâtre Anglois sous le nom de la *Fille Héroïque*. Il avoue bien que sa Piéce n'est qu'une imitation de celle de Corneille, mais quoiqu'il ait été éclairé par la Critique de l'Académie Françoise dont il a fait usage sans la citer dans sa Préface, la plûpart des changemens qu'il a faits au Cid n'ont servi qu'à en refroidir les Scenes. L'Auteur Anglois s'est fort applaudi d'avoir ressuscité le Pere de Chimene pour qu'elle pût épouser Rodrigue, sans blesser son honneur ; & n'a pas pris garde qu'il ôtoit par-là tout l'intérêt du sujet. C'est ainsi qu'un Peintre commun qui veut retoucher le Tableau d'un grand Maître, substitue à quelques légers défauts qu'on y a repris, de beaucoup plus grands qu'il n'apperçoit pas, & gâte en effet un dessein de Raphael en croyant le corriger.

(*i*) Ce sont les expressions d'un Auteur du Théâtre Anglois, mais je ne puis me souve-

Vous

Vous pourrez laiſſer ſubſiſter le I. Acte tel qu'il ſe trouvera dans votre Original, ſans y rien ajouter de votre invention; mais comme les François ſe contentent d'être naturels dans leurs Récits & qu'ils ſont trop ſimples pour nous, vous aurez ſoin de charger les vôtres, & de les enfler le plus qu'il vous ſera poſſible. Vous prendrez pour cela dans Shakeſpear la quantité d'Epithétes fortes & hardies qui vous ſera néceſſaire, & vous en employerez deux à chaque Vers, c'eſt la proportion ordinaire. Les Vers François ſont de mauvais modeles, ils ſont d'un froid à nous glacer : les nôtres au contraire ſont comme le Tonnerre, ils en ont le feu, le bruit & l'éclat. En tout genre d'écrire nous ſommes aujourd'hui ſupérieurs aux François, *& nous pouvons auſſi aiſément les vaincre avec nos Plumes, que nos Ancêtres les ont vaincu avec leurs Epées* (k).

nir où je les ai lûes. Je ſuis fâché que celui qui a écrit cette Méthode n'ait pas eû l'attention d'appuyer par des citations toutes les choſes extraordinaires qu'il y avance. Peut-être eſt-ce parce qu'elles lui ont paru trop notoires. Je tâcherai de ſuppléer à ce défaut par quelques Notes que j'ai faites moi-meme en liſant les Ouvrages du Théâtre Anglois.

(*k*) Dryden. Eſſai ſur la Poëſie Dramatique.

Vous donnerez à chaque Roi que vous introduirez dans votre Piéce, deux ou trois douzaines de Gardes, pour relever la noblesse & la dignité de ces Rolles, qui, faute de cette invention n'en imposent pas assez dans les Piéces de Corneille même. Il dit dans l'Examen de son Cid, qu'il n'a osé faire accompagner Don Diégue au troisiéme acte par ses Amis, attendu que les Comédiens n'employent à ces Personnages que des Moucheurs de Chandelles, qui ne sçavent quelle contenance tenir; mais les nôtres vallent mieux que ceux de nos Voisins, & sont aussi accoutumés à représenter des Princes ou des Ministres dans un Conseil, qu'à jouer leur Rolle naturel dans des cohues ou dans des émotions populaires. Rien ne marque mieux la médiocrité de la Scene Françoise, que de voir un si grand Auteur commettre une pareille absurdité, pour accommoder sa Piéce au Théâtre (*l*). Quelques Auteurs Modernes de cette Nation ont sagement reconnu l'erreur des Maîtres qui les ont précédés, & commencent en cela à suivre notre exemple, pour donner plus de grandeur à leurs Personnages, &

(*l*) Préface de la Fille Héroïque.

plus d'élévation à leurs Piéces. A un Héritier du Trône, vous donnerez douze Gardes, & aux Princes ordinaires au moins six. Pour une Reine, ou pour une Princesse du Sang, quatre Suivantes suffiront; une pour lui répondre, ou simplement pour l'écouter, & les trois autres pour la soutenir, au cas que vous jugiez à propos de la faire tomber en foiblesse dans quelques-unes de vos Scenes. Vous donnerez aussi à chaque Reine ou Princesse, un petit Page qui ne les quittera pas pendant toute la Piéce, attendu qu'il est aussi essentiel à la Dignité de ces Rolles, que nécessaire aux Actrices qui les représentent. Ce petit Personnage muet est très-agissant, il est à une Héroïne de Théâtre comme son ombre, il en suit les mouvemens, & de plus, a le soin de ranger la queue de son Manteau à chaque pas qu'elle fait; nos Femmes se deménent beaucoup dans la Passion, & il seroit à craindre qu'allant & venant, le volume énorme de ces queues ne les fît tomber, ce qui troubleroit infailliblement la Scene.

Comme il est avantageux de préparer de bonne heure les esprits à l'intérêt qui doit les émouvoir; si vous vous défiez

de votre premier Acte, finissez-le par un Concert de Musique, qui suppléera au défaut de pathétique dans les expressions. (*m*)

Vous ouvrirez votre second Acte par un changement de Scene, qui offre aux Spectateurs une Décoration Théâtrale, soit la Grotte d'un Magicien occupé à conjurer les Démons (*n*), soit l'intérieur d'un Temple où tout un Peuple est attentif aux Cérémonies de ses Prêtres (*o*). Dans le premier cas, vous consulterez

(*m*) THE MOURNING BRIDE, de M. Congréve commence par un Concerto. Le V. Acte de la Tragédie intitulée : THE FAIR PENITENT, débute par une Musique & des Chants effrayans. Les Chants des Prétres de Thor & de Woden qui se préparent à leurs horribles sacrifices ouvrent le IV. Acte de celle intitulée THE ROYAL CONVERT. Dans THEODOSE au I. Acte on fait la Cérémonie du Batême. Au III. Athénaïs va recevoir le Sacrement de Confirmation après quoi l'on chante une Pastorale. Au IV. Deux petits Amours chantent pendant le sommeil de Theodose. Au V. Athénaïs qui s'est empoisonnée fait chanter encore pendant que le poison opere. Cette Tragédie est toute tirée du Roman de Pharamond. Il y a des Chansons dans beaucoup de Tragédies Angloises qu'il seroit ennuyeux de citer. Voyez *la Belle-Mere Ambitieuse*, *l'Amour tyrannique*, *le Fatal Mariage*, &c.

(*n*) *Montésume* depuis peu traduit en François.

(*o*) Cléomenes Acte III.

notre Shakespear, le premier homme du monde pour les Conjurations & les Magies; dans l'autre, vous aurez recours aux Opéras de Quinaut. Vous ajouterez de plus à votre Piéce, deux ou trois Personnages de votre invention, pour doubler l'intrigue, & embarrasser davantage l'action principale, qui péche toujours chez les Auteurs François par son trop de simplicité. Vous imiterez à cet égard le gout des Espagnols, & si vous entendez leur Langue, vous vous aiderez des Pieces de Caldéron. Ne vous tourmentez pas l'esprit pour les faire parler & agir conséquemment pendant toute la Piéce. Lorsque le Caractere d'un Héros est indécis, il tient les Spectateurs dans une plus grande perplexité; s'il est vicieux & vertueux tout ensemble, s'il est dans une Scene différent de ce qu'il aura paru dans une autre (*p*), il ne vous en sera que plus aisé de lui faire prendre le parti le plus convenable pour vous tirer d'affaire.

Avec la permission que vous avez de changer de Scene autant de fois qu'il vous plaît, & de la transporter où bon

(*p*) ROLLO. MELANTIUS, KING AND NO KING de Fletcher.

vous ſemble, il vous ſera aiſé d'amener ces nouveaux Acteurs, quand & comme vous voudrez (*q*). Il eſt même inutile de les annoncer dès le premier Acte; ils piqueront d'autant plus la curioſité, qu'on ne ſçaura ni d'où ils viennent, ni à qui ils en veulent.

Pour rompre l'uniformité de la Piéce, qui eſt toujours un défaut pour nous, il ne ſeroit pas mal de faire un Plaiſant d'un de ces Perſonnages poſtiches. Nos Spectateurs n'aiment pas qu'on les occupe long-tems du même ſentiment, il faut pour leur plaire les faire pleurer & rire tour à tour, & quelquefois en même-tems. Les François, faute de cette reſſource, *& pour trop craindre de nous faire rire, nous font ſouvent dormir* (*r*).

Sur le Théâtre Anglois, il faut être

(*q*) Dans la Tragédie d'Antoine & Cléopatre, de Shakeſpear, la Scene s'étend auſſi loin que les bornes de l'Empire Romain. Au II. Acte la I. Scene eſt en Sicile, la II. à Rome, la III. à Alexandrie, la IV. ſur les côtes d'Italie près de Miſene, & la V. ſur les Galeres du jeune Pompée. C'eſt ainſi que ce Poëte en un clin d'œil, vous fait paſſer d'une extrémité du Monde à l'autre. Les Poëtes Dramatiques Anglois ne l'ont que trop imité à cet égard, ils ſont ſi connus pour donner dans ce défaut, que les citations ſeroient ici ſuperflues.

(*r*) Dryden.

plus hardi. D'un pié vous chaufferez le Cothurne, & de l'autre le Brodequin. Vous ferez fuccéder, auffi fouvent qu'il vous fera poffible, une Scene Boufonne à une Scene Pathétique (ſ). *Nous qui fommes un Peuple férieux, nous venons au Théâtre pour nous y divertir ; les François qui font gais, y vont pour être férieux. C'eft à l'honneur de notre Nation, que nous avons augmenté, inventé & perfectionné cette maniere d'écrire plus agréable au Théâtre, qu'aucune qui ait jamais été connue de toute autre Nation Ancienne ou Moderne, c'eft la Tragi-Comédie* (t). C'eft la pratique inviolable de Shakefpear, & de fon Rival Ben-Jonfon (u), & qui a été fuivie avec fuccès par nos plus grands Tragiques, tels qu'Otway, Southern, & autres (x). Comme eux,

(ſ) Voyez dans le Séjan du célébre Ben-Jonfon, le Rolle du Médecin.

(t) Effai fur la Poëfie Dramatique de Dryden.

(u) *Jules-Cefar*, *Hamlet*, &c. de Shakefpear. *Séjan*, *Catilina* &c. de Ben-Jonfon.

(x) *Venife préfervée* d'Otway, une des Piéces les plus tragiques du Théâtre Anglois, eft coupée à chaque Scene par une intrigue du Comique le plus bas & le plus trivial. *Oroonoko* & le *Fatal Mariage* de Southern, ont le même défaut, ou plutôt c'eft celui de beaucoup de

vous aurez l'attention de paſſer des Vers à la Proſe, toutes les fois que vous quitterez le Tragique pour le Comique, & notamment dans tous les Dialogues de la lie du Peuple; car pour plaire au nôtre, il faut lui donner de tems en tems de ces Scenes de Cohue, où il puiſſe ſe reconnoître. Pour le langage convenable à chaque Profeſſion, & les Plaiſanteries qui ſont à la portée d'un Porte-Faix, ou de tel autre Homme auſſi conſidérable dans la Populace, vous conſulterez encore les grands Maîtres & les Fondateurs de notre Théâtre (*y*); car les François n'y entendent rien. *Ces Scenes Burleſques, mêlées avec la Tragédie, ont ſur nous l'effet de la Muſique dans les Entr'Actes; elles nous repoſent après les grands mouvemens* (z). Ce qui nous oblige à les écrire en proſe, c'eſt qu'il faut faire parler les différens Perſonnages, ſuivant la dignité ou la baſſeſſe de leur état (*a*). La Piéce même ne peut

Tragédies Angloiſes où il y a d'ailleurs de grandes beautés.

(*y*) Les Auteurs Modernes n'ont fait à cet égard que copier Shakeſpear, Ben-Jonſon & Fletcher.

(*z*) Dryden.

(*a*) Les Piéces du Théâtre Anglois, qui ſont moitié Tragiques, moitié Comiques, ſont écri-

qu'y

qu'y gagner, puisqu'elle en est plus variée.

Quoique nous ayons banni la Rime de notre Théâtre, nous l'admettons encore pour faire valoir les beaux endroits d'une Scene ; & malgré la répugnance que nous avons pour les Regles de toute espece, c'en est une établie parmi nous dans le genre Dramatique, que de rimer les derniers Vers de chaque Acte. Ainsi, de façon ou d'autre vous y amenerez quelque comparaison fleurie, prise des Objets les plus rians de la Nature, ou quelque Description pompeuse d'un Torrent, ou d'un Orage en Vers rimés & emphatiques (*a*), *pour procurer une sortie plus agréable à l'Acteur* (*b*). M.

tes partie en Vers, partie en Prose, comme Oroonoko &c. Dans les Comédies même qui sont en Prose, les Scenes de sentiment sont souvent écrites en Vers. Ce Mêlange se trouve dans les Piéces les plus célebres, comme THE PLAIN-DEALER, THE-CARELESS HUSBAND, &c.

(*a*) Voyez les Vers qui terminent le III. Acte de *la Belle Pénitente*, ceux qui terminent le III. d'*Ulysse*, ceux de la fin de *Venise Préservée* &c.

(*b*) M. Addison donne ce Conseil, Spectateur N°. 39. Il l'a suivi dans sa Tragédie de Caton. Les Vers de la fin de l'Acte III. sont remarquables. M. Phillips qui a traduit l'Andromaque de Racine, a ajouté à la fin du II. & du IV. Actes, & en quelques autres endroits de la Piéce, différentes comparaisons de l'espece

Rowe, qui connoissoit si bien ce qui fait effet sur notre Théâtre, finit ainsi une des Scenes de tendresse les plus touchantes. *O Séline! tu m'as rendu le repos. La noble ardeur de la Guerre & celle de l'Amour qui rentrent dans mon ame, l'échauffent de concert, & me rassurent sur l'avenir. C'est ainsi qu'un Saint Personnage anime un Pécheur mourant, que la crainte des Peines à venir fait trembler, par l'espérance du Pardon & des Miséricordes du Ciel. A la fin le tumulte de son ame étant appaisé, & tous ses scrupules levés, il tente hardiment le chemin obscur & incertain de l'Eternité. La Paix que son Saint Consolateur lui a rendu, le guide & le protege comme un Dieu Tutélaire* (c). Voilà, pour finir vos Scenes, les Modéles sur lesquels vous vous réglerez, & non sur les usages du Théâtre François, où les Acteurs quittent le Théâtre aussi froidement qu'ils y arrivent, & où le Poëte se contente de peindre la Passion, faute d'avoir assez de génie pour l'embellir par des traits aussi brillans. Aussi, s'il se trouve quelques

que M. Addison demande, en Vers aussi empoulés que le Théâtre Anglois les comporte.

(c) Sortie d'Axalla, Acte I. de Tamerlan.

beautés dans le Caractere d'un Héros de leur Piéce, *ce sont les beautés d'une Statue, & non celles d'un Homme, parce qu'elles ne sont pas animées par l'ame de la Poësie. Quoi que disent & quoi que fassent les François, nos Hommes & nos Vers les vaincront toujours par leur poids* (*d*). Nous imitons en cela les Auteurs des Opéras Italiens, qui terminent toutes leurs Scenes par des Ariettes.

Les Auteurs François se sont imposé le joug des unités de Lieu, de Tems & d'Action, quelques-uns même veulent qu'on se soumette encore à celle d'Intérêt : gardez-vous bien de vous arrêter à toutes ces Observations puériles ; ces Regles ne font que refroidir l'imagination ; donnez à la vôtre tout son essor. Ne vous faites pas de scrupule de transporter, s'il le faut, la Scene de Rome à Constantinople, ou de Londres à la Caroline. N'épargnez-pas non plus le tems nécessaire pour le développement de votre intrigue. Si huit jours ne vous suffisent pas, prenez-en quinze, prenez un mois, prenez un an. *Quoique de pareilles licences soient des fautes, commettez-*

(*d*) Dryden.

les hardiment, parce qu'elles conviennent au génie Anglois (e). Vos Comédies, vos Tragédies ſont des Repas que vous donnez au Peuple : pourvu que les Viandes que vous leur aprêtez ſoient du gout des Conviés, vous devez peu vous ſoucier des regles de la Cuiſine. *J'aime mieux*, dit Martial, *que mes Ragouts plaiſent aux Conviés qu'aux Cuiſiniers.*

Il n'y auroit pas de mal de terminer cet Acte par une Scene de Nuit ; c'eſt alors que les Prodiges dans le Ciel font le plus d'effet, & que les Revenans inſpirent plus de terreur ; & en ce cas, pour garder la vraiſemblance, vous ferez paroître Céſar en bonnet de nuit, & Oedipe en chemiſe (*f*). Si vous traitez un Sujet auſſi terrible que celui de la Vengeance du Meurtre de Layus, n'allez pas imiter les François, & dérober aux Spectateurs tout le pathétique de cette Piéce, faute d'expoſer à leurs yeux le Tableau touchant de la Peſte. Les Vers ne peuvent en donner qu'une foible idée. Vous tâcherez d'en rendre toute l'hor-

(*e*) Epître Dédicatoire de l'Amour Triomphant.

(*f*) *Jules Céſar. Oedipe.*

reur en jonchant le Théâtre de Corps morts, en y faiſant paroître des figures preſque inanimées, qui marchent à peine, & qui augmentent à chaque inſtant le nombre des Cadavres, qui feront la décoration de votre Théâtre (*g*). Voilà de ces grandes Scenes qui ſont dans la Nature, & que les François n'ont pas l'eſprit d'imaginer.

Au troiſiéme Acte, il faut vous éloigner encore plus de votre Original François. Songez, par quelque voye que ce ſoit, à faire périr un de vos Perſonnages, afin d'avoir au moins pour les deux derniers une Ombre à votre commandement. Sur-tout, de quelque mort que vous faſſiez choix, gardez-vous bien d'en dérober le Spectacle aux yeux des Juges de la troiſiéme Gallerie (*h*). Notre Peuple ſe plaît à voir repréſenter les agonies & les horreurs de la mort. Il a ce-

(*g*) Voyez l'*Oedipe* Anglois.

(*h*) Dans la Piéce de *Richard II.* on aſſaſſine ce Roi ſur le Théâtre, de la maniere dont l'Hiſtoire rapporte ce fait. Dans la Tragédie *du Duc de Guiſe*, on le poignarde aux yeux des Spectateurs. Dans celle d'*Othello*, on voit ce Maure étouffer ſa Femme dans ſon lit, &c. Dans *Tamerlan*, une des Piéces Modernes les plus régulieres, Bajazet fait étrangler Monéſes ſur le Théâtre, &c.

la de commun avec celui de l'ancienne Rome. Il eſt accoutumé à applaudir l'Homme qui meurt de bonne grace, & communément en pouſſant le dernier ſoupir, un Héros trouve le moyen de le faire rire (*i*). C'eſt la vûe du Sang qui inſpire la terreur dans la Tragédie ; & quoi qu'en diſe Horace, on ne doit rien ſouſtraire aux yeux de ce qui peut l'augmenter. Les François, par trop de timidité, au lieu de Tragédies fortes, nous donnent des Elégies doucereuſes. S'ils nous reprochent comme un défaut d'expoſer aux regards des Spectateurs des actions trop cruelles, *cette faute eſt du nombre de celles qu'ils n'ont pas l'eſprit de commettre* (*k*). D'ailleurs, il ſuffit que cet uſage ſoit établi ſur notre Théâtre, pour que vous deviez le ſuivre. Vous devez vous maintenir dans tous les droits qui vous ont été acquis par ceux qui vous ont précédé. Voici comme s'exprime un des zélés Défenſeurs des Libertés de notre Théâtre : *Je regarde à préſent les Licences comme la grande Charte de la*

(*i*) Ces ſortes d'imitations ſont d'ordinaire ridicules de la part du Poëte, & toujours beaucoup plus de la part de l'Acteur.
(*k*) Dryden.

Poësie Dramatique ; & je suis trop bon Anglois pour perdre ce que mes Ancêtres ont gagné pour moi (l).

C'est dans cet Acte-ci, que si vous avez deux Princesses Rivales, vous devez vous efforcer de peindre toute la rage avec laquelle le Sexe se livre aux emportemens de l'Amour & aux fureurs de la Haine. A cet égard, la délicatesse des Auteurs François est ridicule : ils veulent qu'une Reine jalouse & outragée, conserve de la dignité, même dans l'excès de sa passion. Sur leur Théâtre, Roxane furieuse dit à peine deux mots à l'Esclave, qui lui enleve son Amant; dans ces momens où l'on ne respecte rien, elle n'ose se livrer à ses transports, de peur de blesser la Politesse Françoise. Cette dignité est absolument contraire à la Nature. Les Passions sont les mêmes dans tous les Hommes. La jalousie réduit les plus grandes Princesses aux sentimens & au ton des Femmes du Commun ; & un Poëte est obligé de peindre tout avec vérité. Imitez le judicieux M. Dryden, qui, en pareil cas, fait parler Cléopatre & Octavie (m), comme les

(l) Le même.

(m) Dans la Piéce qu'il a intitulée *Tout pour*

Harangeres de Billings-Gate, *parce que,* comme il le dit très-bien, *quoiqu'elles fussent l'une une Romaine & l'autre une Reine, elles étoient toutes deux Femmes. Les Poëtes François n'auroient osé risquer une Scene entre ces deux Princesses; ou au cas qu'ils l'eussent hazardée, tout se seroit passé en quelques froides Civilités; mais il n'y auroit eu aucune aigreur dans les reparties, de peur de blesser la dignité de leurs Caracteres, & la modestie de leur Sexe. J'ai prévu*, continue-t-il, *l'objection, & je l'ai méprisée* (*n*). En cela, il n'a fait que suivre ce que dicte le bon Sens, que l'on doit préférer au gout François, & il avoit devant les yeux l'exemple de Shakespear, c'est-à-dire, de celui de tous les Poëtes Anciens ou Modernes qui a été le plus fidéle à la Nature (*o*).

l'Amour ou *le Monde, bien perdu*. C'est de tous les Ouvrages Dramatiques de ce Poete, celui où il a mis le plus d'art, & c'est une des meilleures Tragédies du Théâtre Anglois, elle est traduite dans le *Pour & Contre* de M. l'Abbé Prevôt.

(*n*) Préface de la Piéce dont il est question.

(*o*) Voyez dans *Henry VI.* premiere partie, la querelle du Duc de Gloucester & du Cardinal de Beaufort; & celle de la Reine Marguerite & de la Duchesse de Gloucester.

Au II. Acte de la *Belle-Mere ambitieuse*, on

Il en eſt de même de vos Héros : ne riſquez pas de dégrader leur Caractere ſous prétexte de l'annoblir, & d'ôter à la paſſion toute ſa force, en voulant mettre de la décence dans leurs Diſcours. L'Art ne fait que déguiſer la Nature, au lieu de la parer. Voyez lorſqu'il eſt queſtion d'injures, quelle eſt l'éloquence des Héros de l'Iliade. Achille en colere doit parler comme un Porteur de Chaiſes. M. Rowe, qui avoit profité de la lecture d'Homere, nous a donné dans la Tragédie d'Ulyſſe, deux Scenes, qui ſont des Chefs-d'œuvre en ce genre. Dans l'une, Ulyſſe, qui n'eſt point encore reconnu, repouſſe avec courage le mépris & la brutalité des Princes amoureux de ſa Femme, & eſt tout prêt à faire le coup de poingt avec eux à notre maniere d'Angleterre (*p*). Dans l'autre, la

peut voir auſſi une Scene du même ton, entre Memnon, Artaxerce & Artemiſe.

Voici dans un autre genre un trait du naturel de Shakeſpear. C'eſt le Roi Henry V. qui fait ainſi ſa déclaration d'amour à la Princeſſe Catherine de France qu'il doit épouſer. *Toy & moy entre Saint Denis & Saint Georges, ne ferons-nous pas un petit Garçon, moitié François, moitié Anglois, qui ira à Conſtantinople prendre le Turc par la barbe ? Qu'en penſes-tu, ma belle Fleur de lys ?* &c.

(*p*) Acte I.

querelle entre Télémaque & le Roi de Samos, par une gradation d'injures, s'échauffe au point qu'il en coute la vie au dernier (q). Ce choix de ce que l'on doit imiter dans la Nature, ne fut jamais connu des Poëtes de l'Antiquité & des nôtres, ce n'est qu'une distinction frivole, imaginée par des Auteurs froids, qui faute d'invention, s'attachent à ce qu'ils appellent décence Théâtrale. *L'excellence de la Poësie Françoise se borne à ces observations scrupuleuses, & tout l'Esprit des François est dans leurs Cérémonies ; mais comme ils manquent du génie qui anime notre Théâtre, il est nécessaire que lorsqu'ils ne peuvent plaire, ils s'étudient au moins à ne pas offenser* (r).

Conséquemment à ces Principes, si vous mettez sur le Théâtre une Reine qui ait lieu de se plaindre de l'infidélité de son Mari, qu'elle ne s'amuse pas à regretter sa tendresse, & à faire la petite bouche, comme le font toutes les Héroïnes du Théâtre François, qui ne sont en effet que des Prudes ou des Précieuses. Que votre Princesse plus naturel-

(q) Acte IV.
(r) Préface d'*Antoine & Cléopatre*, de M. Dryden.

le ſe plaigne hardiment du vol qu'on lui fait & des mauvaiſes nuits qu'elle paſſe ; qu'elle reproche à ſon parjure Epoux, la glace de l'âge & ſon impuiſſance. Vous aurez en tout cela pour modele le grand M. Dryden, ou plutôt la Nature même (ſ). Ainſi quand de la Phédre de Racine, il a fait la Belle-Mere d'Aureng-Zebe, il a corrigé avec art les défauts de ſon Original. Nourmahal, loin d'avoir pour l'inceſte l'horreur ridicule de la Phédre Françoiſe, loin d'être troublée des moindres remords, explique tout naturellement tout ce qu'elle ſent & ce qu'elle déſire (*t*). Nos Voiſins qui ſont ſi ſcrupuleux & ſi froids, trouveront les diſcours qu'elle tient, indécens & effrontés, mais ils n'en ſont pas moins naturels ; & comme tels, préférables aux ſentimens Romaneſques qu'ils prêtent à tous leurs Perſonnages. *En vain chercheroit-on dans Racine l'Hippolyte d'Euripide*, remarque ce Poëte, auſſi merveilleux dans ſes Piéces que judicieux dans ſes Critiques, *au lieu de ce jeune Héros ennemi déclaré de l'amour, on n'y trouve que M. Hippolyte* (*u*).

(ſ) *Aureng-Zebe.* Acte II.
(*t*) Acte III.
(*u*) Préface d'*Aureng-Zebe*.

Les Anciens Auteurs du Théâtre François, n'étoient ni si délicats, ni si affectés. La Phédre de Garnier paroît avoir été faite pour le nôtre ; la derniere Scene du troisiéme Acte, y feroit un grand effet. Mais il s'en faut beaucoup que le Caractere de Phédre soit par-tout aussi fort & aussi soutenu que celui de Nourmahal. Le conseil d'accuser Hippolyte, ne vient que de la Nourrice. Dans la Piéce Angloise, la Passion de la Reine pour le Fils de son Epoux, est si violente, qu'elle ne la connoît pas assez pour en rougir, & si effrénée, que ne pouvant rien obtenir de lui, elle le veut empoisonner. La Morale du Théâtre François est trop rigide, pour permettre aux Auteurs d'y peindre ces grands mouvemens de la Passion. Quelle chaleur peut-il y avoir dans leurs Scenes, lorsqu'ils n'osent rien mettre en action ? M. Cibber notre Poëte *Laureat*, & par conséquent celui qui est le plus en droit de nous donner des Régles, après avoir si heureusement corrigé le Cid, a été forcé d'avouer que ce qui avoit empêché sa Piéce de réussir autant que celle du Poëte François, ce n'est pas qu'il y ait moins de beautés dans la sienne, c'est qu'il en

a voulu rendre tous les Perſonnages encore plus vertueux que ceux de Corneille. Peu de nos Auteurs ont donné dans cet excès. Nous nous plaiſons à la repréſentation des Scélérats du premier ordre. Nous autres Anglois, nous avons le cœur ſi tendre, que quelque criminels que ſoient ceux qu'on nous expoſe ſur la Scene, nous ſommes toujours prêts à les plaindre, pour peu qu'avant que de mourir, ils témoignent de repentir. Mais on ne connoît pas ſur le Théâtre François ces Criminels d'un ordre ſupérieur, qui font l'ornement du nôtre, *& ce qui empêche que leurs Auteurs n'embraſſent ces grands Caracteres, c'eſt que le génie François eſt trop étroit* (*a*).

M. Rowe, à qui notre Théâtre a de ſi grandes obligations, nous a donné dans la Belle-Mere Ambitieuſe, une Scene en ce genre, qui eſt un Chef-d'œuvre, par la vérité avec laquelle il peint & fait agir la Paſſion effrénée d'un Vieillard. Mirza tient à Ameſtris les diſcours les plus convenables à ſon amour; las de perdre ſon tems en paroles, il entreprend, malgré l'impuiſſance de ſon âge, de ſe rendre heureux par la force. Il s'é-

(*a*) Cibber, Préface de la *Fille Héroïque.*

puiſe en efforts inutiles. La Princeſſe en ſe débattant, lui ôte ſon Poignard, & lui porte un coup mortel. Voilà la Nature. Mirza parle & agit en Vieillard paſſionné, & Ameſtris en Femme vertueuſe. Il eſt vrai que cette Princeſſe qui a défendu ſon honneur avec tant de courage, en eſt punie à l'inſtant même. Orchanès qui arrive, la livre au Vieillard qui la demande, & qui n'ayant pû la déshonorer, a du moins la conſolation de ſe venger & de la poignarder avant que de rendre le dernier ſoupir (*a*). C'eſt une de ces Scenes ſi communes ſur notre Théâtre, qui repréſentent la Nature dans toute ſa vérité. Si le Crime y triomphe ſouvent, ſi la Vertu y eſt malheureuſe, l'imitation des Mœurs n'eſt en cela que plus fidelle. C'eſt ainſi que les choſes arrivent communément dans ce monde. Sur le Théâtre, l'Auteur fait mourir à ſon choix un Scélérat dans le repentir ou dans l'endurciſſement, ſelon que cela convient mieux à la variété de ſa Piéce.

Si le principal Héros de votre Tragédie ſe trouve accablé ſous le poids de ſes malheurs, vous lui ferez apporter un lit de repos, ou, s'il l'aime mieux, il

(*a*) *La Belle-Mere Ambitieuſe*, Acte V.

ſe couchera par terre, & vous lui ferez chanter quelques Chanſons qui puiſſent l'endormir, ou bien vous ajouterez un intermède à cet Acte, & vous l'ornerez de quelque Danſe pour égayer ſes eſprits & ceux de vos Spectateurs (*a*). Vous prendrez ces idées de Ballets, dans les Opéras François (*b*), ou dans les Contes de Fées. Ainſi l'ingénieux Auteur de l'Amour Tyrannique, fait évoquer par un Magicien, Nakar & ſa bien-aimée Damilkar, à qui il ordonne de réjouir en ſonge Sainte Catherine. Damilkar l'invite à l'amour par des Chanſons, & l'on danſe autour de la Sainte. Amariel ſon Ange Gardien, deſcend au ſon d'une douce Muſique, une épée enflammée à la main; les Génies fuyent, & l'Ange menace Damilkar de l'enchaîner cinquante ans ſous terre, ſi elle oſe reparoître

(*a*) Dans *Tamerlan*, Arpaſie eſt étendue ſur un lit de repos; on lui chante l'éloge du Sommeil pour l'endormir.

Dans la Tragédie de *Néron*, Britannicus fait chanter une Chanſon pour ſe conſoler de la mort d'Octavie ſa ſœur.

Dans celle d'*Antoine & Cléopatre*, Antoine qui a perdu l'Empire de l'Univers, demande de la Muſique pour adoucir ſa mélancholie.

(*b*) Dans *Montéſume*, les Eſpagnols danſent des Sarabandes avec des Caſtagnettes, &c.

davantage & troubler la Sainte. Vous pouvez auſſi finir votre troiſiéme Acte par quelques Cérémonies Religieuſes où les Prêtres chanteront & danſeront, & où tous les Acteurs feront Chorus. C'eſt ainſi que mêlant la Muſique & la Déclamation, la Tragédie & l'Opéra, le Pathétique & le Bouffon, le Sacré & le Prophane, les Anges & les Génies, vous pouvez donner à votre Piéce une variété & un degré de perfection, où les François ne peuvent atteindre.

Le quatriéme Acte, ſelon toutes les apparences, faute d'action, manquera de chaleur dans l'Original que vous aurez choiſi. Tâchez, pour lui en donner, d'y faire entrer une ou deux Batailles, vous les moulerez ſur la mémorable Bataille d'Azincourt (*a*) de Shākeſpear, le modele de toutes les Batailles du Théâtre Anglois. De froids Critiques voudroient en vain nous ſoumettre à la Poëtique d'Ariſtote : *Le Génie Anglois reclame par-tout la Liberté, & eſt au-deſſus des Régles des Anciens, trop reſſerrées pour notre Théâtre. Quoique leurs modeles ſoient réguliers*, dit très-bien un de nos Auteurs, *ils ſont trop petits*

(*a*) Voyez l'Hiſtoire d'Henry VI.

pour

pour la Tragédie Angloiſe, qui demande à être bâtie dans une plus grande proportion. (*a*)

Enſuite, pour inſpirer plus de terreur à vos Spectateurs, vous obſcurcirez votre Théâtre, vous repréſenterez des prodiges en l'air, un Ciel de Sang, deux Soleils, des Eſprits Aëriens qui ſe battent, &c. (*b*) Vous accompagnerez ces Décorations de Tonnerres & d'Eclairs, Tout ce vacarme enſemble épouvante, & a un effet merveilleux ſur notre Théâtre (*c*). Alors vous ferez ſortir de Terre un Spectre, en chemiſe enſanglantée; les Morts des dernieres Batailles pourront vous fournir une demi-douzaine d'Ombres ſubalternes, que vous ne ferez paroître que pour lui ſervir de Cortége (*d*). Pour la politeſſe avec laquelle

(*a*) Dryden.

(*b*) *Sophonisbe*, Acte II.

(*c*) *Jules Céſar*.

(*d*) Au IV. Acte de *Macbeth*, on voit les Ombres de huit Rois paſſer en revûe ſur le Théâtre.

Dans l'Œdipe Anglois, l'Ombre de Layus paroît accompagnée de trois autres, & revient pluſieurs fois ſur la Scene.

L'Ombre de Sylla ouvre la Tragédie de *Catilina*, de Ben-Jonſon, par un Monologue de cent Vers. Voyez auſſi Montéſume, la Conquête de Grenade, &c.

les Spectres veulent être traités, lorsqu'on a besoin de leur faire expliquer les raisons de leur Apparition, vous consulterez Shakespear; aucun homme n'a mieux sçu que lui parler aux Revenans.

Vous ramenerez pour terminer cet Acte votre Héros victorieux, au bruit de l'Artillerie, des Tambours & des Trompettes: cette Musique guerriere, & le Spectacle de l'Armée que vous ferez passer en revûe sur le Théâtre, serviront à délasser le Spectateur qui aura été trop ému pendant les Scenes précédentes (*a*).

Si votre Piéce a pris une autre tournure, & qu'une Princesse éperdûment amoureuse ait perdu à la Bataille le Héros l'objet de sa tendresse, il est naturel que l'excès de sa douleur dérange sa raison, & en ce cas vous la ferez revenir folle sur le Théâtre, habillée en Bergere ou en deshabillé, tout comme vous voudrez. Vous la ferez danser & chanter tant que vous le jugerez à propos; ce qui vous tiendra lieu d'un quatriéme Interméde. Nous devons à Shakespear

(*a*) C'est l'usage du Théâtre Anglois. Voyez *Tamerlan*, *Oroonoko*, &c.

cette heureuse invention (*a*), & nos meilleurs Auteurs l'ont imité en cela avec succès (*b*). C'est ainsi que sur notre Théâtre la fécondité du Génie Anglois a imaginé mille ressources pour varier le plaisir du Spectacle, ressources toutes inconnues ou interdites à la froide exactitude des François. Si Corneille ne se fût pas attaché scrupuleusement à l'Histoire, & s'il eût osé imiter la liberté de quelques-uns de nos Auteurs, Camille, après la Mort de son cher Curiace, au lieu de se livrer à des fureurs qui obligent son Frere à souiller son bras d'un Parricide, & le Poëte à ajouter à sa Piéce un Acte froid & languissant, Camille, dis-je, qui irrite Horace par ses imprécations, auroit pû l'attendrir par ses folies. Quoi de plus intéressant que de voir une jeune & belle Personne à qui la

(*a*) La mort de Polonius, Pere d'Ophélie, la fait devenir folle. Elle vient sur le Théâtre dire & chanter des Bouffonneries. Tragédie d'*Hamlet*, Acte IV.

(*b*) Otwai & Southern, deux des plus grands Tragiques Anglois. Au V. Acte de *Venise Préservée*, après la Scene de l'Echaffaut, une douce Musique annonce Belvidéra, Femme de Jaffeir qui est devenue folle. Il y a une Scene à peu près semblable au V. Acte de l'*Innocent Adultere*.

douleur a tourné la tête, & qui ne peut ni rire ſans faire pleurer, ni pleurer ſans faire rire. De pareils accidents ſont une ſuite de la foibleſſe du Sexe, & nos Angloiſes préférent le déſordre touchant de ces Scenes, à tout ce que la Paſſion peut inſpirer de plus fort & de plus pathétique. Ce ſont celles qui leur font verſer le plus de larmes.

Si la nature de votre ſujet le permet, vous pourrez auſſi tranſporter la derniére Scene de cet Acte dans une Priſon, & y faire paroître un de vos Héros chargé de Fers, tourmenté par la faim, & prêt à expirer faute de nourriture (*a*).

C'eſt dans le dernier Acte qu'il faut employer toutes les reſſources de votre Génie, pour étonner & faire trembler tous les Spectateurs. Commencez par ramener votre Ombre ſur le Théâtre, elle y fera renaître la terreur; & afin de l'entretenir, vous ferez reparoître votre Spectre de Scene en Scene, & vous l'annoncerez toujours par de grands coups de Tonnerre (*b*). Si vous l'aimez mieux, vous ferez faire à l'un de vos Perſonnages un Pacte avec le Diable: Sha-

(*a*) Cléomenes. Acte V. JANE SHORE.
(*b*) Tragédie, d'*Oedipe*.

kespear vous initiera dans les Mysteres du Grimoire, & dans la maniere de le conjurer (*a*); c'est de lui que les Auteurs d'Oedipe ont appris à le faire paroître sur le Théâtre avec dignité. Après en avoir tiré parti dans le cours de la Piéce, soit pour effrayer vos Spectateurs, soit pour en annoncer énigmatiquement la Catastrophe, vous ferez expirer le terme de la Convention au cinquiéme Acte. Alors le Diable déguisé en honnête Gentilhomme, viendra s'emparer de celui qui se sera donné à lui (*b*). Ce qui peut inspirer au Peuple une crainte salutaire de l'Enfer.

Le son d'une Cloche est encore d'une grande ressource pour notre Tragique; (*c*) C'est à vous à voir si vous en pouvez faire usage dans votre Piéce, & à choisir la Scene où il fera le plus d'effet.

Vous conserverez le mieux que vous pourrez tout le Pathétique des Discours que vous trouverez dans votre Original; mais vous y parlerez davantage contre les Rois, que les François ménagent

(*a*) *Henry VI.* II. Partie Scene VIII. du I. Acte.

(*b*) *Le Duc de Guise.*

(*c*) *Venise Préservée, Oroonoko*, & plusieurs autres Tragédies.

toujours trop ; vous y ajouterez une Satire contre les Miniſtres, une tirade ſur les Loix, deux mots ſur la Religion, & un long éloge du Gouvernement Anglois. Lorſque vos Perſonnages n'auront plus rien à ſe dire, vous les ferez tous s'entre-tuer les uns les autres : ſeulement pour obſerver la décence Théâtrale, qui veut que la Vertu ſoit traitée autrement que le Crime, vous ferez périr les plus coupables les premiers. A la derniere Scene la Princeſſe qui viendra pour ſauver le Héros de la Piéce, le trouvant expiré, ſe poignardera elle-même, & tombant au milieu de ce tas de corps morts, dont le Théâtre ſera jonché, expliquera avant que de mourir la Morale de la Piéce aux Spectateurs, & leur donnera des leçons de bien vivre (*a*). Celui de nos Auteurs qui a corrigé l'Andromaque de Racine (*b*), n'a pas manqué de faire revenir cette Princeſſe au cinquiéme Acte, non-ſeulement pour ordonner la Pompe funèbre

(*a*) THE TRAGEDY OF JANE SHORE. THE FAIR PENITENT. THE MOURNING BRIDE. TAMERLANE. THE INNOCENT ADULTERY. VENICE PRESERV'D. SIR WALTER RALEIGH. OROONOKO. LONDON'S MERCHANT &c.

(*b*) M. Phillips, THE DISTREST MOTHER.

de Pyrrhus ſon nouvel Epoux, mais pour nous découvrir le but Moral de cette Tragédie, qui, ſans une pareille attention, pourroit échapper au plus grand nombre de ceux qui la voyent repréſenter.

Il faut convenir qu'un Echaffaut eſt ce qui termine le mieux une Piéce Tragique, qui doit être terrible & ſur-tout à la fin. En ce cas, il ne faut épargner rien de ce qui peut en augmenter l'horreur: il y faut étaler les Haches, les Poignards & tous les appareils du ſupplice. Si la dignité du Perſonnage l'exige, vous aurez ſoin de faire tendre l'Echaffaut de Velours noir (*a*). Mais tous les Sujets ne ſont pas aſſez heureux pour comporter ce Spectacle Théâtral (*b*). Il ne con-

(*a*) THE TRAGEDY OF JANE GRAI. THE ROYAL CONVERT.

(*b*) La derniere Scene de *Veniſe Préſervée*, ſe paſſe ſur l'Echaffaut. La derniere Scene de *l'Amour Tyrannique* s'y paſſe auſſi. Dans *Amboyna*, dans le *Fatal Mariage*, dans *Montéſume*, on voit différentes Perſonnes appliquées à la Torture. Dans cette derniere Piéce, au milieu des tourmens que l'on y fait ſouffrir à ce Prince Américain, il diſpute ſur la Religion avec un Prêtre Eſpagnol. *Dans notre Tragédie rien n'eſt ſi commun que les Potences, les Roues & les Gibets, que des Exécutions repréſentées avec toute leur ſolemnité, que des Têtes ſans Corps & des*

vient guères qu'aux Piéces où il est question de Conspiration, de trahison, ou de vol, & il est difficile de l'ajuster à celles que nous empruntons des François. A ce défaut, vous pouvez, si bon vous semble, terminer votre Piéce par un Enterrement, accompagné de toute sa Pompe Funèbre (*a*). S'il vous reste un Héros malheureux qui soit désarmé, & que l'on veuille empêcher de disposer de son sort, il pourra suivre l'exemple de notre Oedipe, & se jetter par les fenêtres pour vous tirer d'affaires (*b*).

Votre Piéce ainsi finie, vous ferez faire par un Ami un Prologue & un Epilogue; ou si vous n'avez personne qui

Corps sans Tête, que des Batailles données, des Meurtres commis, & des Morts qu'on enléve en grand nombre. . . . . . Telle est notre Politesse. Le Comte de Shaftesbury. *Avis à un Auteur.*

(*a*) *Aureng-Zebe*, Tragédie de M. Dryden, finit par la Pompe funèbre d'une Princesse Indienne, qui va se faire brûler avec le Corps de son Mary. La I. Partie de *Henry VI.* commence par le Convoi du Corps du Feu Roi. La II. par une Nôce. *Henry VIII.* autre Piéce de Shakespear, finit par le Batême de la Reine Elizabeth. Cette Princesse, sous le Regne de laquelle ce Poëte a vécu, & qui aimoit fort ses Piéces, a vraisemblablement assisté à la Représentation de celle-ci.

(*b*) Voyez l'*Oedipe* de Dryden & de Lee, & *la Vie & Mort du Roi Jean*, de Shakespear.

veuille ou qui puisse vous louer dignement, vous serez vous-même l'un & l'autre, & vous assurerez que l'un est d'une *main inconnue*, & l'autre d'une *Personne de Qualité*. Au reste, ne vous croyez pas obligé d'y être modeste, vous avez devant vos yeux l'exemple de nos plus grands Auteurs, qui y ont fait sans scrupule l'éloge de leurs Talens & de leurs Productions (*a*). Le Comédien qui prononce ces Vers, est censé parler de son Chef, ou au nom de la Troupe, & un Auteur n'a point à rougir de l'encens qu'il s'y donne. Vous suivrez l'usage établi, d'y dire autant de mal des Ouvrages de ses Rivaux, que de bien des siens (*b*). Ensuite vous viendrez aux affaites Politiques; si vous êtes un Poëte de Cour (*c*), vous pourrez ti-

(*a*) Ben-Jonson. Prologue de la Piéce intitulée EVERY MAN IN HIS HUMOUR. Dans la plûpart des autres il fait ou son Eloge, ou la Satire de ses Rivaux. Il a consacré toute une Comédie à sa louange. C'est le PŒTASTER. Ses ennemis sont joués dans ce Personnage, & il se célébre lui-même dans celui d'Horace.

(*b*) Farquhar. Prologue de SIR HARRY WILDAIR.

(*c*) Dryden. Farquhar. Rowe. Cibber. THE BEAUX STRATAGEMES, THE TWIN-RIVALS, THE CARELESS HUSBAND, &c. Prologues.

rer de ces petites Piéces, le parti que les François tirent de leurs Prologues d'Opéra (*a*). Vous y louerez le Gouvernement : ſi au contraire vous en êtes mécontent, vous déclamerez contre le Miniſtre, pour le forcer à vous donner une penſion ; ſi la Nation eſt en Paix ; vous demanderez la Guerre ; ſi elle eſt en Guerre, vous demanderez la Paix ; & vous parlerez bien ou mal de nos Voiſins, ſelon qu'ils ſeront pour ou contre nous (*b*). Pour aſſurer encore plus le ſuccès de votre Piéce, faites réciter votre Epilogue par l'Actrice chérie du Public, que vous habillerez en Homme ; & aſſaiſonnez-le d'un bout à l'autre de ces Plaiſanteries, qui obligent les Dames à ſe couvrir le viſage de leurs éventails (*c*).

THE KIND IMPOSTOR, THE RECRUITING OFFICER, &c. Epilogues.

(*a*) Perſonne n'a mieux ſçu tirer parti de cet uſage établi au Théâtre Anglois, que le Roi Guillaume. Des Auteurs qui lui étoient vendus inſpirerent au Peuple la haine que ce Prince avoit pour Louis XIV. Rowe, Auteur de *Tamerlan*, fut celui dont il ſe ſervit le plus utilement.

(*b*) Voyez le Prologue & l'Epilogue d'AMBOYNA, Piéce faite ſous Charles II. contre les Hollandois. Amboyne eſt une des Iſles Moluques, & celle qui produit le plus de Gyrofle.

(*c*) M. Wycherley, Epilogue d'une de ſes Comédies (THE COUNTRY WIFE).

Enfin, pour donner à votre Piéce tout ſon luſtre, accompagnez-la à l'impreſſion d'une Préface du même ton que votre Prologue & votre Epilogue, ou d'une Epître Dédicatoire qui en tienne lieu. Faites-vous honneur de ce que le P. Rapin & les meilleurs Critiques François ont écrit ſur le Poëme Dramatique; parlez-y beaucoup des Regles du Théâtre, pour faire voir, que ſi vous ne les avez pas ſuivies, ce n'eſt pas que vous les ignoriez, dites que *les François ne s'y attachent ſi ſcrupuleuſement, que parce que c'eſt un Peuple bas & ſervile; que les Anglois au contraire ne les mépriſent, que parce qu'ils aiment la liberté en tout, & qu'ils ont un génie ſupérieur à toutes les Regles*: dites que *ni les défauts de notre Théâtre, ni les beautés du Théâtre François ne ſont aſſez conſidérables pour que les Auteurs de cette Nation puiſſent entrer en concurrence avec les nôtres* (a);

Nos Epilogues Modernes ſont farcis d'indécences & d'obſcénités. M. Fielding, Epilogue de l'*Avare*. Les termes de l'Auteur qui contiennent une Critique ſi judicieuſe, ſont pourtant trop obſcénes pour qu'il ſoit permis de les traduire littéralement en notre Langue. Cet ingenieux Ecrivain eſt tombé lui-même ailleurs plus d'une fois dans le défaut qu'il reproche aux autres.

(a) Toutes ces Phraſes ſont familieres aux

qu'*enfin pour la fécondité & l'invention, les Anglois l'emportent ſur les Auteurs de toutes les Nations & de tous les tems.* Vous finirez par dire, que pour votre Piéce en particulier, *vous pouvez vous vanter hardiment de n'en avoir emprunté*

Auteurs Anglois. Voici les propres paroles de M. Dryden dans la Préface de LA CONQUETE DE GRENADF. *Je ne ſoumettrai point mes Caracteres aux regles du Théâtre François, où l'amour & l'honneur ſe péſent par dragmes & par ſcrupules ; cependant où j'ai voulu donner des modeles d'une vertu exacte, comme ſont dans cette Piece les Rolles d'Almahide, d'Oſmin, & de Ben-Saïda, je puis hardiment défier le meilleur d'entr'eux.* Au Prologue de la premiere Partie, il dit encore : *Puiſſent ces Barbouilleurs de papier, dont le métier eſt de traduire une farce peſante en un ſtyle encore plus peſant, être ſujets à ces impôts que l'Etat juge à propos de mettre ſur les denrées de France, dont la pire eſpece eſt l'eſprit.* Cependant dans cette Piece ſi vantée, la plûpart des grands Rolles ſont entiérement pris dans differens Romans François, comme le *Grand Cyrus, Ibrahim, Guzman*, en un mot perſonne n'a tant emprunté des François que Dryden qui les a ſi mal-traités. Corneille, Racine, Quinaut, Scarron, Scudéry, La Fontaine, La Calprenede, &c. Voilà les ſources où ce Poëte Anglois qui a tant de célébrité, a puiſé la plûpart de ſes Ouvrages de Théâtre. THE MOCK ASTROLOGER, eſt le *Feint Aſtrologue* de T. Corneille. SIR MARTIN MAR-ALL, eſt pris de l'*Etourdi* de Moliere. Dans la Comédie intitulée : LOVE IN A NUNNERY, il a emprunté pluſieurs de ſes caracteres du Roman Comique.

aucun trait d'ailleurs (*a*).

Si votre Piéce, après avoir réussi sur nos Théâtres, venoit à être connue par hazard, & condamnée par quelques Critiques François de mauvaise humeur, reclamez les Loix du Pays : vous ne pouvez être jugé que par vos Compatriotes, & *il est injuste que les François ayent ici aucune autorité jusqu'à ce qu'ils nous ayent conquis* (*b*).

POUR LE COMIQUE, vous observerez à peu près la même Méthode que je viens de prescrire pour le Tragique ;

(*a*) Congreve. Préface de sa Comédie du DOUBLE DEALLER qui se trouve prise du *Tartuffe*, du *Misantrope*, & des *Femmes Sçavantes* de Moliere & du Conte de La Fontaine : *Le Mari Cocu, Battu & Content.*

(*b*) Dryden. Préface de la Tragédie d'*Antoine & Cléopatre.* Dans cette même Piéce le Rolle de Dolabella est pris de celui d'Antiochu dans la Tragédie de Bérénice de Racine, & il n'est pas difficile de reconnoître dans Antoine celui de Titus. Ni ce Personnage, ni aucun des Héros amoureux de Racine que ce Poëte Anglois a censurés si sévérement, n'ont rien d'aussi fade que le titre qu'il a donné à cette Tragédie, *Tout pour l'Amour* ou *le Monde bien perdu.* Antoine plongé dans la mollesse perd l'Empire de l'Univers : c'est ce que M. Dryden appelle LE MONDE BIEN PERDU. Racine mérite d'être critiqué pour avoir mis sur la Scene des Héros trop efféminés, mais ce n'étoit pas au Poëte Anglois à lui en faire un reproche.

c'est-à-dire, que vous prendrez une Comédie de Moliére, de Renard, ou de tel autre Auteur François (*a*), dont il faudra outrer tous les Caracteres, & embrouiller davantage l'Action : vous serez toujours le Maître au cinquiéme Acte de

(*a*) Le *Mamamouchi* est pris du Bourgeois Gentilhomme & de Pourceaugnac. *Les Cocus de Londres*, de l'Ecole des Femmes, & du Mari cocu, battu & content, de la Fontaine. *Les Amans ridicules* de Dom Bertrand de Cigaral. *L'Esprit de Campagne* de l'Amour Peintre, *L'Essai de l'Amour Conjugal* du Malade imaginaire. La XIV. Scene du III. Acte de LOVE IN SEVERAL MASQUES est imitée de la VIII. du II. Acte de George Dandin. Dans la Comédie, THE RIVAL MODES, la derniere Scene du III. Acte est prise de l'Homme à bonnes fortunes.

Souvent aussi des Piéces Angloises, quoique données pour originales, ne sont que de pures Traductions. L'*Anatomiste* de Ravens Croft, c'est Crispin Médecin de Poisson. Le *Non-Conformiste* de Cibber, n'est autre que le Tartuffe de Moliere. *La Méprise* de Vanbrugh est une Traduction du Dépit amoureux. THE CONFEDERATION, autre Piéce du même Auteur, est une Comédie dont il n'a fait que le titre. Elle est traduite littéralement des *Bourgeoises à la Mode* de Dancourt. Il n'est pas si étonnant qu'un de nos Auteurs François l'a remarqué, que cet Ecrivain Anglois ait fait tant de Pieces à la Bastille ; cela ne prouve autre chose sinon qu'on lui permettoit d'avoir des Livres, des Plumes & de l'Encre, qu'il entendoit assez bien Notre Langue, & qu'il écrivoit facilement dans la sienne.

la débrouiller, quand & comme vous voudrez. Sur notre Théâtre, il n'eſt pas néceſſaire que le dénouement ſoit naturel, il ſuffit qu'il ſoit imprévû. Si pour le fonds & les détails d'une Piéce, notre uſage n'eſt pas de tirer tout de nous-mêmes, *ce n'eſt pas faute d'invention que nous empruntons des François, c'eſt uniquement par pareſſe* (*a*). *Car nous pouvons le dire à l'honneur de notre Nation, elle ne peut manquer dans aucun âge d'Ecrivains en état de diſputer l'empire de l'Eſprit avec quelque Peuple de l'Univers que ce ſoit* (*b*).

Ainſi, vous ferez du Miſantrope, non un Philoſophe chagrin qui eſt bleſſé des Ridicules & de l'injuſtice de ſon Siécle, & qui fuit les Hommes, de peur d'être obligé de les flatter; mais un Marin groſſier & brutal, qui ſe plaît à heurter tout ce qu'il rencontre, & affecte d'aller partout répandre le fiel & l'amertume de ſa Bile (*c*). La Politeſſe recherchée des François leur fait manquer les ſujets les plus heureux. Nos Auteurs, plus fidéles à la Nature, la peignent telle qu'elle eſt ſans parure, ſans art, ſans aucun ornement

(*a*) Shadwell. Ecrivain médiocre.
(*b*) Dryden, Eſſai ſur la Poëſie Dramatique.
(*c*) Voyez THE PLAIN-DEALLER de M. Wycherley, Comédie tirée du Miſantrope.

étranger ; & nous ne croyons pas que rien de ce que les Hommes se disent ou peuvent se dire, doive être supprimé au Théâtre. Ainsi, notre ingénieux M. Vanbrugh, pour conserver le caractere des Femmes, & exprimer le dépit qu'elles ont quand on les refuse, fait soufleter Esope (*a*) par une Veuve, à qui il ne veut pas accorder ce qu'elle lui demande ; & il donne par là une vérité & une chaleur à sa Piéce qui n'est pas dans le froid Auteur François, de qui il en a emprunté le sujet. Dans les Fourberies de Scapin, un Valet bat le Pere de son Maître, & cela est assez plaisant. Mais Farquhar ne s'en tient pas-là ; comme il étoit Comédien lui-même, ainsi que Shakespear, il sçavoit jusqu'où il falloit aller pour faire effet sur notre Théâtre. Dans une de ses Piéces (*b*), un Pere déguisé, est assommé de coups par son Fils, qui le reconnoît ; cela produit un Comique bien plus vif. *C'est ainsi que la meilleure Piéce Françoise acquiert encore entre les mains du plus médiocre Ecrivain Anglois* (*c*).

Le peu d'invention de Moliére, est

(*a*) *Esope*, Acte IV.
(*b*) THE INCONSTANT, Acte III.
(*c*) Shadwell. Préface de l'*Avare*, Piéce imitée de Moliere.

caufe que fes Comédies font trop fimples. Pour remédier à ce défaut, vous marierez à celle dont vous ferez choix, deux nouvelles intrigues toutes différentes ; elles produiront d'autant plus de variété, qu'elles y feront plus étrangeres. C'eft ainfi qu'en ont ufé plufieurs de nos Auteurs, & entr'autres le judicieux M. Wycherley (*a*). Nous aimons la variété par-deffus tout. La fimplicité des Grecs nous feroit périr d'ennui ; nous aimons mieux fuivre l'exemple de Térence, qui mêle toujours deux actions. Il eft inutile que vous preniez beaucoup de peine à les lier enfemble ; c'eft ce dont le plus grand nombre de Spectateurs fe foucie le moins : ils font accoutumés au découfu des Intrigues, des Scenes, & même du Dialogue : L'Efprit & cette Plaifanterie finguliere, dont nos Voifins, tout jaloux qu'ils font de la gloire de notre Théâtre, avouent eux-mêmes qu'ils n'ont point d'idée ; voilà tout ce que

(*a*) Dans fa Comédie intitulée : THE COUNTRY WIFE. Toutes les Scenes heureufes de cette Piece font prifes de l'Ecole des Maris & de l'Ecole des Femmes de Moliere. Le Rolle principal n'eft qu'une imitation indécente de celui d'Agnès dans l'une, & de celui d'Ifabelle dans l'autre.

nous exigeons, & ce à quoi vous devez vous attacher le plus. Si vous vous bornez à ne fondre que deux Piéces dans la vôtre, il faut que l'une & l'autre intrigue partagent également chaque Acte, de façon que des deux on ne puisse pas distinguer quelle est la principale (*a*).

Les Piéces Espagnoles sont fort compliquées, & ne le sont pourtant pas encore assez pour nous : cependant à quelque point que la vôtre le soit, tâchez à la derniere Scene du cinquiéme Acte, de rassembler tous vos Personnages, à moins que dans le cours de la Piéce vous n'en ayez mis quelqu'un hors d'état de se représenter, soit qu'il se soit tellement enivré qu'il ne puisse pas reparoître, ou qu'il soit blessé de façon à être obligé de garder le lit. Quoi que disent de certains Critiques, *il est bien plus difficile de conduire ainsi deux Intrigues à la fois, chacune à son dénouement particulier, que de construire une Piéce qui n'en ait qu'une, & dont toutes les parties se répondent & se soutiennent mutuellement* (*b*).

(*a*) Plusieurs Comédies Angloises sont dans ce cas ; une des plus remarquables, est celle qui est intitulée : THE SPANISH-FRYAR OR THE DOUBLE DISCOVERY.

(*b*) Epître Dédicatoire de la Piéce ci-dessus.

Pour ces ſortes d'intrigues ſecondaires, ſi votre imagination ſe trouve en défaut, vous aurez recours aux petits Romans & aux Contes de Bocace & de la Fontaine, & vous préférerez les plus libres, ce ſont ceux qui réuſſiſſent le mieux ſur notre Théâtre (*a*) C'eſt ainſi qu'autrefois les Italiens compoſoient leurs Comédies de quatre ou cinq Contes, & que les Auteurs du Théâtre François, eux-mêmes, entaſſoient dans les leurs, trois ou quatre Argumens de celles de Térence & de Plaute.

Parmi les nouveaux perſonnages dont vous enrichirez votre Piéce, tâchez d'y introduire un Petit-Maître François (*b*) que vous copierez d'après les Avanturiers qui viennent chercher fortune dans notre Iſle, ou d'après quelques pauvres Réfugiés ridicules du Caffé de Slaughter. Ces Rolles produiſent un grand Comi-

(*a*) Southern, dans l'*Innocent Adultere*, a mis en action le Conte de la Fontaine, *le Purgatoire*; la Scene ſe paſſe dans un Cimetiere, on y chante, & enfin on y reſſuſcite le Mari jaloux.

(*b*) Voyez le Rolle du Comte *Bel-air* dans une Comédie qui a pour titre : *The Beaux Stratagem*. Celui de *Monſieur Marquis* dans *Sir-Harri Wildair*.

que ſur notre Théâtre : les coups de pié qu'un Valet leur donne tiennent lieu de plaiſanterie, c'eſt celle qui fait le plus rire la Populace & même les Bourgeois de Londres, & le ſuccès de votre Ouvrage dépend du plaiſir que vous leur donnez. A cet égard même, nous ſommes tous faits comme le Peuple, nous aimons à voir les François vilipendés. Pluſieurs de nos Piéces ne ſe jouent ſi ſouvent qu'à cauſe des Traits injurieux contre cette Nation dont elles ſont farcies. Lorſque par une Politique qui eſt au-deſſous de nous, ou pour imiter la politeſſe de nos Voiſins dont nous n'avons que faire, on a voulu ſupprimer ſur notre Théâtre quelqu'un de ces traits trop outrés de mépris ou de haine, qui y avoient été tant de fois applaudis, le célébre Auteur du *Crafstman*, (*a*) le brave Champion des libertés & des droits du Peuple Anglois, s'eſt élevé avec juſtice contre cette infraction de ſes Priviléges, & a couvert de ridicules & d'opprobre ceux qui en étoient les Auteurs.

Si vous y faites entrer le Miniſtre d'une Paroiſſe, ou le Chapelain d'un Seigneur, faites-en des Athées, ou du

(*a*) Vol. 4. No. 140.

moins donnez-leur quelques Rolles bas & ridicules, & en pareil cas celui d'un Mercure doit avoir la préférence. (*a*) C'eſt celui qui par le contraſte de la Robe produit le plus plaiſant effet. A l'égard de ceux de cette Nation qui voudroient avoir une Religion ſans Prêtres, l'unique moyen d'obtenir leurs ſuffrages eſt de leur repréſenter des Prêtres ſans Religion. (*b*) A ces conditions, quelque miſérable que ſoit votre Piéce, vous êtes ſûr de la voir applaudie par tous les Ennemis de la Haute Egliſe. Si vous n'avez point de Miniſtre, vous revêtirez un de vos Valets de ſes Habits, lorſqu'à la fin de la Piéce vous voudrez marier

(*a*) Pour l'origine de cet Abus, il faut remonter juſqu'à Shakeſpear. Il fait jouer aux Prêtres dans ſes Piéces les Rolles les plus odieux & les plus infâmes. Voyez dans la Piéce intitulée : VIRTUE IN DANGER, le Rolle du Chapelain. Celui de *Foy-gard*, dans celle que j'ai plus d'une fois citée : THE BEAUX STRATAGEM.

(*b*) *C'eſt une choſe abominable que la licence que l'on prend ſur nos Théâtres. On y expoſe continuellement le Clergé à la riſée des Eſprits libertins ; c'eſt un uſage conſtant de n'y introduire aucun Miniſtre que pour lui faire jouer le Perſonnage d'un Sot, d'un Yvrogne ou d'un Scélérat. Dans aucune autre partie du Monde Chrétien ou du Payen même, on n'a jamais ſouffert une pareille licence, ou plutôt on n'en a jamais entendu parler.* Réflexions ſur le bien Public.

les différens Perſonnages que vous y aurez introduits. C'eſt un uſage reçu ſur notre Théâtre ; & la plupart des Mariages ne s'y ſont pas autrement. (*a*) Vous pourrez auſſi, attendu l'utilité que votre Patrie en peut retirer, admettre des Moines dans votre Comédie, & c'eſt à vous à les traiter avec le mépris que vous avez pour eux, & que vous devez inſpirer à vos Compatriotes. (*b*) A l'égard des Chefs de notre Egliſe, ils ſont plus du reſſort de la Tragédie. Shakeſpear les y a attaqués ouvertement. Nos Poëtes aujourd'hui ſont plus retenus ; quand ils en veulent faire des Portraits odieux, ils introduiſent dans leurs Piéces des Prêtres des Faux-Dieux, qui n'y paroiſſent que pour y être accablés d'injures, & ils ont l'adreſſe de faire connoître au Peuple à qui ils en veulent. En coëffant un de leurs Per-

(*a*) Conſultez les Comédies de Farquhar, de Cibber, de Wycherley, de Congréve, même le Comique Anglois le plus ſage & le premier de tous. Voyez THE OLD BATCHELOR, Acte IV. Scene VII. Au V. Acte du DOUBLE DEALLER, deux des Perſonnages ſont déguiſés en Miniſtres. Voyez auſſi THE PROVOK'D WIFE, &c.

(*b*) THE SPANISH FRIAR. *Le Moine Eſpagnol* déja cité.

ſonnages du Turban d'un Mufti, ils ſe mettent en droit de le traiter avec toute ſorte d'ignominie, & attaquent ainſi avec plus de hardieſſe & plus d'avantage, les Seigneurs ſpirituels qu'il repréſente & à qui ils en veulent en ſecret (*a*).

Pour vous conformer au gout du plus grand nombre de vos Spectateurs, ménagez quelque part dans votre Comédie, une ou deux Scenes de Taverne (*b*); & autant que votre ſujet vous le permettra, trouvez le moyen d'y introduire des Filles de joye, & des Voleurs de grand chemin (*c*). La vue d'un Homme noyé

(*a*) Dans *Dom Sebaſtien de Portugal*, le Mufti joue le Rolle du plus grand des Scélérats. Voyez auſſi celui de *Magas* dans *la Belle-Mere Ambitieuſe.*

(*b*) Au III. Acte de la Comédie intitulée: THE PROVOK'D WIFE, il y a une Scene de Taverne, où l'on fume & où l'on chante des Chanſons indécentes, & qui bleſſent également & les Mœurs & la Religion.

Au I. Acte de LOVE IN A WOOD de M. Wycherley, la ſeconde Scene ſe paſſe au Cabaret, & preſque tout le III. dans un mauvais lieu.

Dans une autre du même THE GENTLEMAN DANCING MASTER, le I. Acte ſe paſſe au Cabaret & avec des Filles débauchées.

(*c*) *Gibbet*, un Voleur de Grand-Chemin eſt un des principaux Acteurs d'une des Comédies de Farquhar, THE BEAUX STRATAGEM,

dans ſon ivreſſe, eſt la meilleure leçon de tempérance ; & le moyen le plus ſûr d'inſpirer de l'éloignement pour la mauvaiſe Compagnie, eſt d'expoſer les dangers que l'on y court. Tel eſt le but moral du célebre *Opéra des Gueux* (*a*) de M. Guay, & de pluſieurs autres Piéces de notre Théâtre, qui ne ſcandaliſent que ceux qui ne s'apperçoivent pas de l'utilité que la Jeuneſſe en peut retirer. Ne vous faites aucun ſcrupule d'y faire paroître ces Perſonnages de l'un & l'autre Sexe, qui font de tous les métiers, ſinon le plus criminel, du moins le plus infâme : *Ce ſcroit offenſer nos Dames que d'imaginer qu'elles puiſſent s'offenſer de la*

Dans un autre THE TWIN RIVALS, il ſe paſſe une Scene entiere dans un mauvais lieu. Dans celle de l'*Inconſtant*, du même, Oriana déguiſée en Valet, délivre ſon Amant du péril où il ſe trouve dans une Compagnie de Coupe-Jarrets.

(*a*) Dans cette Farce ſcandaleuſe & ſi vantée des Anglois, la Scene eſt toujours en Priſon ou dans des Repaires à Voleurs. Dans la Piéce intitulée : THE FORTUNE HUNTERS, une partie du V. Acte ſe paſſe en Priſon. Une Femme déguiſée en homme y vient trouver ſon Amant. Ces déguiſemens ſont très-communs ſur le Théâtre Anglois, & l'Amant lui-même s'y trompe comme les autres. Voyez LOVE AND A BOTTLE, THE PLAIN DEALLER. &c.

Repréſentation

Repréſentation de pareils Perſonnages (*a*). Un Auteur Comique doit peindre les Mœurs de ſon tems, & montrer le Vice dans toute ſa difformité, puiſqu'il a la hardieſſe de paroître dans le Monde avec tant d'effronterie. Pour prouver juſqu'où va la licence des Mœurs de votre Siécle, expoſez vous-même ſur le Théâtre les excès les plus ſcandaleux, & ne craignez pas de préſenter à vos Spectateurs le Tableau des actions qu'ils ne craignent pas de commettre (*b*). S'il s'en trouve pour qui de pareilles Peintures ſont dangereuſes, c'eſt leur faute; vos bonnes intentions empêchent que l'on ait rien à vous reprocher. Ainſi, lorſqu'au troiſiéme Acte d'une de nos

(*a*) Farquhar. Préface des *Gemeaux Rivaux*.

(*b*) Dans une Comédie de Miſtriſſ Cent-livre, aux indécences ſcandaleuſes qui ſe commettent ſur le Théâtre, on ne ſe douteroit pas que la Piéce eſt d'une Femme. Toutes celles de Farquhar ſont remplies de Scenes de cette eſpéce, celles mêmes de Congréve. Voyez THE OLD BATCHELOR Acte IV. THE DOUBLE DEALLER. THE WILD GALLAND. LIMBERHAM. EPSOM'S WELLS. THE COUNTRY-WIT &c.

Au IV. Acte de *la Vertu en Danger*, Bérinthia tient des Diſcours qui bleſſent toute pudeur, & il y a une Scene d'Adultere dont il eſt étonnant que l'on ſouffre la Repréſentation chez un Peuple qui a des Loix.

Comédies (*a*), dont la Scene ſe paſſe dans un mauvais lieu, on voit une Fille débauchée dans ſon lit, & un Libertin en chemiſe prêt à y aller prendre place, tomber par une Trape dans un Cloaque d'infection, dont un inſtant après il reparoît tout couvert; il eſt aiſé de ſentir que l'Auteur qui l'expoſe dans un pareil état aux yeux des Spectateurs, veut apprendre par là aux jeunes Gens à ſe défier des Filles de mauvaiſe vie, & leur inſpirer, par la punition de ce Débauché, une juſte horreur pour ces miſérables Créatures dont le commerce eſt ſi dangereux. Une Scene de cette eſpece, découvre les Epines qui ſont cachées ſous des Roſes.

N'oubliez-pas, car c'eſt une choſe eſſentielle, de faire battre au moins une fois, deux ou pluſieurs de vos Perſonnages, & qu'il y ait un peu de ſang répandu pour plaire à la troiſiéme Gallerie. (*b*) Si deux Freres ſe trouvent Rivaux en Amour, ne craignez pas de bleſſer la décence de notre Théâtre, en leur faiſant mettre l'un

(*a*) THE ROVER, le Raviſſeur.

(*b*) Dans cette Piéce les différens Perſonnages ſe battent juſqu'à ſix fois. Dans les *Dames Rivales*, deux Femmes déguiſées en hom-

contre l'autre l'épée à la main, vous pouvez les faire battre tant qu'il vous plaira (*a*), pourvû qu'ils ne tombent pas morts sur le Théâtre. Comme il vous est défendu de tuer personne dans la Comédie, si vous voulez y ajouter quelque Scene de Revenant, pour enjouer le Rolle, vous ferez revenir quelqu'un des Pays Etrangers, qui passera pour mort dans votre Piéce (*b*).

Vous pouvez aussi pour rendre votre Comique plus piquant, placer quelquefois la Scene dans un Couvent, & introduire un Amant auprès de sa Maîtresse, déguisé en Religieux (*c*) ou donner un Rendez-vous dans une Eglise

mes se battent. Dans un autre, *le Duel des Petits-Maîtres*, deux Femmes l'épée à la main punissent à coups de pieds la lâcheté de deux hommes qui se battent avec des Fleurets. Voyez aussi THE FORTUNE HUNTERS.

Dans nos Piéces nouvelles aussi-bien que dans les anciennes, dans la Comédie comme dans la Tragédie, notre Théâtre souvent n'est qu'une Scene de carnage. Dans notre Comédie on voit des Duels, des Combats, souvent de plusieurs personnes, des blessures reçues, quelquefois même le Chirurgien qui y met l'appareil, &c. Le Comte de SHAFTESBURY. *Avis à un Auteur*.

(*a*) THE TWIN RIVALS.

(*b*) SIR HARRY WILDAIR.

(*c*) THE INCONSTANT. LOVE IN A NUNNERI.

après l'heure de Vêpres (*a*). Notre Théâtre a de grands Priviléges ; ce que nos Voiſins traitent d'indécence ou d'impiété, ne nous paroît à nous qu'un ſimple badinage.

Si vous y introduiſez quelques Femmes Sçavantes, ſuivez l'exemple de ceux d'entre nous qui ont ajuſté celles de Moliere à notre Théâtre. Le Comique François s'étoit contenté de les faire diſcourir de Vers & de Phyſique. Un de nos Auteurs a beaucoup enchéri ſur lui. Dans ſa Comédie, des Femmes obſervent la Circulation du Sang dans un Poiſſon à travers un Mycroſcope (*b*). Vous pourrez faire faire à celles que vous mettrez en Scene des Expériences ſur l'Électricité des Corps, ou telles autres que vous jugerez à propos. Les choſes frappent toujours plus quand elles ſont miſes en action. Moliere a eu le bonheur de trouver aſſez ſouvent des ſujets qui prêtoient beaucoup au Théâtre ; faute de Génie il ne les a pas fait valoir. Le Caducée de Mercure ne lui ſert de rien dans ſon Am-

(*a*) Au III, Acte de la Comédie LOVE MAKES A MAN, la Scene eſt dans une Egliſe d'où le Peuple ſort de Vêpres,

(*b*) THE BASSET-TABLE,

phitrion. Voyez les Miracles qu'il opére entre les mains de notre Célébre Dryden (*a*), & les Divertissemens ingénieux dont l'imagination de ce Poëte inventif a embelli la Comédie trop uniforme du prétendu Plaute François.

Pour prouver que vous êtes sçavant, (*b*) vous pouvez mettre quelque peu de Latin dans votre Dialogue, & répondre aux reproches d'une Femme qui ne l'entend pas, par des Citations de Virgile : l'Embarras de sçavoir ce qu'on lui dit, & la colère de ce qu'on ne veut pas le lui expliquer, peut jetter beaucoup de plaisant dans une Scene (*c*).

C'est encore un moyen sûr de plaire au Peuple, que de mettre quelques-uns de nos Non-conformistes sur le Théâtre ; ce sont de ces Caracteres d'autant plus aisés à traiter, qu'il suffit la plûpart du tems de leur habit, pour exciter la risée. (*d*) Les François n'osent pas moissonner

(*a*) THE TWO SOSIAS.

(*b*) Shakespear a mis dans ses Piéces le peu de Latin qu'il sçavoit.

Tibere cite des Vers Grecs dans la Tragédie de Séjan de Ben-Jonson.

(*c*) THE INCONSTANT, Acte III.

(*d*) THE DISSENTER. A BOLD STROKE FOR A WIFE. Voyez dans cette derniere Piéce le Rolle de *Simon Pure*, & dans l'*Alchimiste* de

dans ce Champ aussi vaste que fécond de bonnes Plaisanteries. Quel parti n'auroient-ils pas pû tirer de leurs Quiétistes ? Parmi leurs Théologiens de différens Partis, ainsi que parmi les nôtres, il ne se trouve encore que trop de gens dont le grand chapeau prêteroit au ridicule, mais tout ce qui tient à la Religion leur paroît sacré. D'ailleurs si dans la Comédie nous avons plus de Privilèges que les François, c'est qu'il est bien plus difficile de réussir sur notre Théâtre que sur le leur, *& cela parce que les François ont plus de Mercure dans leur tête, & moins de Bœuf & de Pouding dans leur ventre. Notre solidité rend difficile ce que leur folie rend aisé* (*a*).

Vous donnerez à vos personnages des noms qui en expriment leur caractere. Vous appellerez un Petit-Maître *M. de Fatenville*, une Coquette *Madame de Milleamant*, un Hipocrite *M. Bien masqué*, une vielle Amoureuse *Madame de Fort desir*. Moliere n'a pas été assez fidéle à cette pratique, & cela est cause que dans ses Piéces on est obligé de lire

Ben-Jonson celui de *Tribulation*, Pasteur d'Amsterdam.

(*a*) Vanbrugh, Préface de son *Esope*.

des Scenes entieres avant que de connoître les caracteres qu'il y introduit. Si les vôtres sont tellement compliqués & indécis que vous ne puissiez leur donner un nom qui les annonce, & que par leurs actions & par leurs discours même on ne puisse deviner ce qu'ils sont, vous aurez soin de les expliquer à la Table des Personnages, & vos Spectateurs attendront pour en juger, que votre Piéce soit imprimée (*a*).

Vous ferez le moins d'usage qu'il vous sera possible de l'esprit & du langage des Comédies Françoises dont vous vous servirez pour construire la vôtre. *Parce que votre propre invention, quelque mauvaise qu'elle puisse être, ne peut rien vous fournir d'aussi lourd que ce qui y est. Les Poëtes François qui n'ont pas assez d'imagination pour peindre & soutenir de vrais caracteres, tâchent de couvrir leurs défauts par des figures ridicules & des grimaces* (*b*). Vous trouverez réellement si peu d'esprit dans leurs meilleures Piéces, que vous serez obligé d'épuiser le vôtre pour en donner à tous

(*a*) THE CONSTANT COUPLE. THE ARTIFICE. THE BASSET-TABLE. THE INCONSTANT. THE PLAIN-DEALLER.

(*b*) Dryden. Préface du *Feint Astrologue*.

vos Perſonnages. Par la même raiſon que dans le Tragique, nous faiſons quelquefois parler un Prince comme un homme de la lie du Peuple ; vous pouvez dans le Comique faire tenir à un Valet les diſcours d'un Philoſophe, & s'il en eſt queſtion, faire raiſonner un Payſan du ton d'un Politique du Caffé de Will. Pour le ſtyle, il n'eſt pas néceſſaire qu'il ſoit auſſi bourſouflé que celui de la Tragédie. Le Dialogue de la Comédie doit être plus naturel, mais il n'exclut pas l'eſprit, commeles François paroiſſent le ſuppoſer : quoique la plûpart d'entre eux s'en piquent, ce n'eſt réellement que parce qu'ils en ont peu, qu'il eſt ſi clair ſemé dans leurs Ouvrages ; ils prétendent que leur jugement leur apprend à l'épargner : mais le nôtre qui eſt reconnu de toute l'Europe, nous dit qu'on ne peut faire trop d'uſage de celui que l'on a. Le gout dont ils ſe parent, n'eſt qu'un voile qui leur ſert à couvrir leur pauvreté. Ainſi ne craignez pas d'employer dans votre Piéce les Figures les plus hardies. Il importe peu que les comparaiſons ſoient juſtes, mais il eſt néceſſaire qu'elles ſoient fréquentes. Sur-tout prodiguez-y l'Antithèſe, c'eſt la figure

qui donne le plus l'air d'esprit, quoique ce soit celle qui en demande le moins. Il faut vous aider au Théâtre de tout ce qu'on vous permet pour y faire rire. Vous pouvez même risquer les Plaisanteries les plus indécentes sur l'Ecriture (*a*), bonnes ou mauvaises, il en faut faire aussi quelques-unes sur les François & sur leur Roi (*b*). Enfin répandez à plaines mains pour assaisonner votre Dialogue les Epigrammes, les Jeux de mots, les Equivoques & les Ordures (*c*), à moins que l'indécence de l'action ne soit telle que vous n'ayez pas besoin de la licence du style pour réussir (*d*). Si quelque Cen-

(*a*) THE PROVOK'D WIFE. Acte I. Scene I.

(*b*) LOVE IN SEVERAL MASQUES de M. Fielding.

(*c*) *J'ose cautionner*, dit le Spectateur Anglois, *pour tous les Poëtes en général, qu'il n'y en a pas un seul qui ait écrit des saletés que parce qu'il étoit à bout de son invention.* Je ne sçais si beaucoup de Comiques Anglois, & M. Congreve lui-même à leur tête, auroient voulu souscrire à cette Sentence, quelque juste qu'elle soit.

(*d*) Les Anglois sont tellement accoutumés à la licence de leur Théâtre, qu'ils ne craignent pas de donner pour Morale des Piéces dont les Mœurs sont de la derniere dépravation,

L'Auteur de *la Vertu en danger*, dit que toute Femme estimable qui lira sa Piéce sans partialité, la trouvera si innocente, qu'elle ne croira

ſeur trop ſévere s'aviſe de condamner la licence de votre ſtyle, vous lui répondrez pour vous juſtifier, *qu'il y a plus d'ordures dans une ſeule Scene de Fletcher, que dans toute votre Piéce*, & *qu'au Théâtre Anglois tout y eſt permis, excepté d'y ennuyer.*

Lorſque vous aurez quelque Scene tendre à traiter, vous quitterez la Proſe : les Vers donnent plus de pathétique à l'expreſſion (*a*), & ſi pour varier il vous prend envie de mêler dans la même le Sentiment & le Burleſque, vous ferez parler l'un de vos Acteurs en Proſe, & l'autre en Vers (*b*) & dans tous les autres cas vous finirez & vos Scenes, & vos Actes par de longues tirades de Vers (*c*).

pas faire tort à ſon Livre de Prieres, de la mettre ſur la même Tablette. Il en appelle avec confiance au jugement des plus ſéveres. Cependant il eſt peu de Comédies dont la lecture ſoit auſſi dangereuſe. Au IV. on y tient les diſcours les plus diſſolus, & l'adultere s'y commet preſque aux yeux des Spectateurs. Ni notre Langue, ni l'honnêteté, ne permettent de traduire ces Scenes où M. Vanbrugh prétend *n'avoir rien écrit d'aſſez licentieux, pour ſe faire des amis de ceux qui l'ont critiqué.*

(*a*) THE TWO SOSIAS, &c.

(*b*) THE ROVER, THE ANATOMIST. &c.

(*c*) THE BEAUX STRATAGEM. LOVE AND A BOTTLE. THE CONSTANT COUPLE. THE

Pour le Prologue, l'Epilogue & la Préface, c'est absolument la même chose que dans la Tragédie ; vantez beaucoup les Comédies Angloises, & sur-tout la vôtre ; soutenez hardiment que *nos Auteurs ont de beaucoup surpassé tous les Ecrivains Anciens & Modernes des autres Pays* (*a*), & témoignez le plus grand mépris pour les François, & pour leurs productions de toutes especes (*b*).

FORTUNE HUNTERS. THE INCONSTANT. THE ARTIFICE. THE ARTFULL HUSBAND, &c.

(*a*) Dryden, Essai sur la Poësie Dramatique.

(*b*) Epilogue de SIR HARRY WILDAIR. *Angli suos ac sua omnia impense mirantur, cæteras Nationes despectui habent.* BARCLAY.



LETTRE LXXVIII.

A Monſieur DU CLOS.

De Londres, &c.

MONSIEUR;

ENTRETENIR celui qui écrit l'Hiſtoire de Louis XI. de toute autre matiere que de Politique, ce ſeroit le diſtraire : je vous laiſſe à examiner celle d'un Prince qui a paſſé pour le plus grand Politique de ſon tems, & qui, par ſon habileté dans l'art de regner, a ſçu affermir la Puiſſance au dedans, étendre ſes Frontieres au dehors, & rendre la Monarchie redoutable à ſes Voiſins.

Il y a long-tems qu'on a remarqué que les Anglois ne ſont pas auſſi habiles dans la Négociation que d'autres Peuples de l'Europe, bien moins exercés qu'eux à combiner les plus grands Intérêts. Ils ont ſouvent perdu par des Traités le fruit de pluſieurs Victoires. Cependant dans un Pays où les différens Ordres de l'Etat

ont part au Gouvernement, la Politique devroit être plus rafinée : pourquoi donc les Anglois qui la connoissent si bien, ne sont-ils pas supérieurs à leurs Voisins en tout ce qui est de son ressort?

Il suffit d'être témoin de ce qui se passe parmi eux, pour sentir la raison de cette espéce de contradiction : ce n'est pas que les Anglois ignorent l'art de Négocier ; c'est que leur façon de penser & de se gouverner, ne leur permet pas toujours de le pratiquer : ils en sont eux-mêmes si persuadés, qu'ils appellent les Négociations l'*Artillerie de leurs Ennemis*. En Angleterre, une suite de Traités ne fait qu'engendrer la Guerre.

Un Ministre perpétuellement occupé à lutter contre des Factions Domestiques, a moins d'avantage qu'un autre, quand il est question de faire échouer les Entreprises d'un Voisin ambitieux ; ce qu'il auroit de ressource pour soutenir au dehors les intérêts de son Souverain, il est obligé de l'employer au-dedans, à les défendre contre un Parti qui travaille continuellement à les ruiner.

D'ailleurs, il ne peut pas traiter dans les Cours Etrangeres avec assez de confiance. C'est parce qu'il est avoué du

Roi, qu'il a tout lieu de craindre d'être désavoué par la Nation. Vainement il prend les mesures les plus sages, la Faction qui lui est opposée les rend inutiles.

Si le Roi se trouve engagé dans une Guerre nécessaire, on déclame contre le Ministre, & on lui reproche la ruine du Commerce; si le Ministre trouve le moyen d'entretenir une harmonie parfaite avec ses Voisins, ses Ennemis tâcheront de renverser les Autels de la Paix pour l'accabler lui-même sous les ruines: de sorte qu'il a besoin de tout son courage & de toute son adresse, pour se soutenir dans un Poste, qui n'est, chez aucun Peuple, aussi odieux, & néanmoins aussi envié que chez les Anglois.

Avec quelle véhémence & quelle indécence ne déclame-t-on pas aujourd'hui contre le Ministere présent. Les mesures les plus nécessaires au maintien du Gouvernement, sont traitées d'attentats contre la Liberté & les Droits du Peuple. Si les vûes de celui qui gouverne étoient aussi criminelles qu'on le suppose, que devroit-on penser du Parlement où la pluralité des Voix lui est presque toujours assurée? Si le Ministre est coupable, ceux qui le justifient ne peuvent être inno-

cens. C'eſt une baſſeſſe que de flatter un homme uniquement à cauſe de ſon autorité. Mais ce n'eſt pas une moindre dépravation dans le cœur, que de le diffamer ſans autre motif que ſa Puiſſance. L'Envieux & le Flatteur ſont également coupables envers la Société dont ils ſacrifient les intérêts à leur intérêt particulier; l'un en s'efforçant de flétrir le Mérite qui le bleſſe, l'autre en rendant au Vice les hommages qui ne ſont dûs qu'à la Vertu.

Un Miniſtre en Angleterre eſt dans le cas d'un homme revêtu d'une Charge importante; & qui eſt en même-tems inquiété dans ſon Domeſtique. Quelles que ſoyent ſa vigilance & ſes bonnes tentions, les déſordres de ſa Maiſon l'empêchent de donner toute ſon attention aux devoirs de ſa Charge. Les affaires du dedans prennent toujours un peu ſur celles du dehors; il eſt difficile de ſuffire à tout. L'humanité n'eſt point parfaite. Ceux qui déclament avec tant de véhémence contre les Miniſtres, ſeroient plus indulgens, s'ils ſongeoient combien il eſt difficile de gouverner les hommes, même en n'étant occupé que de leurs véritables intérêts.

Le Parlement veut pénétrer dans les vûes Politiques du Miniſtre, ſoit pour les approuver, ſoit pour les rejetter. Dans une multitude de Conſeillers, il entre ſouvent de la ſageſſe, rarement du ſecret. Voilà, Monſieur, un des principaux déſavantages du Gouvernement Anglois. Le Miniſtere trop contrarié ne peut toujours exécuter ce qu'il tente pour le bien de la Nation.

Les Anglois qui ne ſe laiſſent point aveugler par l'eſprit de Parti, ſont forcés de reconnoître l'habileté du Miniſtre qui eſt aujourd'hui en place, en tout ce qui regarde le Gouvernement intérieur du Royaume; mais ils lui reprochent de n'avoir pas ſçu également ménager les intérêts de l'Angleterre dans différens Traités d'Alliance où il a engagé ſa Nation: ils l'accuſent d'avoir concouru à rompre l'Équilibre de l'Europe, qu'il devoit & qu'il pouvoit y maintenir. M. Walpole au contraire, par pluſieurs Écrits qu'il a publiés, pour ſa juſtification, prétend avoir été forcé de céder au tems. Sans prononcer ſur le fait ni ſur le droit, peut-être eſt-il vrai que ſes Ennemis le rendent reſponſable de ce que la prudence la plus conſommée ne pouvoit pré-

voir. La Politique ſçait tirer parti des conjonctures ; mais elle n'eſt pas toujours maîtreſſe de les faire naître. Il eſt une Providence qui ſe rit de la ſageſſe humaine, & diſpoſe à ſon gré des événemens.

Cette prétention qu'ont les Anglois de maintenir dans l'Europe une Balance qui ſouvent n'eſt qu'imaginaire, flatte peut-être plus la vanité des particuliers, qu'elle n'eſt en effet avantageuſe à la Nation. Elle eſt cauſe qu'aujourd'hui ils prennent parti dans toutes les Guerres de leurs Voiſins, & que communément leurs Alliés leur en font ſupporter tout le poids. Henri VIII. eſt le premier Roi d'Angleterre qui ait entrepris d'établir cette Balance ; mais ce Prince étoit trop livré à ſes Paſſions pour ſuivre avec conſtance aucun projet de Gouvernement ; ſon regne n'a été qu'un tiſſu de folie, de violence, & de légéreté. Une Princeſſe qui a été la gloire du Trône & de ſa Nation, & qui poſſédoit toutes les Vertus de l'un & de l'autre Sexe, ſans avoir aucune des foibleſſes du ſien, Eliſabeth eſt la ſeule en effet qui ait ſçu tenir cette Balance Politique d'une main toujours ferme & égale. Elle a profité avec art

des conjonctures où elle s'est trouvée ; aujourd'hui l'Europe n'est plus dans la même situation.

Dans le cours ordinaire des choses, une Isle sous un seul Gouvernement, riche par elle-même, plus riche encore par son Commerce, n'est point obligée de se mêler des affaires du Continent, & d'entrer dans des Systêmes d'Alliances & de Ligues. Les Anglois épousent souvent par Passion un Parti dans des différends dont ils pourroient être les Médiateurs. Avouons-le cependant, telle est & la puissance & la valeur de cette Nation, que toutes les fois que leur haine pour leurs Voisins les ont fait triompher des Divisions du dedans, ils se sont rendus redoutables à l'Europe. Malheureusement pour eux, lorsqu'ils ne sont pas en guerre avec leurs Ennemis, ils le sont avec eux-mêmes.

Depuis le Regne de Jacques I. où, sous les noms odieux de Whig & de Tory, deux Partis commencerent à diviser l'Etat, on peut dire qu'il y a toujours eu deux Nations dans une, que les affaires du dehors ont quelquefois réduites à la Tréve, mais qui n'ont jamais été en paix l'une avec l'autre.

Toute Faction est un nouvel Etat qui s'éléve dans le premier, & comment y en pourroit-il avoir d'innocente, lorsqu'il ne s'en forme point dont la premiere démarche ne soit de se soustraire à l'Autorité établie ? En effet, la plûpart des Tentatives de Factions, tendent plus à bouleverser un Etat qu'à le réformer. *Elles sont*, pour me servir des termes de Montagne, *comme les Médecines foibles & mal appliquées. Les humeurs qu'elles veulent purger, elles les échauffent, exasperent & aigrissent par le conflit, & si nous demeurent dans le corps. Elles ne sçavent nous purger par leur foiblesse & cependant nous affoiblissent.*

Plus un Peuple est aisé, plus il devroit être uni. Les Anglois étant plus riches & plus désunis que leurs Voisins, il faut qu'il y ait un Vice dans le Gouvernement qui en trouble l'harmonie, & que ces Richesses viennent d'une cause Physique, toute différente d'une cause Morale, qui produit leur désunion ; comme la situation de leur Isle, leurs Possessions dans l'Amérique, &c.

De pareilles Dissensions domestiques, ont mis plus d'une fois la République Romaine à deux doigts de sa perte. Les

Guerres Civiles, que les Factions des Grands ont autrefois allumées en France, ont été plus funestes à l'Etat, que le Gouvernement peut-être trop absolu de quelques-uns de nos Ministres. Une Nation ne peut se faire craindre au dehors qu'autant qu'elle est unie au dedans. La Puissance d'un Etat, & celle d'une Famille, sont de la même nature : un Etat est une grande Famille. L'un & l'autre ne peuvent subsister, si les Membres qui les composent, ne se soutiennent entre eux par les liens de l'union. Et combien il est rare que ceux qui veulent briser ces liens sacrés, n'ayent en effet en vûe que le bien du genre humain & l'intérêt de leur Patrie !

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXIX.

A Monſieur De Buffons.

De New-Market, &c.

MONSIEUR,

Vous avez entendu parler de la mauvaiſe Police d'Angleterre à l'égard des Grands chemins, & vous ſçavez qu'ici, comme en Turquie & en Perſe, on ne peut voyager ſans courir les riſques d'être volé. Votre Ami, M. C**, qui arriva hier à New-Market, fut ſurpris l'an paſſé près de Cambrige par le célebre Turpin, le Cartouche de ſa Nation. Le Voleur, après lui avoir réïtéré inutilement le commandement de s'arrêter, pour le punir de ſa déſobéiſſance, lui tira un coup de Piſtolet : heureuſement la balle ne l'atteignit pas. M. C** craignant un ſecond avertiſſement de cette eſpece, ſe détermina à obéir. Le Voleur lui prit ſon argent, ſa Montre & ſa Tabatiére, & ne lui laiſſa que deux Shellings pour continuer ſa route. Avant

que de le quitter, il exigea ſa parole d'honneur de ne point faire courir après lui, & de ne le point dénoncer à la Juſtice, & ſur ce ils ſe ſéparerent tous deux fort civilement.

Ils ſe retrouverent l'un & l'autre aux Courſes, & ils y renouvellerent connoiſſance. M. C * * lui avoit gardé religieuſement ſa promeſſe ; non-ſeulement il ne voulut pas le faire arrêter, il ſe vante même d'avoir eu le bonheur de rattraper une partie de ſon argent par une voye plus honnête. Le Voleur lui propoſa un Pari, que votre Ami accepta d'auſſi bonne grace qu'il l'eût pu faire avec le plus galant Homme d'Angleterre, & qu'il gagna. M. Turpin, touché de ſes bonnes manieres, lui paya fidelement à ſon tour la gageure qu'il avoit perdue, & fut très-fâché de ce que la petite affaire qui s'étoit paſſée entr'eux ne leur permettoit pas de boire enſemble.

Si quelque Etranger, au lieu de rire de ces tours, où l'on trouve ici tant de gentilleſſe, prend la liberté de blâmer une conduite ſi ridicule dans les Particuliers, & un défaut ſi ſenſible dans le Gouvernement ; les Anglois, prévenus en faveur de leur Nation, défendent avec

autant de chaleur leurs uſages les plus vicieux que leurs Loix les plus ſages, & les défauts de leur Conſtitution, comme les avantages les plus eſſentiels qui y ſont attachés. Plutôt que de convenir que c'eſt une choſe honteuſe, que dans un Etat auſſi policé à tant d'autres égards que le leur, on ne ſoit pas en ſûreté ſur les grands Chemins, ils prennent le parti d'en plaiſanter. Quelques-uns même ne tirent pas moins de vanité de l'adreſſe de leurs Voleurs, que de la bravoure de leurs Troupes. Un d'eux me racontoit un jour avec plaiſir, qu'un Voleur de ſa Province ayant pris la peine d'arrêter un Gentilhomme, qu'il connoiſſoit pour un Homme riche; & ne lui ayant trouvé que cinq ou ſix Guinées, l'avertit que la premiere fois que cela lui arriveroit, il lui donneroit vingt coups de bâton.

Ces Plaiſanteries ſont fort du gout des Anglois. Les Voleurs célebres ſont ici des eſpeces de Héros, dont au fonds la Populace fait cas. Si le Peuple, qui eſt le même dans tous les Pays, c'eſt-à-dire, facile à s'émouvoir, voit à regret des Criminels aller à la Potence, celui de Londres aime à les y voir marcher avec conſtance. Il applaudit ceux qui ſont

aſſez inſenſés pour mourir auſſi ſcélérats qu'ils ont vécu, bravant la Juſtice de Dieu & des Hommes. On permet à ces Malheureux de ſe dérober en quelque ſorte, à force d'Eau-de-Vie, au ſentiment du ſupplice qu'ils méritent; & le Peuple charmé, admire ſouvent en eux un courage qu'ils ne doivent qu'à leur ivreſſe, & dont on ſe plaît à faire honneur à ſa Nation.

Les Poëtes chantent eux-mêmes les exploits de ces miſérables. Un d'eux a fait une Chanſon qui eſt fort goutée, où il dit, que le Grand Alexandre étoit en priſon au milieu de l'Univers; que le Roi d'Angleterre eſt priſonnier dans ſon Iſle, le Sultan dans ſon Serrail, un Moine dans ſon Couvent, un Sçavant dans ſon Cabinet, & qu'en un mot, tous les Hommes ſont en priſon, quelque part qu'ils ſoient. J'ai vu des Anglois qui étoient fous de cette Chanſon, & qui la chantoient toutes les fois qu'ils vouloient ſe mettre en belle humeur.

Je ſuis fâché qu'on ait permis à Paris de mettre Cartouche ſur le Théâtre, & qu'un François ait pu faire, des crimes d'un Scélérat, l'objet des plaiſanteries d'un

d'un Poëme burlesque. Mais c'est à la honte du Théâtre & du gout des Anglois, que leurs Comédies sont remplies de Rolles de Voleurs, & que l'*Opéra des Gueux*, dont les Personnages sont autant de Brigands & de Coupe-Jarrets, a si long-tems amusé & amuse encore la Ville de Londres, & qu'il a trouvé des Protecteurs dans les premieres Personnes du Royaume de l'un & de l'autre Sexe.

Quel attentat contre les bonnes Mœurs, que de prêter des couleurs favorables aux plaisirs aussi infâmes que criminels d'une troupe de Brigands ! que de représenter des Scélérats, qui bravant les remords, se livrent à une joye brutale, dont ils font leur félicité ! Comment se peut-il que des Vaudevilles, qui expriment des sentimens si dissolus & si dangereux, n'ayent pas paru scandaleux sur le Théâtre ? Quel spectacle que d'y voir des malheureux chargés de fers, danser, chanter, boire & rire dans les Prisons, & de la Justice qui les y retient, & du Supplice qui les attend ! La Potence devroit-elle être un badinage pour des Ecrivains de quelqu'espece qu'ils soient ! & quel plaisir d'honnêtes Gens

peuvent-ils prendre à de pareilles repré-ſentations ! Malheureuſement Shakeſpear en avoit donné l'exemple. Il y a dans une de ſes Piéces * une Scene de Plaiſanterie entre le Bourreau & le Patient. C'eſt lui qui a accoutumé les Anglois à voir le Gibet & la Roue ſur leur Théâtre.

Pour revenir des Voleurs qui font rire ici dans les Comédies, à ceux qui arrêtent ſur les grands Chemins, lorſque l'on paſſe d'une Province à l'autre, il eſt d'uſage de mettre à part une douzaine de Guinées, comme un tribut que l'on doit au premier qui le demandera ; c'eſt une ſorte de droit de Paſſeport établi par la Coutume en faveur des Voleurs : ils ſont en quelque façon les ſeuls grands Voyers d'Angleterre ; auſſi les Anglois les appellent *Gentlemen of the Road*, c'eſt-à-dire, Meſſieurs des Grands Chemins, comme nous diſons, Meſſieurs de Ville ; & l'Etat les laiſſe en effet exercer aſſez paiſiblement leur Juriſdiction ſur les Paſſans. A la vérité, ils ſe contentent de prendre l'argent de ceux qui ſe rangent à leur devoir ; mais quoiqu'ils paſſent ici pour être fort humains, la vie de ceux

* *MEASURE FOR MEASURE*, Act. IV.

qui veulent leur échapper n'eſt pas toujours en ſûreté : ils ſont exacts & ardens à lever leur impôt ; & ſi l'on n'a pas de quoi le payer, le moindre riſque que l'on court, eſt d'être aſſommé de coups.

Il y a une quinzaine d'années, que pour maintenir leurs droits, ils afficherent aux portes des gens riches de Londres, des défenſes expreſſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles fuſſent, de ſortir de la Ville ſans avoir dix Guinées & une Montre ſur ſoi, ſous peine de la vie. Dans les tems malheureux, & où les grands Chemins ne rendent pas, ils s'aſſemblent en troupes pour lever leurs impoſitions juſques dans Londres même, & le Guet s'aviſe rarement de les troubler dans leurs fonctions.

Les Maréchauſſées ſi ſagement établies en France, pourroient remédier à ces abus ; mais les Anglois n'en veulent pas : ils craignent les Troupes, & tous les Emplois dont le Roi peut diſpoſer. Ils aiment mieux être volés ſur les grands Chemins que dans leurs Maiſons, & par des malheureux que par des Miniſtres.

D'un autre côté, il ne ſeroit pas de l'intérêt du Souverain de confier au Parlement un Corps d'Hommes armés, quelque petit qu'il fût. Mais puiſque les Anglois s'appliquent ſi fort à conſerver leur bien, pourquoi ne pas ſonger davantage à l'aſſurer contre les Voleurs ? Ne pourroit-on pas employer des moyens, qui, ſans être dangereux pour la Liberté, ſeroient plus efficaces que ceux qui ſont ici en uſage ? Leur Gouvernement eſt ſujet à quelques inconvéniens auxquels ils pourroient trouver des remedes ; mais telle eſt leur prévention en faveur de leurs Loix : s'il eſt des abus qu'elles entraînent, ils les croyent inévitables.

Les mauvais Chemins d'Angleterre ſont une nouvelle preuve de ce que j'avance. Ils ſont preſque partout impraticables en Hiver; ce qui fait que les Chaiſes de Poſte ſont inconnues ici, & qu'en bien des endroits même on ne va pas en Carroſſe ſans danger. Il y a à la vérité pluſieurs Actes du Parlement pour les réparer, mais qui ne ſervent qu'à enrichir ceux qui en font l'entrepriſe, & qu'à faire payer aux Paſſans des droits pour des réparations qui ne s'y font pas. L'An-

gleterre eſt peut-être le Pays où l'on parle le plus du bien public, mais où l'on eſt en effet le plus occupé de ſon intérêt particulier. Si on demande aux Anglois la raiſon de tous ces abus, ils répondront qu'ils ſont inévitables dans un Pays de Liberté comme le leur. Il ſemble que ce ſoit la Liberté qui les empêche de rendre les Chemins ſûrs & praticables, de paver la Ville de Londres, & d'y établir une bonne Police *. Avec ce grand mot on pallie tout, & l'on ne remédie à rien. Le Peuple ne connoît pas toujours ſes véritables intérêts; il faut quelquefois le forcer d'être heureux. S'il eſt ici plus difficile de l'y contraindre qu'ailleurs, le tems & de ſages meſures peuvent opérer ces changemens, que l'autorité fait tout d'un coup en d'autres Pays. On ne doit ſouffrir des abus dans

* *La boue & l'infection de quelques endroits de la Ville, les incommodités & les accidens où l'on eſt partout expoſé par le défaut du pavé & de l'entretien des rues, font tort à notre Nation aux yeux des Etrangers; ils ſont fondés à nous croire un Peuple non-ſeulement ſans Politeſſe, mais ſans Gouvernement, une troupe de Barbares, une Colonie de Hottentots,*

Diſcours de Mylord Tyrconell à la Chambre des Communes,

un Gouvernement, qu'après avoir tenté inutilement toutes les voyes possibles de les réformer.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXX.

*A Monſieur le Marquis Du T***.*

MONSIEUR,

De New-Market, &c.

IL eſt difficile de bien connoître une Nation, ſi l'on ne ſe prête à ſa façon de vivre ; ce n'eſt qu'en épouſant en quelque ſorte ſes gouts, que l'étude de ſes Mœurs peut devenir auſſi agréable qu'utile. On partage ſouvent ces mêmes plaiſirs que l'on ne vouloit connoître que comme des objets de ſpéculation. C'eſt ce que j'éprouve aujourd'hui à New-market où j'ai ſuivi la nombreuſe Compagnie que les Courſes de Chevaux y attirent. Charles II. s'y amuſoit tellement qu'il avoit coutume d'y faire tous les ans deux voyages d'un Mois chacun. Il y a d'autres Courſes établies en différentes Provinces d'Angleterre ; mais celles-ci, les plus célebres de toutes, ſont un Spectacle digne de la curioſité d'un Etranger.

Ce que j'y trouve de plus étonnant; ce ſont les Parys conſidérables que l'on y fait. La bonne opinion qu'un Gentilhomme a d'un Cheval, lui coute ſouvent le revenu d'une année de ſes Terres. Il en eſt parmi nous qui ſe ruinent en équipages; l'Anglois donne autant à la folie ſans donner autant à la vanité. Il ſe ſoucie peu de porter des habits brillans ou d'avoir une Table délicieuſe, mais il ne craint pas de hazarder cent guinées ſur un Cheval. Ici le *MORE-MONEY*, & les Gageures inconſidérées, c'eſt-à-dire l'appas du gain, ſont auſſi funeſtes à la jeuneſſe Angloiſe que l'envie de faire figure & le gout de la dépenſe peuvent l'être à la nôtre. Cette maniere de s'enrichir avec ſi peu de peine, ou de ſe ruiner avec ſi peu de plaiſir, eſt commune à tous les Etats. En vingt occaſions un Artiſan riſque ſans répugnance le fruit de deux ans de travail. Tel Homme vous propoſe de parier dix Guinées contre une, à qui il ne reſte rien s'il vient à les perdre. Les façons de parler particulieres à une Nation tirent leur origine de ſes Mœurs, la maniere ordinaire d'affirmer une choſe en Anglois, eſt de dire: *dix contre un*

que

que cela est vray. Cette façon d'argumenter, si commune en Angleterre, est très-commode pour les riches gens; on n'est pas toujours en état d'y répondre, & le triomphe de leur bourse leur paroît être de leur raison.

Une autre sigularité ne m'a pas moins frappé aux Courses, c'est la joye folle & insensée du Peuple. Il la porte à un point d'yvresse dont il seroit difficile de vous donner d'idée. Lorsqu'un Cheval est vainqueur, s'il ne peut pas le complimenter lui-même, & décerner à l'animal victorieux les honneurs du Triomphe, il accueille du moins le Palefrenier qui l'a monté avec plus d'acclamations & de louanges, qu'il n'en donneroit peut-être à l'Homme qui auroit le mieux servi la Patrie. Le Peuple réellement fait plus de cas de ceux qui l'amusent que de ceux qui veillent à ses intérêts.

J'ai vû l'an passé, aux Courses d'une petite Ville, un Gentilhomme en disputer le prix contre un Cordonnier & le perdre : la Canaille couronna de Lauriers son Héros, & le conduisit ainsi par-tout en triomphe. Ce Manant est un gaillard très-dispos. Il passe six Mois de l'année à faire des Souliers, bien ou

mal, & les ſix autres monté ſur ſon Bucéphale il parcourt le Pays, ſe trouve à toutes les Courſes, y entre en lice, & gagne tantôt quarante Guinées, tantôt un Cheval, tantôt une ſimple Selle; car il n'eſt point de prix au-deſſous de lui. Son Courſier favori l'a ſi bien ſervi qu'il eſt déja en état de ſe paſſer de ſa Profeſſion, & il ne la continue que pour s'aſſurer pendant l'hyver une reſſource d'amuſement.

En France un jeune Homme de condition ſe pique peut-être un peu trop d'avoir bonne grace à la Danſe. Il y en a tel parmi nous à qui il ne manque qu'une Juppe & des Cornettes pour en diſputer le prix au Sexe. L'Anglois aime à briller à des exercices plus mâles. Si de jeunes François ont été quelquefois tentés de montrer leur habileté ſur le Théâtre de l'Opéra, j'ai vû ici des Pairs du Royaume tout prêts d'entrer en lice dans les Courſes Publiques.

Quoique la jeuneſſe la plus brillante de la Cour ſe trouve ici, cependant on n'y voit point de Femmes. New-market eſt trop loin de toutes les Villes; ainſi on y paſſe tout le tems, excepté celui des Courſes, à ce qu'on appelle des

amuſemens innocens, c'eſt-à-dire à ruiner ſa fortune au jeu, & ſa ſanté par les débauches. Le gros jeu néanmoins commence à tomber ici depuis quelques années. Il s'y trouvoit auparavant des Avanturiers, c'eſt-à-dire de ces Marquis François & de ces Barons Allemans dont la Probité eſt auſſi ſuſpecte que la qualité, & des Anglois même de la premiere condition qui y témoignoient un peu trop d'adreſſe pour ne pas détruire juſqu'à l'égalité des Jeux de hazard.

Les Femmes accourent à toutes les autres Courſes avec autant d'ardeur & paroiſſent y prendre le même plaiſir que les Hommes. On n'y voit pas moins de vilains Equipages que de beaux Chevaux. Tant que durent les Courſes, il y a d'ordinaire dans les Villes un peu conſidérables une mauvaiſe troupe de Comédiens, pour le divertiſſement des Dames. Les Hommes s'amuſent plus, ſelon leur goût, à la Taverne ou à l'Auberge. On a dans les autres Villes :

Le Bal & la Grand-bande, à ſçavoir trois Muſettes
Et parfois Fagottin & les Marionettes.

On y a auſſi des Aſſemblées, c'eſt-

à-dire, des endroits où l'on danſe, car de dire qu'on s'y réjouit, ce ſeroit trop hazarder. C'eſt-là du moins que la Fille d'un riche Campagnard affiche publiquement qu'elle eſt à marier; & que par fois un jeune Colonel fait d'un grave Juge de Paix l'objet du ridicule de ſa petite Ville.

Aprés vous avoir parlé des Courſes & du plaiſir que les Anglois y prennent, il eſt juſte de vous dire auſſi quelque choſe des Chevaux qui y remportent le prix. Les Anglois ont la plus grande attention d'en conſerver la race; & la Généalogie d'un bon Courſier eſt preſque auſſi connue que celle d'une Maiſon illuſtre. Ceux qui ſont deſtinés à la Courſe ne ſervent point à d'autres uſages: ils ſont chers & coutent beaucoup à entretenir; mais auſſi on retire ſouvent avec uſure l'intérêt de ſon argent. Ce Comte ou ce Baron dont le Cheval remporte un Prix, eſt par-là ſuffiſamment dédommagé & de l'argent & des ſoins qu'il lui coûte. En France les Gens de Condition me paroiſſent moins aviſés, ce n'eſt que par vanité qu'ils ont de beaux Chevaux dans leurs Ecuries; il leur ſeroit honteux d'en faire trafic,

l'Anglois connoît & consulte un peu mieux ses intérêts.

Un Cheval qui a une fois remporté le Prix à New-market, devient aussi-tôt un Animal célebre par toute l'Angleterre ; son nom se trouve dans tous les Papiers, & bien-tôt est aussi connu que celui du meilleur Ecrivain du Siécle. On grave le Portrait de l'Animal victorieux. Tous les Gentilshommes de Campagne en tapissent leurs Cabinets, & je ne dis pas à la honte de cette Nation qui d'ailleurs est si sage & si judicieuse, mais à la honte de ceux qui l'achetent. Le Graveur débite plus aisément une Estampe de cette espece qu'il ne débiteroit le Portrait du Chevalier Newton. *La Bohémienne* de M. le Duc de Devonshire & *le Cartouche* de M. Morgan, dont je vous envoye les Portraits, sont aujourd'hui les plus célebres Coursiers qui soient en Angleterre.

Enfin, un Homme travaille actuellement à un Livre dont voici le Titre : » *Histoire* de tous les Chevaux qui » ont remporté le prix aux Courses de » New-market, & autres Courses céle- » bres d'Angleterre, depuis leur éta- » blissement jusqu'à la présente année

» 1738. Avec la Généalogie des Che-
» vaux & leurs Portraits en taille-douce.
» On y a joint les noms des Palefreniers
» qui les ont montés & des Grands du
» Royaume à qui ils ont appartenu ; &
» pour l'instruction & la satisfaction du
» Lecteur, un compte aussi exact que
» l'on a pu, de toutes les Gageures con-
» sidérables qui ont été faites pour &
» contre chaque Cheval. 3. Volumes
» in-folio.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXXI.

A Monsieur DE BUFFONS.

De New-Market, &c.

MONSIEUR,

QUoique dans les commencemens je me sois assez amusé à New-Market, la Vie que les Anglois y menent, me seroit fort à charge, si j'étois toujours obligé de la suivre; mais comme mon Porte-Feuille me suit par-tout, je ne m'ennuye nulle part. Tandis que les uns perdent leur argent au Jeu, & que d'autres tâchent de noyer dans le Vin le regret de celui qu'ils ont perdu; que quelques-uns plus déraisonnables encore invectivent avec fureur contre une Fortune qui n'existe que dans leur idée, & se plaignent d'un mauvais sort, qui n'est que l'effet de leur imprudence; dans le lieu le plus retiré de cette Auberge, je ris de la folie des uns & des autres.

Les Anglois se ruinent tous les jours aux Jeux de Hazard, dont ils font leur principale étude. Ils sont accoutumés à

calculer les Probabilités dans les événemens dépendans de la Politique & du Commerce, parce qu'ils ſe regardent comme ayant part aux affaires publiques. Ils calculent la probabilité de la Vie, & celle du retour des Vaiſſeaux. Ils ont des Annuités, des Actions, des Rentes tournantes & ſubſtituées, des Aſſurances & une infinité d'autres effets publics, dont la valeur dépend du hazard des événemens, & dont cependant ils ſçavent faire une juſte eſtimation. Ils portent cette habitude au calcul dans les Jeux, les Parys, & les Hazards de toute eſpece. Ils ſe piquent d'en entendre les principes, qui ne ſont pas auſſi ſimples qu'on pourroit ſe l'imaginer : ils nous ont donné des Regles pour connoître l'avantage & le deſavantage du Joueur dans tous les cas.

L'eſprit de combinaiſon, qui eſt néceſſaire pour cette eſpece de Calcul, eſt plus commun chez les Anglois que chez leurs Voiſins, parce que les premiers ſont plus portés à la réflexion. La vivacité naturelle des François les empêche ſouvent de refléchir aſſez ſur ce qui les intéreſſe le plus. Il n'arrive que trop parmi nous, que le Hazard ſeul décide de

nos actions les plus importantes ; les Anglois qui pensent davantage, veulent soumettre le sort même à la décision de leurs Calculs : la liberté de penser qui regne en Angleterre, y entretient le gout pour les idées abstraites ; aussi le Jeu est plutôt chez eux une étude, qu'un amusement de Société. Cependant, ils jouent avec passion ; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'étant mieux instruits que les autres Peuples des Principes Mathématiques du Jeu, ils semblent en ignorer les conséquences Morales.

J'ai eu plusieurs conversations sur ce sujet avec le fameux M. De Moivre, le plus grand Calculateur de Probabilités qu'il y ait en Angleterre. Je ne pense pas qu'il ait jamais calculé les effets du Jeu par rapport à la Morale, chose cependant plus essentielle que la Théorie des Hazards.

Je me souviens bien, Monsieur, de vous avoir oui dire qu'on pourroit aisément démontrer, que le Jeu est par lui-même un Contrat vicieux & nuisible aux deux parties contractantes ; que la perte est nécessairement plus grande que le gain, ensorte que deux Joueurs qui hazardent chacun une partie

de leur bien, perdent tous deux par cette convention. Il ſeroit à ſouhaiter que cette Vérité, qui, au premier coup d'œil, paroît un paradoxe, fût connue de tous les Hommes. Vous rendriez un ſervice conſidérable à la Société, ſi vous vouliez la développer, & en donner au Public la ſorte de Démonſtration dont elle eſt ſuſceptible.

Des recherches de cette nature ſont infiniment plus utiles que les ſpéculations abſtraites par leſquelles on combine les conditions d'un Jeu particulier. On nous a appris par des Calculs quel eſt l'avantage du Banquier au Pharaon : nous ſçavons qu'à moins de vouloir être duppe, on ne doit pas jouer à ce Jeu ; ces connoiſſances peuvent nous ſauver des appas du Jeu dans quelques cas particuliers. Mais il ſeroit d'une toute autre importance de faire voir démonſtrativement, que dans tous les Jeux, dans ceux même où il y a égalité parfaite de riſque & d'eſpérance, la perte ne laiſſe pas toujours d'être plus grande que le gain, & d'autant plus grande, que les Joueurs hazardent une partie plus conſidérable de leur bien.

L'argent en effet n'eſt point une quan-

tité Mathématique ; on ne doit pas l'estimer par sa masse : il faut en chercher la valeur dans les avantages qui en résultent. Tout Homme qui risque de perdre la moitié de son bien au Jeu, pour acquérir une pareille moitié de celui d'un autre, risque beaucoup plus qu'il ne croit. Il aura infiniment plus de desavantage s'il perd, qu'il n'aura d'avantage s'il gagne ; ensorte que sa situation, qui deviendra peut-être malheureuse par la perte de la moitié de son bien, ne sera pas de beaucoup meilleure par le gain de la pareille moitié de celui d'un autre. Dans tel cas un Homme risque son nécessaire, dont rien ne peut être l'équivalent, & ne peut acquérir que du superflu, dont le prix est toujours arbitraire.

Peu d'Hommes sont aussi capables que vous de faire au juste toutes ces évaluations Morales, & cependant réelles. Vous portez l'évidence jusques dans les vérités Métaphysiques.

Au reste, les grands Joueurs de ce Pays ci, qui d'ordinaire ne sont pas grands Géometres, sont dans l'habitude de consulter sur les rapports des Hazards, ceux qui ont le plus de réputation

en ce genre. M. De Moyvre donne tous les jours de ces Consultations au Caffé de Slaughter, comme quelques Médecins en donnent sur des Maladies dans différens Caffés de Londres.

Les Joueurs de profession ont des Tables calculées de tous les coups différens du *More-Money*. Ceux qui ne les sçavent pas par cœur, les portent dans leurs poches. Il en est de même de la plûpart des autres Jeux de hazard qui sont ici diversifiés à l'infini. Les Dez en Angleterre sont travaillés avec un soin & une exactitude, qu'il seroit mieux d'employer à quelque Ouvrage utile de Méchanique.

Enfin, les Mathématiciens Anglois se sont beaucoup occupés jusqu'ici des matiéres de Probabilité, & du Calcul des Jeux de hazard, c'est-à-dire des moyens de satisfaire la cupidité des Particuliers. Une gloire plus flatteuse & pour le Citoyen, & pour le Sçavant même, vous est réservée, puisqu'il est question du bien public, c'est de faire sentir par un Calcul d'une autre espece, & qui demande autant de finesse d'esprit, que d'étendue de lumiere, que le Jeu dans son principe même, péche contre l'égalité

que ſouvent on y ſuppoſe, & que par conſéquent dans tous les cas il eſt auſſi deſavantageux pour les Particuliers, que pernicieux à la Société.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXXII.

A Monsieur DE LA CHAUSSE'E,

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LES Spectacles sont, à proprement parler, l'École des Mœurs d'un Peuple; on y peut étudier ses Gouts & sa façon de penser, ses Vertus & ses Vices. Il est vrai que quelques Auteurs du Théâtre Anglois cherchent plus à flatter leur Nation qu'à la corriger. Tous n'ont pas le courage de faire parler la vérité sous le masque de la Plaisanterie. Quelques-uns d'eux n'ont pas rougi d'encenser certains Vices, plutôt que de les censurer dans leurs Compatriotes. Autant vous & votre Confrere M. Des Touches vous avez d'attention de faire régner dans vos Piéces la Politesse & les Mœurs, autant quelques Comédies nouvelles que j'ai vû jouer ici sont opposées au Gout & à la Morale.

C'est principalement au Théâtre que

la Liberté Angloiſe eſt dégénérée en Licence. La Perſonne du Miniſtre y a toujours été en but aux traits de la Satire *; celle du Roi n'y eſt guère plus reſpectée. Je vois dans pluſieurs Piéces qui y ſont applaudies, le reſpect dû aux Souverains bleſſé, l'Autorité du Parlement avilie & dégradée, les Loix les plus ſages tournées en ridicule, & la ſainteté de la Religion même, violée à tout moment avec impunité. On a porté le Scandale juſqu'à introduire la Religion elle-même ſur le Théâtre, pour l'expoſer à la riſée des Impies & des Libertins **. Qui croiroit que de pareils Spectacles euſſent jamais pû être ſoufferts chez un Peuple civiliſé & Chrétien !

Il étoit tems de mettre un Frein à une Licence qui pouvoit avoir les ſuites les plus funeſtes. Les gens ſages de la Nation condamnoient cet abus ſans oſer le réprimer; ils le regardoient comme le triſte, mais néceſſaire effet d'une bonne cauſe. Nous ne devons, diſoient-ils, la conſervation de nos libertés, qu'au droit

* Une des Piéces les plus remarquables en ce genre, eſt le célèbre *Opéra des Gueux*, qui a eu tant de ſuccès en 1728.

** Voyez la Piéce intitulée *Paſquin*.

qu'a tout Anglois de publier ce qu'il penſe, & de nos Loix & du Parlement même. Un Miniſtre a un moyen ſûr de ne pas craindre la Satire, c'eſt de n'y pas donner lieu : s'il la mérite, ſa moindre peine doit être de la ſouffrir. La Majeſté Royale ne peut être bleſſée, tant qu'on n'attaque pas directement la Perſonne du Souverain ; s'il ne reſpecte pas l'autorité des Loix, peut-il ſe plaindre que la ſienne ne ſoit pas reſpectée? La Liberté du Théâtre eſt une ſuite de celle de la Nation. On ne peut toucher à l'une ſans ébranler l'autre. Reſtraindre le droit que nous avons de dire tout, c'eſt augmenter les facilités qu'a le Miniſtre de tout oſer. Ainſi ce Privilége ne leur paroiſſoit pas moins eſſentiel & pas moins ſacré que ceux que *la Grande Charte* * accorde au Peuple.

Cependant, les Auteurs du Théâtre, pour avoir trop abuſé de cette Liberté, viennent de la perdre. Le Parlement qu'ils ont révolté par la témérité ſcandaleuſe de leurs Satires, n'a pû refuſer

* La Grande Charte eſt la Baſe des Loix & des Libertés de l'Angleterre ; elle a été accordée au Peuple par Henri III. dans la neuviéme année de ſon Regne.

au

au Roi un Acte qui les réprimât.
plus permis aujourd'hui en Ang
représenter sur quelque Thé
soit, aucune Piéce, qu'elle
prouvée par le Grand Char
là donc les Anglois à c
même pied que nous.

Cet Acte excita un
sel dans la Nation. C
vertement dans l
Tous les Caffés de
rent comme d'une
festement contrair
ple Anglois. L'I
tacles ouvrent.
Garden, début
nouvelles, app
bellan : une fo
j'étois du nom
meilleure Piéc
jour-là n'auroit
solu de la *dam*
l'on s'exprime ic

* *La premiere Repr*
interrompue presque a
présence d'une nombr
bale de gens qui avoi
les premiers fruits de c
l'on avoit cru nécessaire
tre, THE NEST OF PLA

ectacles
peu près
la Foire.
chez nous,
nets qui sont
gens de Loi, si
ce nom à ces
es, qui sont plu-
a Chicane, que les
Justice A Paris, les
e ne sont guères com-
x en qui l'âge peut ex-
, ou de quelques Créa-
pour servir la basse ja-
eurs; ici elles sont le fruit
ns de tout un Corps fort
n'est pas moins redouta-
Ministre en place, que pour
du Théâtre.
iens ne se rebuterent point,
s après ils afficherent une
eauté. Même concours de
nt-*Garden*, même curiosi-
étois au moins sûr si l'on
pas la Piéce affichée,
u Parterre quelque Sce-

re avant que la Piéce
es Spectateurs annon-

qu'a tou? foible aux Anglois. Ils diſent
penſe, & ne Piéce, *damner* un Auteur,
même. Un vrai que leur mot n'eſt point
ne pas crainc ır exprimer la maniere dont
pas donner lie ne choſe qui leur déplaît.
dre peine doit éces en queſtion furent
Majeſté Royale npitoyablement. On ne
tant qu'on n'attaqon chaſſa les Acteurs
Perſonne du Souvt heureux pour l'Au-
pecte pas l'autorité er entre les mains de
ſe plaindre que la ſie
pectée? La Liberté d connoiſſez pas les
ſuite de celle de la Na -ci, vous ne de-
toucher à l'une ſans ébra qui étoient les
traindre le droit que not rme. Peut-être
tout, c'eſt augmenter ht des Ecoliers,
le Miniſtre de tout oſer. s de la lie du
lége ne leur paroiſſoit pa, c'étoient des
tiel & pas moins ſacré q n fort grave &
Grande Charte * accord its en un mot.

Cependant, les Aute être moins ho-
pour avoir trop abuſé d s craint qu'en
viennent de la perdre ûpart des Col-
qu'ils ont révolté par l tinuellement les
daleuſe de leurs Satir s'entretiennent
prit d'indépendan-
* La Grande Charte aiſément des Caba-
des Libertés de l'Anglet
au Peuple par Henri II. *coln's-inn, Gray's-inn*
née de ſon Regne.

les. Ces Messieurs, dans les Spectacles de Londres, se comportent à peu près comme nos Pages à celui de la Foire. Chaque Pays a ses Mœurs : chez nous, ce sont les gens à Plumets qui sont bruyans ; ici ce sont les gens de Loi, si pourtant on doit donner ce nom à ces prétendus Jurisconsultes, qui sont plutôt les Organes de la Chicane, que les Interpretes de la Justice A Paris, les Cabales du Parterre ne sont guères composées que de ceux en qui l'âge peut excuser l'étourderie, ou de quelques Créatures assez viles pour servir la basse jalousie des Auteurs ; ici elles sont le fruit des Délibérations de tout un Corps fort grave, & qui n'est pas moins redoutable pour le Ministre en place, que pour les Ecrivains du Théâtre.

Les Comédiens ne se rebuterent point, & peu de tems après ils afficherent une seconde Nouveauté. Même concours de Peuple à *Covent-Garden*, même curiosité m'y attire. J'étois au moins sûr si l'on n'y représentoit pas la Piéce affichée, d'y voir jouer au Parterre quelque Scene extraordinaire.

Une demi-heure avant que la Piéce dût commencer, les Spectateurs annon-

cerent leurs diſpoſitions, par des ſifflets & des hurlemens épouvantables. Jamais peut-être aux Amphithéâtres de Rome, on n'entendit des mugiſſemens plus terribles. Ce n'eſt que par les yeux qu'on pouvoit s'aſſurer que le Spectacle étoit composé d'Etres qui ſe croyoient raiſonnables. L'Auteur qui avoit prévû cette furie du Parterre, avoit ſongé à s'en garantir. Il connoiſſoit ſes Spectateurs, & pour les appaiſer, il avoit eu l'adreſſe de doubler dans ſon Prologue la doſe d'encens qu'on a coutume de leur donner pour repaître leur vanité. C'eſt ici un Tribut établi, & dont il n'eſt permis à aucun Auteur de ſe diſpenſer. La Sage précaution de l'Auteur lui reuſſit; ces gens ſi redoutables ſe calmerent: le charme de la Louange, plus fort que celui de la Muſique, leur fit perdre toute leur férocité.

Vous voyez, Monſieur, que le Parterre eſt le même dans tous les Pays; par-tout il aime qu'on le loue, c'eſt-à-dire qu'on le flatte. Pour peu qu'on ait l'Art de préparer la louange, il la ſaiſit avec avidité : c'eſt un Breuvage qui le charme & l'enivre aiſément. Chacun croit mériter en particulier les éloges

que l'on donne au général ; l'illusion opére ; on ne les applaudit que parce qu'on en est flatté. Pour n'avoir point à rougir d'y être sensible, on s'autorise de l'exemple de la Multitude, & c'est peut-être la seule occasion où personne ne se croie obligé d'être modeste.

L'Auteur ayant commencé d'apprivoiser par la Louange ce Public si féroce, acheva de gagner sa bienveillance, par la premiere Scene de sa Piéce. On vit paroître deux Acteurs, dont l'un étoit vêtu à l'Angloise, & d'une façon modeste ; l'autre au contraire avoit des sourcils fort noirs, un Ruban d'une aulne sous le menton, une Perruque en Bourse, poudrée outre-mesure, & le nez tout barbouillé de Tabac, &c. Quel Anglois à ce Portrait ridicule pouvoit méconnoître un François ! Le Peuple grossier de Londres, croit que nous sommes tous ainsi faits, & ajoute volontiers à nos ridicules tous ceux qu'il plaît à leurs Auteurs de nous donner. Mais lorsqu'il se trouva que ce Personnage ainsi vêtu, & dont l'habit étoit galonné sur toutes les Tailles, n'étoit qu'un Cuisinier, les Spectateurs furent aussi charmés que surpris. L'Auteur avoit eu soin de mettre

en sa bouche toutes les impertinences qu'il avoit pû imaginer, celles de sa Piéce lui furent pardonnées à ce prix, & dès l'instant le succès en fut décidé. Il y fit une longue Critique de nos Mœurs, de nos Usages, & sur-tout, de notre Cuisine: Il vanta l'excellence & les vertus du Bœuf d'Angleterre, & soutint que c'étoit aux qualités du Jus dont il est rempli, que les Anglois doivent ce Courage & cette Solidité d'esprit, qui les élévent au-dessus de toutes les autres Nations de l'Europe. Il donna la préférence au noble & antique Pouding, sur les Ragouts les plus fins qu'ayent jamais inventé les plus grands Génies que la France ait produits. Tous ces traits ingénieux furent suivis de battemens de mains universels.

Le Parterre, en faveur du mal qui fut dit des François dans cette Piéce, oublia qu'il étoit venu pour la *damner*, & maintenir l'ancienne Liberté du Théâtre. Il se réconcilia avec les Comédiens & avec la Cour même, & se dédommagea ainsi d'être privé du plaisir de rire au Théâtre, des Satires contre le Ministère, par celui d'y entendre la Critique de notre Nation qu'on lui avoit laissée. La Liberté des

Auteurs cessa de paroître trop restrainte, puisque la Cour ne les empêchoit pas de dire du mal des François.

Tout intraitable que paroît le Public ; en ce Pays-ci même qui le sçait prendre par son foible, en vient aisément à bout. Voilà la Liberté du Théâtre réduite à de justes bornes, sans que le Parterre Anglois ait fait depuis aucun effort pour s'opposer à ce nouveau Réglement. La Loi s'exécute sans le moindre trouble. Toutes les Piéces qui ont suivi, ont été écoutées tranquillement, & ont eu le sort heureux ou malheureux qu'elles devoient avoir. Il n'y a plus qu'un pas à faire à présent pour toucher à la Liberté de l'Impression, que les Anglois ont si fort à cœur, & dont ils n'abusent pas moins. Sous Charles II. elle fut restrainte par Acte du Parlement. Le Roi Guillaume qui ne pouvoit monter au Trône qu'en composant avec ceux qui n'étoient pas nés ses sujets, la rétablit dans toute son étendue. Depuis, il n'a pas été possible à la Cour d'y porter atteinte : si pourtant quelque Ministre ose un jour l'entreprendre, je crois que le moyen le plus sûr d'y réussir, est de commencer par déclarer qu'on ne prétend en au-

cune façon troubler les Auteurs Anglois de la poſſeſſion immémoriale où ils ſont de dire du mal des François.

A l'égard des Spectacles, c'eſt peut-être trop tard que le Gouvernement Anglois s'eſt apperçu de l'influence néceſſaire qu'ils ont ſur les Mœurs du Peuple, ſoit pour la Politique, ſoit pour la Morale, ſoit pour la Religion : il eſt toujours difficile de déraciner des eſprits les germes de corruption dont ils ont été une fois empoiſonnés. Le Théâtre eſt un amuſement devenu néceſſaire dans tous les Pays policés. Il ſert aux uns de délaſſement, les autres entiérement inoccupés, en ont beſoin pour remplir les vuides de leur vie. Chacun n'y cherche que ſon plaiſir particulier, mais il eſt de la ſageſſe de tout Gouvernement, de faire que ce plaiſir tourne à l'avantage de la Société en général. La Politique peut tirer plus de parti des Spectacles que l'on ne penſe ; celle des Grecs à cet égard eſt remarquable : la plûpart de leurs Tragédies ont été dictées par l'eſprit Républicain, & ne reſpirent que la haine de la Royauté. En quelque État que ce ſoit, on devroit ſe ſervir du Théâtre, comme d'une voie pour inſpirer au Peuple les

Mœurs & les Sentimens dont il a beſoin pour ſon propre bonheur. Il eſt des avantages dont il jouit ſans en connoître le prix : ſouvent il n'en regrette d'autres dont il eſt privé, que faute d'être inſtruit des inconvéniens qui y ſont attachés.

Quand je quitte, dit un Ancien, le commerce des hommes, j'en reviens plus avare, plus ambitieux, plus corrompu, &c. il m'arrive tout le contraire quand j'ai aſſiſté à la repréſentation d'une Tragédie de Corneille, j'en ſors plus vertueux. Puiſqu'il eſt vrai qu'il n'y a point d'effet ſans cauſe, n'en doit-on pas conclure qu'il n'y a rien d'indifférent. La Senſation dont un homme aura été affecté à un Spectacle, contribuera toujours pour quelque choſe à ſa façon de penſer. Nos actions les plus importantes, peuvent dépendre de certaines impreſſions que nous avons reçues ſans en prévoir les conſéquences; celles du moment préſent ne ſont quelquefois ſi vives, que par la relation qu'elles ont avec les premiéres qui nous ont frappé. Il eſt dans notre Vie, comme dans la Nature, un enchaînement par lequel tout ſe tient, tout eſt effet ou cauſe. Les gens du Peuple ſont

ſagement, quand ils menent de bonne heure leurs Enfans voir un Scélérat expier la peine dûe à ſes Crimes.

Il n'eſt que trop vrai que les hommes ſont Enfans toute leur vie : il eſt plus aiſé de les éclairer ſur leurs véritables intérêts par le ſentiment, que par le raiſonnement même. On ne perſuade que le petit nombre, quand on parle à l'eſprit; quand on parle au cœur, tous ſe laiſſent émouvoir.

Ne doutons pas que le Théâtre ne puiſſe contribuer plus ou moins à rendre un peuple humain ou féroce, brave ou efféminé. Le Spectacle continuel des foibleſſes de l'Amour, ne peut qu'amollir le cœur. Il occupe trop ſouvent le premier rang dans nos Tragédies. Elles ne ſont pas faites pour être des leçons de Politique, mais il ſeroit à ſouhaiter qu'elles fuſſent à tous égards une Ecole de Citoyens vertueux. Quel ſervice ne rendroient pas à la Société, quelle gloire n'acquerroient pas des Auteurs qui feroient toujours un uſage ſi digne de leurs Talens ! Les Romains, le Peuple le plus ſage de la Terre, avoient placé le Temple de la Renommée derriere le Temple de la Vertu,

pour montrer qu'il falloit paſſer par celui-ci pour arriver à l'autre. L'intérêt public eſt le ſeul diſpenſateur de la véritable gloire. Du moins il eſt ſûr que la réputation la plus flatteuſe eſt celle qui eſt fondée ſur un mérite utile au bonheur de ſes Concitoyens.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXXIII.

A Monſieur DE MAUPERTUIS; *de l'Academie Royale des Sciences, &c.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

J'AI regret de ne pouvoir donner à mes expreſſions toute la vivacité de mes ſentimens, pour vous rendre des graces dignes du préſent que vous m'avez fait, pour vous prouver combien je ſuis flatté d'avoir reçu ce témoignage d'amitié d'un homme qui jouit par toute l'Europe de la plus haute eſtime. Je ſens que les remercîmens que je pourrois vous faire de votre Livre, ne valent pas ce que j'ai à vous en dire; ils ne peuvent avoir rien d'auſſi flatteur pour vous que l'Approbation de toute l'Angleterre dont je puis vous rendre témoignage.

Les Anglois attendoient votre Ouvrage ſur la Figure de la Terre avec impatience, ils l'ont reçu avec acclamation;

ils ont également loué & le courage qui vous a fait entreprendre des Expériences aussi pénibles qu'importantes, & le génie qui vous a fait imaginer les voyes les plus simples & les plus sûres pour y réussir. Quelques contradictions que vous éprouviez aujourd'hui en France, n'en craignez rien, Monsieur, elles ne peuvent pas durer, & je ne doute pas que toute l'Europe sçavante ne s'accorde bientôt à porter le même jugement que les Anglois de la justesse des mesures que vous avez prises. La question que vous venez de décider sur la Figure de la Terre, est, selon eux, tellement liée à celle de l'Attraction, qu'ils prétendent que vous les avez par-là jugées toutes deux en même tems, & c'est peut-être la plus grande gloire où un Philosophe de nos jours pouvoit aspirer; ce n'est pas comme Anglois, mais comme homme d'un Ordre supérieur, que Newton ne pouvoit être jugé que par ses Pairs.

Les Géométres de ce Pays ci regardent votre Ouvrage comme la confirmation de l'Evangile de leur Apôtre, & vous, Monsieur, comme l'heureux Mortel que le Ciel avoit destiné à démontrer par l'expérience, les vérités que Newton

a découvertes par ſon calcul. Ils eſpérent qu'on ne pourra plus lui refuſer nulle part le culte qu'ils lui rendent eux-mêmes. Vous connoiſſez le zéle qu'ont les Anglois pour la réputation de ce grand homme ; c'eſt ſon nom autant que ſon ſyſtême qu'ils aiment à répandre , c'eſt-à-dire , la gloire de leur Nation autant que les lumieres de ſa Philoſophie.

On ne peut trop les louer de placer à côté l'un de l'autre & le Guerrier qui a verſé ſon ſang pour la Patrie , & le Philoſophe qui a conſacré ſes veilles à l'inſtruction du Genre Humain. A l'Abbaye de Weſtminſter vous avez dû voir avec plaiſir le Mauſolée du Chevalier Newton à côté de celui du Général Stanhope ; vous ſçavez que tous deux ont été conſtruits aux frais de la Nation. Mais quelques Critiques ont blâmé le ton trop emphatique de l'Epitaphe de Newton : *GRATULENTUR SIBI MORTALES , TALE AC TANTUM EXTITISSE HUMANI GENERIS DECUS.* Ces mots , à ce qu'ils prétendent , ſont trop faſtueux , & peut-être qu'en effet on auroit pû dire la même choſe dans un ſtyle plus ſimple. Au reſte l'emphaſe de cette inſcription ne fait qu'exprimer littérale-

ment ce que les Anglois penſent de ce Philoſophe. On leur a ſouvent reproché d'être enthouſiaſtes ſur les Hommes illuſtres de leur Nation, mais ils n'en ont aucun ſur lequel ils le ſoient autant. Peut-être même ne font-ils pas tout le cas qu'ils devroient faire du Chancelier Bacon, c'eſt-à-dire, du Pere de la Métaphyſique & du Philoſophe, à qui l'on doit en partie les plus heureuſes découvertes de ceux qui lui ont ſuccédé, en un mot de celui qui a préparé les voyes à Deſcartes & à Newton.

Le Comte de Shafteſbury a donné un excellent Traité ſur l'Enthouſiaſme, j'ai regret qu'il n'y ait parlé que de celui de Religion; la Philoſophie elle-même a ſes Enthouſiaſtes, ou plutôt les hommes ſont ſi déraiſonnables qu'ils s'enthouſiaſment ſur tout. Il ſemble que pour eux la raiſon ſoit un état forcé, il y en a peu qui puiſſent s'y tenir. L'oppoſition que vous avez éprouvée ne vous a que trop appris que l'eſprit de parti qui lui eſt ſi contraire, ne regne pas moins en fait de Sciences qu'en fait de Religion.

Avec quelle fureur les Partiſans d'Ariſtote ne ſe ſont-ils pas déchaînés contre ceux de Deſcartes? La diſpute ſur le

mérite des Auteurs Anciens & Modernes n'a-t-elle pas produit un véritable Schisme Littéraire? Combien de choses n'a-t-elle pas fait faire de part & d'autre contre la bonne foi? Combien de haines n'a-t-elle pas engendrées? Cette sorte d'Enthousiasme est la fiévre de l'esprit & la honte de la raison : il n'est pas même nécessaire pour l'exciter, que l'objet en soit important : deux Sonnets sujets aussi frivoles qu'ingénieux, ont autrefois partagé tout Paris. Ils furent critiqués réciproquement par des esprits échauffés, & qui se firent une guerre ridicule par le sérieux qu'ils y mirent. La dispute des Vers & de la Prose n'a-t-elle pas été traitée depuis peu avec la même animosité? Et pour venir à ce qui vous regarde, aujourd'hui même l'Attraction & les Tourbillons ne font-ils pas deux Partis à l'Académie des Sciences, qui ne sont pas moins divisés de cœur que d'esprit? Combien de gens ne vous y sont opposés que parce que vous avez adopté un systême que vous avez cru le meilleur. Voilà les hommes, & les Sçavans sont hommes comme les autres. Si parmi les Anglois la plûpart ne soutiennent la Philosophie de Newton avec tant

de chaleur que parce qu'il étoit leur Compatriote ; il n'eſt que trop vrai que beaucoup de François ne la rejettent que parce qu'il étoit Anglois. Ceux qui n'entendent pas ſon ſyſtême, ne ſe permettent-ils pas d'en faire des plaiſanteries qui ſont ſouvent autant de tort à leur eſprit qu'à leurs connoiſſances ? Que l'Enthouſiaſme de Pays rend quelquefois les hommes ridicules ! Anglois, Italien, François, qu'importe qui nous éclaire, pourvû qu'on nous conduiſe au Sanctuaire de la vérité !

Il y a, ſi je ne me trompe, deux ſortes d'Enthouſiaſmes, l'un qui eſt cauſe de toutes les belles choſes qui ſe font, & ſans lequel on n'acquiert pas une grande réputation. Heureux qui comme vous, Monſieur, ſe ſent emporté par celui-là ! l'autre eſt celui qui naît de l'eſtime que nous faiſons de ces mêmes choſes, & de l'admiration que nous avons pour ceux qui en ſont les auteurs. Les hommes portent ſouvent cette ſeconde eſpece d'enthouſiaſme à un point qui fait tort à leur jugement ; ou plutôt comme le premier eſt la marque du génie, celui-ci eſt communément la preuve d'un petit eſprit.

On doit combler d'éloges l'heureux Enthousiasme qui a produit un Poëme tel que *le Paradis perdu ;* mais peut-on ne pas condamner en même tems celui d'un Lecteur qui se passionnera pour cet Ouvrage au point de n'en pas voir les défauts : c'est ainsi que la plûpart des hommes en estimant trop une certaine science ou un certain art, deviennent insensibles aux plus belles choses des autres genres. On a souvent reproché avec justice aux gens hérissés de Grec & de Latin, de ne pas faire assez de cas des Productions ingénieuses de notre Siécle. Il est peu d'Antiquaires qui voyent autre chose dans une Statue ou dans un Bas-relief que leur ancienneté. Madame Dacier avoit lû soixante & dix fois les Comédies d'Aristophane, & ne croyoit pas qu'en bonne Morale il fût permis de faire des Opéras.

Quoi de plus ridicule que ces gouts exclusifs, si communs néantmoins en faveur d'une telle Science, d'un tel Auteur, d'un tel Spectacle, ou d'un tel genre de Curiosité : car non-seulement il entre de l'Enthousiasme dans les choses les plus indifférentes, mais c'est d'ordinaire sur les objets de nos amusemens

que nous le portons le plus loin.

L'Amateur de Tableaux rit du Fleuriſte ; & celui qui aime les Coquilles, ſe mocque du Curieux en Porcelaines. L'eſprit accoutumé à la belle ſimplicité de la Muſique Françoiſe, trouve ridicule l'heureuſe variété de la Muſique Italienne ; le Partiſan de celle-ci prétend qu'il n'y a pas même de chant dans la nôtre, & ainſi chacun à ſon tour condamne ſans aucun ménagement le gout ou le ſentiment oppoſé au ſien. Ainſi tel qui va aſſiduement à la Comédie, blâme celui qui eſt tous les jours à l'Opéra ; tel autre qui ne veut que rire au Spectacle, ſoutient qu'on ne peut pas avoir du plaiſir à y pleurer. Le Philoſophe ſérieux, & pour qui le rire eſt un beſoin, prend le parti du Comique, & veut que la Tragédie ne ſoit faite que pour les Femmes & les Écoliers. Je n'ai vû aucun Partiſan de la Le Couvreur rendre juſtice à la Duclos. Ceux de Mademoiſelle Peliſſier n'ont pas été plus équitables à l'égard de cette divine Le Maure, qui eſt aujourd'hui le ſoutien de l'Opéra, & l'objet de l'admiration du Public. Londres s'eſt vu de même partagé ſur le mérite de la Fauſtina & de la Cuzzoni, toutes deux

Chanteuſes excellentes, & toutes deux réciproquement trouvées miſérables par des gens qui dans leur plaiſir portent ce gout excluſif. Les Adorateurs paſſionnés des graces de Mademoiſelle Sallé, ſont abſolument inſenſibles aux charmes de la Danſe de Mademoiſelle Camargo. Les vieux Partiſans de Lully ne rendent pas juſtice à Rameau; ceux de Rameau pour le venger des premiers, abaiſſent trop le mérite du Pere de la Muſique Françoiſe, & ne ſongent pas que parmi ceux qui ſont venus après lui, & qui ſans lui peut-être ne ſe ſeroient pas tant élevés, peu l'ont égalé, & aucun ne l'a ſurpaſſé. Enfin les admirateurs de Corneille ne peuvent ſouffrir qu'on lui compare Racine; & j'ai vu bien des gens idolâtres de Racine, n'eſtimer pas aſſez le génie du ſeul de nos Poëtes à qui l'on ait donné le nom de Grand. Au lieu de rendre juſtice aux uns & aux autres dans la partie où chacun d'eux a excellé, on donne tout à l'un, & l'on refuſe tout à l'autre. Au lieu d'admettre tous les gouts on n'admet que le ſien, & ainſi chacun veut ſoumettre les autres à ſa façon de penſer ou de ſentir, & prend ſon opinion ou ſes caprices pour la raiſon même.

De-là cette chaleur de converſation qui annonce plus d'entêtement pour ſon opinion que de zéle pour la vérité. Exagération, mauvaiſe foi; l'on ſe permet tout pour ſoutenir ſon avis. Deux perſonnes qui diſputent tranquillement tête à tête ſur une matiere, ne ſont plus les mêmes au moment qu'il ſe trouve un tiers, quel qu'il ſoit, pour les juger. Dès-lors au lieu de ſe contenter d'expoſer & de ſoutenir ſon opinion, on ne ſonge plus qu'à tourner en ridicule celle de ſon Adverſaire : on aime mieux fermer les yeux à la vérité que de ſouffrir qu'un autre ait l'avantage de nous éclairer. A meſure qu'il y aura plus de témoins, les voix deviendront plus aigres, la converſation plus vive, je veux dire plus déraiſonnable; & il y aura dans les reparties plus d'animoſité, & dans la diſpute plus de mauvaiſe foi. Que de mauvais tours notre vanité nous joue! Et que nous aurions ſouvent honte de nous-mêmes ſi nous ſongions combien elle nous rend petits aux yeux des autres!

Mais que dirons-nous de ceux qui s'enthouſiaſment pour ou contre toute une Nation? Par exemple, il me paroît que

les Anglois ont toujours montré autant de prévention contre la nôtre, que depuis peu nous en témoignons en leur faveur. Il se trouve à la vérité parmi eux quelques gens à la Cour accusés d'être trop François, comme il en est plusieurs parmi nous convaincus d'une Antipathie pour les Anglois, qui fait tort à leur raison. Mais en général ces fiers Insulaires ne s'appliquent pas moins à nous donner des ridicules, que nous nous empressons à faire leurs Eloges. Ils exagérent nos vices comme nous exagérons leurs vertus. Moliere & nos bons Auteurs Comiques ne se sont appliqués qu'à peindre les défauts de l'humanité en général, ou de leur Nation en particulier. Ceux du Théâtre Anglois aiment mieux faire rire leurs Spectateurs à nos dépens qu'aux leurs.

Quoi de plus ridicule que ces haines & que ces Préventions Nationales, en un mot que les Enthousiasmes de toutes especes ! En vérité les hommes sont bien déraisonnables. Il y a trop de vanité à voir d'un œil de pitié toutes leurs folies ; mais pour peu qu'on soit Philosophe, il est bien difficile de s'empêcher d'en rire.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXXIV.

A Monſieur l'Abbé L. A. H. * *

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

LORSQUE l'on vit en Angleterre, on y devient Politique ſans s'en appercevoir, vous en avez fait l'expérience, & tout livré qu'eſt votre ami M. D * * à des occupations d'un autre genre, il connoît le Gouvernement Anglois comme s'il n'avoit étudié autre choſe. Partout où l'on ſe trouve, vous le ſçavez, on entend parler des affaires de la Nation; ſi comme Étranger on ſe défend d'y prendre part; comme Homme, on eſt affecté de tout ce qui intéreſſe l'Humanité. Le Philoſophe ne s'en tient pas-là: ſon eſprit ému par de ſi grands objets ſe fait un plaiſir de les conſidérer de plus près, il examine les rapports des loix & des Mœurs, du naturel des Peuples & de la forme de leur Gouvernement.

Il calcule par les Regles de la Politique ce que l'on peut eſpérer des paſſions des différens Particuliers pour l'avantage commun. Il peſe dans la Balance de la Morale ce que l'on doit laiſſer aux Hommes de liberté, ou leur impoſer de contrainte pour les rendre plus vertueux, c'eſt-à-dire plus heureux. Dans les abus d'un Gouvernement, il recherche les vices de ſa conſtitution; dans l'inexécution des Loix, il reconnoît leur inſuffiſance.

Votre Ami M. D * * eſt un Philoſophe de cette eſpéce, il y a deux Mois que nous nous trouvâmes à Londres chez un des Chefs les plus conſidérables du Parti oppoſé à la Cour dans la Chambre des Communes, c'eſt M. le Chevalier W * * vous ſçavez que cet Anglois n'eſt pas moins jaloux de la gloire de ſa Nation que zèlé Défenſeur de ſes libertés. La Nouvelle du jour détermina le ſujet de la converſation dont je me contentai d'être le témoin : c'eſt le Rolle que joue le plus ſouvent dans le monde celui qui ne le voit que pour s'inſtruire.

La Ville de L * * venoit de nommer pour l'un de ſes Députés un jeune Homme à qui le moindre défaut que l'on eût

à

à reprocher, eſt le manque d'expérience que l'âge ſeul peut donner. L'Entretien roula tout entier ſur le peu d'attention que les Anglois apportent dans le choix de ceux qu'ils chargent de veiller à leurs Libertés. Je vais vous le rapporter auſſi fidélement qu'il me ſera poſſible ; peut-être vous fera-t'il plaiſir par la connoiſſance que vous avez de la matiere, & l'intérêt que vous prenez à l'un des Interlocuteurs. Il en réſulte, ſi je ne me trompe, que le crédit du Miniſtre n'eſt ſi puiſſant à la Chambre des Communes, que parce que les Loix n'ont pas pris toutes les précautions néceſſaires pour empêcher l'influence qu'il a ſur les Elections, & lui ôter les moyens de corrompre les ſuffrages.

Monſieur, dit votre Ami, au ſujet de ces défauts du Gouvernement Anglois, à M. le Chevalier W** qui cherchoit à les pallier, il nous paroît étonnant que vous receviez dans un Corps auſſi reſpectable que le vôtre, que vous faſſiez aſſeoir parmi vos Sages, que vous confiez les intérêts d'une Province, en un mot, que vous éleviez au rang de Légiſlateur, un homme qui par ſa jeuneſſe manque d'expérience dans les Affaires,

& qui ſouvent par ſon eſprit n'eſt pas capable d'en acquérir. Quel ſervice peut rendre à ſa Patrie un Député tel que celui que la Ville de L * * vient de choiſir !

Rapport ez-vous-en à nous, répondit le Chevalier W * * avec ce flegme particulier à ceux de ſa Nation : Vous ne connoiſſez pas auſſi-bien que nous tout le mérite de celui dont vous parlez ; mais en eût-il auſſi peu que ſes concurrens ont voulu le faire croire, il nous ſeroit encore auſſi utile qu'un autre qui auroit plus de facultés naturelles ou plus de lumieres acquiſes. C'eſt un Homme dont nous ſommes ſûrs ; le Parti qui l'a choiſi diſpoſera toujours de ſa voix. Il ne nous en faut pas d'avantage. Nous ſommes le Conſeil du Souverain & le Sénat de la Nation : Pour donner à un Acte la force de Loi, les ſuffrages ſe comptent & ne ſe péſent pas.

Il y auroit de la témérité, reprit M. D * * à un Etranger de condamner ce que font des Sages tels que vous, mais il lui doit être permis de chercher à s'inſtruire. Je ſuis ſurpris que vos uſages autoriſent ce qui paroît contraire à la Raiſon, & ce que l'exacte pro-

bité ne permet pas peut-être. Je vous demande si un Honnête-homme peut promettre de voir toujours par les yeux d'autrui, & si vous pouvez raisonnablement faire choix d'un homme qui n'est pas en état de voir par lui-même, d'un homme quelquefois à peine capable de penser. . . . .

Il n'est pas nécessaire qu'il pense, interrompit le Chevalier W ** qui sentit toute la force de l'Objection, il y a dans la Chambre une douzaine de Têtes qui pensent pour toutes les autres, & il en est ainsi de toutes les Compagnies. Quelques Chefs y décident les affaires. La Multitude est toûjours Moutoniere. La nécessité oblige le plus grand nombre à ce qu'ils devroient faire par sagesse. Faute de lumiere ils prennent des Guides pour se conduire. Si je ne craignois de passer pour vain à vos yeux, je vous dirois qu'il y a plus de soixante Membres qui me font l'honneur de me regarder comme leur Chef, & de se régler uniquement sur mon avis.

La Réplique fut assaisonnée d'un compliment. On ne peut que les louer, lui dit M. D ** si c'est par discernement qu'ils ont adopté votre façon de penser :

il est heureux pour la Nation que ceux qui sont animés du zèle du bien Public donnent le ton aux autres. Mais ne sentez-vous pas l'inconvénient qui en résulteroit dans le cas où des Aveugles suivroient un Guide moins éclairé ? D'ailleurs celui qui a le bonheur d'épouser par hazard le Parti le plus sage, n'est pas aussi utile à sa Patrie que celui qui comme vous a le talent de le faire connoître aux autres. Il vous donnera sa voix, à la bonne heure ; mais celui qui auroit plus de lumiere & d'expérience, & qui sçauroit défendre la cause qu'il embrasse, pourroit à votre exemple entraîner une multitude de suffrages par le sien. Vous êtes allarmés de ce que les Partisans de la Cour sont toûjours les plus forts dans le Parlement, & de ce que cette supériorité y fait passer continuellement des Actes que vous croyez contraires aux intérêts du Peuple : c'est peut-être parce qu'une douzaine de Têtes y disposent de tout, & que les autres ne font que suivre machinalement l'impression qu'on leur donne.

Le Chevalier W** prétendit que dans l'un & dans l'autre Parti, la Décision ne dépendant que des Chefs, la

compenſation de ceux qui ne pouvoient faire autorité que par leur nombre, établiſſoit à cet égard une ſorte d'égalité.

Votre Ami revint à la charge & ſe ſervit avec avantage des armes que pouvoient lui fournir & la connoiſſance des Hommes en général & celle des Anglois en particulier. J'ai, Monſieur, continua-t'il un ſi grand reſpect pour vous, que je ne combats votre Avis qu'avec peine, auſſi n'eſt-ce pas pour vous contredire que je vous réplique, ce n'eſt que pour vous prier d'éclaircir tous mes doutes. Eſt-il bien vrai que la choſe ſoit auſſi égale qu'elle le paroît d'abord? Ceux du Parti oppoſé au vôtre ſont toujours de même avis; c'eſt-à-dire de celui du Miniſtre. De votre côté vous n'êtes pas auſſi unanimes. Les différentes opinions de vos Chefs tournent toutes à ſon avantage. Les Membres dévoués à la Cour, qui ſont à peu près du mérite de celui qui a donné lieu à notre converſation, ne ſont-ils pas d'une reſſource plus ſûre pour celui qui en diſpoſe? Si les Ames élevées ſont ambitieuſes, les ames communes ſont intéreſſées. La Cour a pour retenir dans ſon Parti ceux qui le ſoutiennent, des Dignités & des

Titres à promettre, des Emplois & des Pensions à donner: Vous ne le sçavez que trop, puisque vous vous en plaignez si souvent. * Dans votre Parti vous n'avez rien, Monsieur, qui puisse engager ceux qui l'ont embrassé à vous être fidéles: pour les en détacher le Ministre leur présente incessamment des appas auxquels l'Amour-propre & la Cupidité ne résistent pas long-tems, ceux des Richesses & des Grandeurs.

L'Honneur & l'amour de la Patrie, repartit le Chevalier W * * avec une sorte de vivacité, font de notre côté ce que l'Ambition & l'Intérêt font du côté de la Cour.

Ils le devroient faire, ils ne le font pas, poursuivit son Antagoniste; ces jours-ci, même dans la Chambre des Pairs, le Duc de * * sur lequel vous

* *Lorsque l'on publia la Liste des Membres de la Chambre des Communes, qui avoient Voté pour ou contre la fameuse Convention avec les Espagnols, parmi ceux qui choisirent l'affirmative, il se trouva pour 200,000 l. st. par an, de Places & d'Emplois*, &c. Histoire critique de l'Administration de M. Walpole, aujourd'hui Comte d'Orford.

Un Auteur Anglois prétend que le nombre des Charges ou Places Ecclésiastiques, Civiles, ou Militaires que la Cour a à sa disposition, monte à plus de vingt mille.

aviez tant compté, dans la vôtre M. * * qui a ſi long-tems déclamé contre le Miniſtere, ne viennent-ils pas de changer de façon de penſer, l'un pour un Régiment, l'autre pour une Penſion? De pareilles déſertions n'arriveroient pas à la Chambre des Communes, ſi vous ne choiſiſſiez pour Membres que des Citoyens qui euſſent comme vous le zèle de la Liberté, & qui préféraſſent les intérêts de leur Patrie aux leurs. Mais je ne puis croire que des Hommes d'une capacité médiocre ſe conduiſent par de ſi grands motifs, & puiſſent s'élever à de pareilles Vertus. La Probité dans un Homme dépourvû d'entendement nous doit être ſuſpecte. Son zèle eſt toûjours près de l'enthouſiaſme, ſa conſtance n'eſt qu'opiniâtreté, & ſon déſintéreſſement même n'eſt ſouvent qu'inſenſibilité.

Si l'on voit quelques jeunes gens à la Chambre des Pairs, c'eſt un Privilége de leur Naiſſance, les Loix ont réglé l'Âge où ils ont droit d'y prendre ſéance. Mais à celle des Communes, la plus importante des deux, & où vous êtes maîtres de choiſir, vous ne dévriez confier les intérêts d'une Ville ou d'une Province qu'à celui qui paſſe pour le plus

ſage, le plus éclairé & le plus attaché à ſa Patrie.

Vous reprochez à vos Voiſins d'admettre parmi ceux qui diſpoſent de leurs fortunes & quelquefois de leurs vies, des Jeunes gens qui étudient la Juriſprudence à l'Opéra, qui donnent plus de tems à leur toilette qu'à l'examen des Procès dont ils ſont Juges, & qui n'ont rien de leur État pas même l'habit, qu'ils défigurent le plus qu'il leur eſt poſſible. A cela nous vous répondons que c'eſt un malheur dont nous gémiſſons, & que la Vénalité des Charges a rendu preſque inévitable.

Mais comment ſe peut-il que dans une Nation où le bon ſens abonde, où l'eſprit de Liberté regne, & où le zèle du bien Public eſt en honneur, comment ſe peut-il, dis-je, qu'un Peuple auſſi intéreſſé que libre dans le choix de ceux à qui il confie la Garde de ſes Priviléges, s'en repoſe ſi ſouvent ſur des Hommes qui n'ont aucune des qualités néceſſaires pour y veiller! Vos Places de Députés au Parlement ſont bien d'une autre conſéquence que nos Charges de Juſtice. Nos Conſeillers, nos Préſidens ſont des Magiſtrats qui, Dépoſitaires de l'Autorité

que le Souverain leur a confiée, ne prononcent communément que ſur les Fortunes des Particuliers : ils n'ont pas même la liberté de s'écarter des Loix qui leur ſervent de Regles. Mais vous, vous êtes les Légiſlateurs de la Nation, vous avez les intérêts de l'Etat, le bonheur ou le malheur du Peuple entre vos mains. *Un Sénateur de la Grande-Bretagne*, ainſi que vous le dites vous-même, *eſt revêtu d'autant de dignité & de pouvoir, qu'aucun Particulier en ait joui dans la République la plus libre & la plus illuſtre. De ſa voix, qui peut déterminer la pluralité des Suffrages, dépendent la vie, la liberté & les biens de ſes Compatriotes*. Vous penſez même *qu'il peut diſpoſer non-ſeulement de la liberté de ſa Patrie, mais de celle d'une grande partie de l'Europe*, dont vous croyez que le ſort dépend de vos Délibérations. Les Portes de la Chambre des Communes ne devroient donc s'ouvrir qu'à l'amour du bien Public & au zèle de la liberté ; cependant lorſqu'il eſt queſtion d'en remplir les Places, ce n'eſt que brigue de part & d'autre : on fait moins d'attention au plus capable qu'au plus riche. Le Marchand de Biére opulent & qui aura

de quoi enyvrer le plus de peuple, l'emportera ſur l'Homme qui aura les plus grands talens & les meilleures intentions. Comment ſe peut-il que des gens choiſiſſent pour les repréſenter, un Homme dont ſouvent ils ne connoiſſent ni la Fortune ni le Caractere, quelquefois pas même ſa perſonne ? Ils ſeroient en droit de traiter de fou, celui qui en pareil cas oſeroit ſolliciter leur ſuffrage. Que doit-on penſer de ceux qui l'accordent ſi légérement ?

Il eſt ſûr que l'Election des Membres de la Chambre Baſſe, ſera toujours le point le plus important à la Nation, pour maintenir la forme de ſon Gouvernement : aujourd'hui c'eſt le plus négligé. Vos Ancêtres payoient leurs Députés, vous ſouffrez à preſent que la plûpart ſoient aux Gages de la Cour. Le Peuple en vendant ſon ſuffrage oblige ceux qui aſpirent à ces Places de les acheter : elles ſont pour ainſi dire devenues auſſi vénales que celle de nos Cours de Juſtice ; car vous m'avouerez que ſoit que l'on dépenſe cent mille francs en gros ou en détail, la choſe revient au même ; la Place eſt toujours le prix de l'argent que l'on a dépenſé.

La force de la vérité arracha de M. le Chevalier W * * l'aveu de tous ces abus. Mais que doit-on en conclure, ajoûta-t-il, d'un ton aſſez embarraſſé ? que nous ſommes des Hommes. Et nous ne nous donnons pas pour des Anges. N'y avoit-il pas à Rome des moyens pour corrompre les ſuffrages du Peuple ? Si les Légiſlateurs ſont obligés de tout prévoir, les Loix ne peuvent pas tout empêcher; la même dépravation qui les rend néceſſaires, les rend auſſi quelquefois abuſives : ce ſont de ces maux qu'il eſt très-aiſé d'appercevoir, mais dont il eſt preſque impoſſible de trouver les remédes.

Vous ſçavez que votre Ami M. D * * accoûtumé à l'exactitude de la Géométrie, veut des Démonſtrations pour ſe rendre. Je conviens, dit-il à ſon Adverſaire, & des défauts de l'Humanité & de la perfection de votre Gouvernement. Je veux croire que toutes les fois que le Parlement a voulu réprimer ces abus, il a choiſi les voyes les plus ſages pour y réuſſir, & que le mal eſt ſans reméde puiſqu'il n'a fait juſqu'ici que des tentatives inutiles pour y en apporter ; il conviendroit mal à un Etranger de cenſurer la ſageſſe de vos Loix : oſerois-je

néanmoins, pour finir l'Entretien, vous proposer quelques expédiens qui obvieroient peut-être en partie à des abus si pernicieux?

Le Parlement ne pourroit-il pas par un Réglement annuller l'Election de tout Homme convaincu d'avoir donné de l'argent pour y entrer; & priver de son droit d'Elire, tout Particulier qui en auroit reçu; défendre aux Paysans & au vil Peuple qui sont dans l'usage de vendre leur voix pour un Pot de Biére, d'en boire d'autre que celle qu'ils payeroient pendant les quinze jours qui précéderoient l'Election; & interdire pour cette fois du Droit de Suffrage, quiconque se seroit enyvré durant cet espace de tems; déclarer ceux qui tiennent des Pensions ou des Charges de la Cour, incapables d'être élûs, & exclure de la Chambre celui qui en recevroit après son Election: penseriez-vous assez mal de l'Humanité pour croire qu'il faudroit être des Anges pour établir & maintenir de pareils Réglemens? Que n'auriez-vous point à craindre d'un Roi ambitieux, s'il est vrai que le Ministre peut tout faire passer au Parlement avec de l'argent!

Alte-là, Monſieur, interrompit le Chevalier W * * avec plus de feu qu'il n'en avoit encore témoigné, vous voilà, quoique parmi nous, dans l'erreur où ſont tous les Etrangers à notre égard. Vous ne connoiſſez pas toute la Vertu des Anglois. Nous entretenons ſeize mille hommes de Troupes de Terre, lorſque notre Marine ſuffit pour nous garder ; nos impôts ſont plus forts, qu'ils ne devroient l'être ; en un mot nous accordons au Roi beaucoup de choſes que nous ferions mieux de lui refuſer. Mais notre Liberté nous reſte. Le courage Anglois eſt toûjours le même, & nous répandrons juſqu'à la derniere goute de notre ſang plutôt que de la laiſſer entamer.

Ainſi finit la Diſpute, que la Politeſſe ne permettoit pas de pouſſer plus loin. Mais, Monſieur, eſt-il bien ſûr que les Anglois ſeront toujours en état de conſerver cette Liberté qui leur eſt ſi précieuſe ? A force de conceſſions ne peuvent-ils pas rompre la Balance entre les Droits du Roi & ceux de ſes Sujets ; rendre le Prince trop puiſſant & le Peuple trop foible. Leur cou-

rage leur reſte. Mais quelle affreuſe extrémité que d'en être réduit aux Guerres Civiles !

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXXV.

A M. le Marquis DE LOMELLINI.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LE Parti de l'*Oppoſition* commence à triompher, le Roi d'Angleterre vient d'être forcé de déclarer la Guerre à l'Eſpagne : en vous écrivant cette nouvelle, je ne compte pas vous étonner ; eſt-ce à nous autres Particuliers à apprendre quelque choſe à ceux qui ſont faits pour pénétrer le ſecret des Cabinets ?

M. le Prince de Cantemir, dans les tems qui ont précédé ſon départ, a vu préparer & mettre en mouvement les reſſorts qui ont opéré ce grand événement. Il connoît les reſſources & la politique de la Faction qui a eu le deſſus, & il eſt je crois bien convaincu qu'elle n'en veut pas moins à M. Walpole qu'aux Eſpagnols. On eſpere par-

venir par la Guerre à ce qu'on n'a pû obtenir pendant la Paix ; on plonge la Nation dans le trouble & la confusion pour embarrasser celui qui la gouverne : il semble qu'on ne puisse trop acheter sa perte, & cependant peut-être seroit-elle difficile à réparer. Il passe pour constant que ceux qui veulent lui succéder ne sont pas mieux intentionnés que lui, & il est douteux s'ils sont aussi habiles.

Je dois pourtant vous dire que cet Acte de vigueur ou de foiblesse, du Gouvernement Anglois, a causé dans la Nation une joye, telle que le succès, qui est toujours incertain, est seul capable de la justifier. Il y a long-tems que le Parti qui l'a emporté déclamoit avec violence contre toutes les mesures pacifiques. La démarche qu'on a fait faire à plusieurs Négocians, qui ont porté au Parlement leurs Plaintes contre les Espagnols, a achevé d'échauffer les esprits. Le Peuple, qui suit sans s'en appercevoir les impressions qu'on lui donne, n'a plus eu qu'un cri après la Guerre. Il ne prévoit pas que lorsque son yvresse sera finie il pourra changer d'avis & se voir réduit avec le tems,

à former des vœux inutiles pour la Paix.

Sans vouloir juger entre les Eſpagnols & les Anglois, il eſt ſûr que ceux-ci voudroient eux ſeuls faire le Commerce de toute l'Europe : Sir William Petty, dont les Calculs ſont aſſez ſouvent chimériques, croit avoir démontré que l'Angleterre a des fonds ſuffiſans pour l'entreprendre. A cet égard les Anglois regardent leurs prétentions comme des Droits, & les Droits de leurs Voiſins comme des Uſurpations.

L'Angleterre eſt attentive à profiter de tous les avantages de ſa ſituation. C'eſt une Iſle placée comme à un centre dont le Commerce peut tirer des lignes, ſoit à l'Orient, ſoit à l'Occident, ſoit au Midy, ſoit au Nord. Elle eſt peuplée d'Hommes également braves, forts & induſtrieux. Ses Havres ſont en grande quantité & excellens.

La Mer qui l'environne, donne à ſes Habitans des facilités pour tranſporter de toutes parts les Marchandiſes de leurs Pays & recevoir celles des autres, à moins de frais. Ayant une plus grande étendue de Côtes, elle a auſſi néceſſairement plus de Matelots. Les Peuples du Continent, pour ſe défendre les uns con-

tre les autres, ſont obligés de fortifier des Villes & d'entretenir des Troupes. Les Anglois par leurs Vaiſſeaux de Guerre peuvent ſe mettre à l'abri de l'invaſion de l'Ennemi. Leurs *Murs de Bois*, car c'eſt ainſi qu'ils les appellent, ſont les ſeules Forteresſes dont ils ayent beſoin. Ainſi toutes les dépenſes que le Gouvernement eſt obligé de faire pour ſa ſûreté, tendent encore immédiatement à l'avantage du Commerce.

Le Terrein eſt aſſez fertile en Angleterre ; dans les lieux même où il paroît infructueux, il eſt enrichi de Mines d'Etaim, de Plomb, de Cuivre &c. Le Commerce de Charbon de Terre de New-Caſtle, eſt la Pépiniere des Matelots Anglois. Le Hareng & la Moruë qui ſe pêchent ſur les Côtes ſont encore un préſent de la Nature.

Les Laines ſont le tréſor le plus précieux de l'Angleterre, & la Branche la plus étendue de ſon Commerce : Les Cuirs en ſont auſſi une conſidérable. Cependant il faut avouer que ſes productions naturelles ne montent, au plus, qu'à la quatriéme partie de ſes richeſſes. Elle doit tout le reſte à ſes Colonies & à l'induſtrie de ſes Habitans, qui par le

tranſport & les échanges des richeſſes des autres Pays, augmentent continuellement celles du leur. Les Établiſſemens qu'elle a dans l'Amérique employent ſeuls plus de quatre cens Vaiſſeaux.

Les Nations Septentrionales ſe ſont appliquées aſſez tard au Commerce : La Marine des Anglois n'étoit rien dans les tems que votre République étoit la Reine de la Mer. Depuis le Regne de Guillaume I. juſqu'à celui d'Elizabeth, ils ſe ſont moins occupés à enrichir leur Iſle, le moyen le plus ſûr d'augmenter leur puiſſance, qu'à faire des Conquêtes ſur le Continent, qui ne pouvoient que flatter la vanité de leurs Souverains.

Le Roi Edward III. eſt le premier des Succeſſeurs de Guillaume le Conquérant, qui paroiſſe avoir tourné ſes vûes du côté du Commerce. Dans le Parlement tenu à Weſtminſter en 1338. il défendit la ſortie des Laines d'Angleterre, & accorda pluſieurs Priviléges aux Ouvriers étrangers pour les attirer dans ſes Etats.

Sous le Regne glorieux d'Elizabeth, le Commerce & la Marine d'Angleterre firent des progrès conſidérables ; & quelle en fut la ſuite ? Cette Reine s'étant

rendue, par ſes Flottes, Souveraine des Mers, devint l'arbitre de l'Europe. En 1579. elle établit une Compagnie de Turquie ; elle ouvrit à ſes Sujets un nouveau Commerce à Archangel, par un Traité qu'elle fit avec le Grand Duc de Moſcovie. Les Anglois fonderent des Colonies en Amérique, & y cultiverent le Tabac & le Sucre, qui par degrés les ont mis en état de ſupplanter les Portugais.

Cromwel qui étoit auſſi grand Homme qu'on peut l'être ſans la Vertu, après s'être emparé, ſous le titre de Protecteur, de l'autorité ſuprême, fit gouter à l'Angleterre ſon nouveau Gouvernement, en la rendant au-dedans plus floriſſante par ſon Commerce, & au-dehors plus redoutable par ſes forces Maritimes. Le Réglement qu'il fit pour empêcher les différentes Nations qui commercent avec l'Angleterre, d'y apporter d'autres Marchandiſes que celles que leur propre Pays produit, eſt une des Loix les plus ſages que la Politique pouvoit lui dicter pour le bien d'un Peuple qui n'a jamais été moins libre que ſous ſa Protection, & plus puiſſant que lorſqu'il l'a tenu ſous le joug.

La gloire, la richesse, le bonheur d'une Nation, tout dépend de celui qui la gouverne ; Louis XI. en délivrant ses Sujets de la Tyrannie des Grands, leur fit éprouver un avantage réel dans l'augmentation de sa puissance. Si les besoins de l'Etat l'obligerent d'établir de nouveaux Impôts sur ses Peuples, sa prudence lui fit imaginer de nouvelles ressources pour y subvenir. Il chercha à faire fleurir le Commerce dans son Royaume. De son tems il se tenoit à Genêve des Foires très-préjudiciables à la France ; il en établit à Lyon de semblables ; & pour y attirer les Marchands Etrangers, il leur accorda les mêmes Priviléges qu'à ses Sujets. Les premieres étoient un Gouffre où tout l'argent du Royaume alloit se perdre, celles-ci devinrent une source qui y apporta l'or de nos Voisins.

Un des plus grands Rois de la Monarchie, Henri IV. est aussi l'un de ceux qui ont le plus contribué à l'aggrandissement de notre Commerce. Il fit planter les Mûriers en France, il y établit des Manufactures de soie & de toile. M. Colbert a suivi & perfectionné les Plans que la sagesse de Henri IV. avoit tracés, &

que ſous le Régne ſuivant on avoit trop négligés. Tout occupé qu'étoit ce Miniſtre du Bien public, peut-être a-t-il été expoſé aux injuſtices populaires; mais quelle gloire ne s'eſt-il pas acquiſe dans la Poſtérité! Il ſera toujours mis au rang des plus grands hommes de la Nation. Nous n'avons proſpéré dans le Commerce, qu'autant que nous avons ſuivi ſes Maximes. En étendant les Limites d'un Royaume, on ne fait ſouvent que lui ſuſciter de nouveaux ennemis; en le rendant plus riche, ſans allarmer ſes Voiſins, on le met plus ſûrement en état de leur donner la Loi.

A l'égard du commerce actuel des Anglois, vous ſçavez, Monſieur, qu'avec l'Italie, la Balance eſt totalement contre eux. La preuve en eſt dans les remiſes conſidérables d'argent qu'ils ſont obligés de faire, ſoit à Gènes, ſoit à Veniſe.

Depuis qu'un Prince de la Maiſon de Bourbon eſt monté ſur le Trône d'Eſpagne, leur Commerce avec cette Nation leur eſt beaucoup plus déſavantageux qu'il ne l'étoit auparavant. La Balance eſt encore contre eux dans celui qu'ils ont avec la Flandre, l'Allemagne, & les

autres Royaumes du Nord. Mais la Hollande, le Portugal, l'Afrique & les Indes Orientales, les dédommagent avec usure, de ce qu'ils perdent avec les autres Nations.

Malheureusement pour les Anglois, nous sommes ceux de leurs Voisins qu'ils aiment le moins & dont ils ont le plus de besoin; ils voyent à regret, que dans le Commerce qu'ils ont avec nous, la Balance est prodigieuse en notre faveur, & il ne tiendroit qu'à nous de la rendre encore plus forte.

Nous prenons actuellement beaucoup de Tabac des Anglois, & du Blé dans les tems de Disette. Je ne doute pas qu'avec le tems la sagesse du Ministère ne remédie à ces deux inconvénients. D'un côté le terrein de la France est si fertile, que si nous profitions de l'exemple de nos Voisins, nous ne serions jamais exposés à manquer de Blé. De l'autre, nous sçavons par l'expérience que nous avons des Colonies dans l'Amérique, aussi favorables aux Plantations de Tabac que celles des Anglois. Telle est la Louïsiane. Nous leur avons déja enlevé le Commerce du Sucre, il ne nous feroit guères plus difficile de nous emparer de

celui-ci. Du moins, pourquoi acheter de nos Voiſins, ce dont nous pourrions nous fournir nous-mêmes ?

De pareils Établiſſemens exigent peut-être de grandes avances de la part du Gouvernement ; mais auſſi quels avantages n'en retireroit-on pas dans la ſuite ? Il faut dans le Commerce, imiter la ſage Oeconomie du Laboureur, qui ne plaint pas la dépenſe pour engraiſſer & enſemencer ſes Terres, parce qu'il eſt ſûr de retirer ſon argent avec uſure.

Il ſeroit à ſouhaiter que l'on pût engager les Fermiers-Généraux qui ont la Régie du Tabac, & qui le prennent des Anglois, ou des Hollandois, à acheter celui de nos Colonies ; on pourroit les dédommager de ce qu'ils y perdroient dans les commencemens, car il eſt ſûr qu'avec le tems, ils trouveroient dans l'intérêt général, leur intérêt particulier. Par-là ils augmenteroient conſidérablement notre Commerce, & par conſéquent les droits de la Douane, dont ils ont l'adminiſtration. Une pareille Compagnie peut être plus utile à l'État, que ne ſe le perſuadent ceux qui prennent pour eſprit toutes les plaiſanteries que l'envie fait faire ſur les gens riches. Leur crédit

influe ſur le Gouvernement ; c'eſt une eſpéce de fonds public dont il peut toujours s'aider au beſoin. Les reſſorts de la Finance ne ſont pas les moins néceſſaires & les moins puiſſans pour mouvoir la Machine d'un État. Il n'eſt queſtion que d'empêcher qu'ils ne nuiſent à ceux du Commerce. C'eſt l'accord parfait des uns & des autres, qui y fait circuler l'argent, l'unique moyen d'y entretenir l'abondance.

L'attention des Anglois ſur tout ce qui peut leur être avantageux, devroit ſervir d'exemple à leurs Voiſins : il y a long-tems, Monſieur, qu'ils méditent un Projet qui vous feroit grand tort, s'ils venoient à l'accomplir ; c'eſt de planter des Mûriers dans leurs Colonies, pour diminuer la quantité de ſoye qu'ils ſont obligés d'achetter de l'Italie. Ils ne négligent pas les plus petits objets. Si j'en crois ce que j'ai oui dire en Bretagne, ils ont eu la conſtance de venir pendant pluſieurs années charger des Barques d'Huitres au Rocher de Cancal près S. Malo, & de les jetter dans la Mer ſur leurs Côtes. Ces Huitres qu'ils ont ſemées, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, ont enfin, dit-on, produit le Banc

de Colchester, d'où l'on tire aujourd'hui celles qui passent pour les plus délicates de l'Europe, & qui se payent si cher à Paris. Je ne prétens point vous garantir ce fait, je ne sçais trop même, s'il s'accorde avec la bonne Physique. Ce que l'on en pense parmi nous, est du moins une preuve de l'opinion que l'on y a de leur vigilance.

Les Laines sont la seule Marchandise que les François devroient tirer de l'Angleterre : elle a un besoin bien plus indispensable de nos Vins & de nos Eaux-de-vie. Indépendamment des avantages que dans notre Commerce respectif avec les Anglois nous avons sur eux, par la nature de notre Climat ; l'entêtement qu'ils ont pour nos modes, en est encore un essentiel ; c'est une espéce de tribut que leur folie paye à la nôtre, & que tous les efforts de leur Politique n'a pû abolir. Ils nous épargnent même le soin de leur tendre des Piéges ; ils nous blâment par humeur, & nous imitent par gout. Aussi épris que nous de toutes les nouveautés, ils sont obligés d'adopter les nôtres, parce que leurs Ouvriers exécutent, mais n'imaginent pas.

Sous Charles II. où la Cour d'An-

gleterre affectoit les Mœurs Françoises, les Ouvriers Anglois contrefaisoient nos étoffes à mesure qu'elles paroissoient. Mais à peine y avoient-ils réussi, que la Mode en introduisoit de nouvelles à Paris, qui bientôt, parvenues à Londres, y faisoient tomber celles du Pays, de façon qu'ils furent obligés d'y renoncer, & que ces Manufactures ne purent se soutenir. Le Roi Guillaume, pendant la Guerre même, n'a pû entiérement remédier à cet abus. L'unique effet des Actes du Parlement qui défendoient si séverement l'entrée des Marchandises de France en Angleterre, étoit d'y faire vendre plus cher & nos Rubans, & nos Galons.

Votre République n'a-t-elle pas besoin de toute sa sagesse pour empêcher qu'un pareil abus ne s'introduise parmi vous? On n'a à Gènes, que trop de penchant à imiter nos Mœurs. Si la sévérité de vos Loix prouve l'attention des Chefs à veiller au Bien général, elle suppose dans les Particuliers un penchant violent à s'en écarter.

Ceux qui s'étonnent & qui se plaignent de ce qu'en France depuis quelques années, parmi les gens aisés, les

Hommes & les Femmes s'habillent également de ſoye en Hyver comme en Été, ne ſongent pas que nos Provinces Méridionales ſont aujourd'hui tellement peuplées de Mûriers, qu'elles nous aident beaucoup à ſoûtenir nos Manufactures, & que nous ne pourrions trouver le débit du ſuperflu de nos draps au Levant, ſi nous ne recevions en échange, le ſuperflu des ſoyes des Pays avec leſquels nous trafiquons. D'ailleurs la plûpart des Étoffes riches qui ſe fabriquent à Lyon, ſe vendent aux Étrangers. Heureuſement pour nous, ils aiment nos Modes; ils ſemblent ne venir à Paris que pour y étudier nos gouts. De retour chez eux ils ne trouvent de bien fait que ce qui vient de France. Hébert, la Du Chapt & Marcel, ſont peut-être les trois Perſonnes de Paris les plus connues en Allemagne.

Il eſt impoſſible que le Luxe ne regne pas plus ou moins dans une Nation riche & commerçante. Si, par excès de frugalité, elle vouloit renoncer à toutes les Marchandiſes étrangeres dont elle pourroit ſe paſſer, que feroit-elle du ſuperflu des ſiennes? Que deviendroient ſes propres Manufactures? C'eſt à nous à en-

courager toutes celles qui attirent chez nous l'argent de nos Voisins.

Les Manufactures & les Arts sont les principaux soutiens du Commerce. Les Espagnols, malgré tout l'Or des Indes, sont pauvres pour les avoir négligés. Les Meubles, les Equipages & autres dépenses des gens qui ont le gout du Faste & les moyens de le satisfaire, ne peuvent appauvrir une Nation, lorsqu'elle employe ses propres matériaux, & que de l'excédent de la main-d'œuvre elle tire de l'Etranger de quoi nourrir les Ouvriers. Par-là, elle entretient les Pauvres avec l'argent des Riches; ce qui est la meilleure distribution de la Société.

Dans quelque Nation que ce soit, ceux à qui le Gouvernement confie le soin du Commerce, doivent mettre toute leur attention à bien distinguer les Canaux par lesquels les richesses arrivent, de ceux par lesquels elles s'écoulent. Le gout du Luxe qui les attire dans un Pays, les épuise dans un autre. La Frugalité est une Vertu Morale; mais aux yeux de la Politique, elle est souvent moins avantageuse à la Société que l'industrie.

L'Argent est non-seulement la véritable mesure de la richesse intrinseque

d'un Etat, il eſt auſſi celle de l'avantage ou du deſavantage de ſon Commerce avec l'Etranger. L'unique maniere de juger de l'augmentation ou de la diminution du fonds du tréſor Public, eſt d'examiner ſi nos Voiſins nous *apportent* leur argent, ou nous *emportent* le nôtre.

La Conſtitution du Gouvernement d'Angleterre, en admettant les Négocians, comme les autres Ordres de l'Etat, à la Chambre des Communes, a pourvû ſagement au bien de ſon Commerce. Ils ſçavent quelle en eſt la Balance avec l'Etranger; ils s'apperçoivent de celui qui peut être avantageux à leur Nation. Ils ſont en état d'y veiller, & de propoſer les Réglemens néceſſaires. Ce ſont eux, qui, ſous le Roi Guillaume III. firent ſemer du Chanvre & du Lin en Irlande, & établir des Manufactures de Toiles, pour diminuer la quantité de celles qu'ils étoient obligés de tirer de France.

On a beau lire dans ſon Cabinet des Traités du Commerce, on apprend ce que c'eſt, on n'apprend pas à le conduire; il y a dans chaque choſe une partie méchanique, que l'uſage ſeul peut donner. La Science eſt en tout un grand

avantage : peut-être même ne peut-on exceller dans auncun Art, si l'on n'en posséde la Théorie ; mais celle-ci sans la Pratique, doit toujours être suspecte. Il aussi difficile que les Livres seuls fassent un habile Négociant qu'un parfait Médecin.

L'Esprit des Loix est trop inflexible pour se plier à toute la liberté que le Commerce exige. On traite de gain illicite celui qui n'est souvent que proportionné aux risques qu'un Commerçant est obligé de courir. Quelquefois on le trouve coupable lorsqu'il n'est que malheureux. C'est l'utilité générale, que l'on doit consulter sur tout ce qui est juste ou permis dans tous les cas particuliers. Notre Jurisdiction des Consuls, Tribunal si sage, est bien une preuve que le Commerce ne veut pas être traité par les Loix ordinaires.

La découverte d'un nouveau Chemin aux Indes Orientales par l'Océan, & celle de l'Amérique qui nous a fait connoître de nouvelles richesses & de nouveaux besoins, ont entiérement changé la face de l'Europe par rapport au Commerce; celui de votre République & celui de Venise ont beaucoup diminué. La Hol-

lande, un petit Pays, eſt aujourd'hui une Puiſſance formidable : l'Eſpagne, une immenſe Contrée, eſt devenue un Etat foible ; elle s'eſt dépeuplée à meſure qu'elle s'eſt enrichie. La véritable richeſſe d'un Pays ſont les Hommes & leur travail.

Les Eſpagnols ont, ſur-tout dans l'Arragon & dans la Caſtille, des Pays couverts de Chênes extraordinaires, & de Pins propres pour faire des Mâts ; mais l'indolence à laquelle l'Or de l'Amérique les a accoutumés, eſt cauſe qu'ils aiment mieux le laiſſer aller à l'Etranger, que de ſe donner la moindre peine.

De combien les Anglois ſont-ils plus vigilans & plus actifs ? Ils ont établi entre leurs Colonies & le Portugal, un Commerce de Bois qui eſt très-avantageux à l'Angleterre.

On remarque que les Portugais eux-mêmes ſont devenus beaucoup moins induſtrieux depuis la découverte des Mines d'Or & d'Argent dans le Bréſil. Ils ont laiſſé les Anglois s'emparer des Iſles Caraïbes, d'où ceux-ci tirent aſſez de Sucre & d'Indigo, non-ſeulement pour leur conſommation, mais pour en fournir à leurs Voiſins.

Quelle

Quelle riche conquête eſt-ce pour les Anglois que la Jamaïque, qui eſt ſeule plus grande que toutes les autres Iſles qu'ils ont dans l'Amérique, dont le terrein eſt extrêmement fertile, & qui par ſa ſituation eſt ſi favorable au commerce de Contrebande, qu'ils font, au préjudice des Eſpagnols ; Commerce que bien des gens regardent comme la premiere cauſe de la guerre qui vient d'être déclarée, & dont nous ne verrons peut-être pas ſi-tôt la fin.

C'eſt aux troubles de Religion & aux Guerres Civiles qui ont ſi long-tems déchiré l'Angleterre, qu'elle doit en partie l'état floriſſant où ſont aujourd'hui ſes Colonies dans l'Amérique : il eſt tel, que peut-être le Gouvernement auroit-il ſujet d'en prendre quelque ombrage Elles ſont aujourd'hui trop puiſſantes pour qu'on puiſſe toujours compter ſur leur obéiſſance. Les Actes du Parlement n'y ont force de Loi qu'après avoir été revus par ceux qui les habitent.

Avant que les Anglois euſſent des établiſſemens dans le Nouveau-Monde, ceux d'entr'eux qui ſe trouvoient inquiétés, alloient ſe réfugier en Suiſſe, en Dannemarck, & dans les Villes Anſéa-

tiques ; & ainſi leur Patrie les perdoit pour jamais. L'Amérique a offert depuis à ceux qui étoient perſécutés, un azile, où ils ont été plus utiles à leur Pays, que s'ils euſſent continué à vivre en Angleterre.

Qu'il ſeroit heureux pour nous, ſi les Proteſtans, que la Révocation de l'Edit de Nantes a contraints de ſortir du Royaume, ſe fuſſent de même réfugiés dans nos Colonies ! Ils n'euſſent point porté à nos Voiſins nos principales richeſſes, c'eſt-à-dire, nos Manufactures. Les relations qu'ils euſſent conſervées avec la France les euſſent entretenus dans l'habitude de la regarder toujours comme leur Patrie. Séparés de nous par la Religion, ils nous ſeroient reſtés unis par les liens de la Politique. Intéreſſés à la gloire de leur Nation, dont ils auroient encore fait partie, ils auroient continué à travailler à ſon avantage. Au fond de l'Amérique ils auroient le cœur François ; à nos portes ils ſont nos plus cruels Ennemis.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXXVI.

A Monſieur DE MONTCRIF, *de l'Académie Françoiſe.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

AU milieu du grand monde où vous vivez, & parmi les diſſipations de toutes eſpeces, il eſt heureux pour vous de pouvoir encore converſer avec les Muſes. Qu'il vous eſt beau ſur-tout de ne point oublier vos anciens Amis ! Pour moi, je paſſe ici une vie ſimple, unie & détachée de toutes les vanités humaines. Il eſt des tems où la Solitude m'eſt néceſſaire; j'aime à vivre tantôt à la Ville, tantôt à la Campagne : la foule du monde & le ſilence de la retraite me plaiſent alternativement : ces changemens de ſituation, qui varient ou renouvellent les affections de l'Ame, lui ſont toujours agréables; elle a beſoin quelquefois des amuſemens les plus ſimples pour ſe délaſſer. La gravité de la Philoſophie n'em-

pêchoit pas Socrate de jouer avec des Enfans.

Comme je ne vais à la Campagne que pour y jouir des charmes de la Retraite, je fais peu de cas de ces ſomptueux Édifices, qui ſont autant de Temples conſacrés à l'Ennui. J'évite le plus que je puis ces vaſtes Appartemens, où l'on s'aſſemble en Corps pour lui ſacrifier : cette foule de Valets qu'on rencontre à chaque pas dans les grandes Maiſons, me choquent ; tout ce Faſte ſent encore trop la Ville. J'habite au fond d'un Bois & ſur le bord d'une Fontaine, un petit Hermitage : autour de cet humble toit, tout reſpire le plaiſir & l'innocence. C'eſt-là que ſeul je philoſophe, je jouis de moi-même, je m'occupe à contempler les merveilles de la Nature ; en un mot, je ſuis heureux, tandis que ſous des Lambris dorés, au milieu de la bonne chere & du jeu les autres ſont accablés de vapeurs. Si j'aime ſi fort la Retraite, c'eſt qu'elle a ſur moi le même effet que ſur Montagne ; & trouvez bon que je me ſerve de ſes propres expreſſions ; j'y trouve une force à laquelle on ne peut eſpérer d'atteindre. *La Solitude Locale*, dit-il, *m'étend plutôt & m'enlargit*

au-dehors : je me jette aux affaires d'Etat & à l'Univers plus volontiers quand je suis seul. Au Louvre & en la presse je me resserre, & contrains en ma peau. La Foulle me repousse à moi ; & ne m'entretiens jamais si follement, si licentieusement & particulierement qu'aux lieux de respect & de prudence cérémonieuse. Nos foibles ne me font pas rire, ce sont nos sapiences.

J'avoue, malgré le gout que j'ai pour la Vie Champêtre, qu'elle donne aux Mœurs quelque chose de rude. Les Hommes sont d'autant plus grossiers, qu'ils vivent plus loin des Villes, & qu'ils sont moins ensemble. L'habitude de la Politesse se perd aisément dans la Solitude. Ainsi, je vous ai une véritable obligation du Présent que vous avez bien voulu me faire de votre *Essai sur la Nécessité & les Moyens de plaire.* Après l'avoir lû avec plaisir, je le relirai avec profit. Je m'en servirai comme d'un Préservatif contre la Rouille, que je puis contracter soit au fond de ma Retraite, soit parmi les Chasseurs du Renard, avec qui je vis quelquefois.

Comme vous avez passé quelque tems en ce Pays-ci, vous avez dû vous apper-

cevoir qu'une des Vertus caractéristiques des Anglois, est cette Probité si essentielle dans le commerce de la vie : leur abord n'est pas prévenant; mais quand une fois on les connoît, on trouve chez eux de l'amitié & des sentimens autant que dans aucune autre Nation. On ne peut sur ce sujet leur donner trop d'éloges ; les sentimens sont le plus bel apanage de l'humanité. Mais malheureusement les Anglois ne comptent pas les attentions & les égards mutuels au rang des devoirs, ils dédaignent d'acquérir ces manieres polies & insinuantes, qui nous concilient la bienveillance des autres, & que par un excès tout opposé nous mettons souvent à la place des sentimens même. Ici, le desir de plaire ne se trouve que rarement chez les Grands, & est absolument ignoré des Petits. La plûpatt des Anglois ne regardent les Regles du sçavoir vivre que comme un joug qui rend la vie incommode.

C'est ici un Pays de liberté, & où chacun se pique de ne se gêner en rien : loin de cacher un Naturel qui déplaît, on ajoute à ses autres défauts celui de vouloir paroître Singulier. On n'entre dans aucune Société, qu'aux conditions d'y être

libre, c'eſt-à-dire, de n'y avoir aucun égard les uns pour les autres. Celui dont on dit qu'il ne ſe gêne pas, eſt ſûrement un Homme qui fait parade de ſa groſſiéreté. La plûpart des Vices s'introduiſent dans le monde ſous des noms de Vertu. En de certains Pays, l'inſolence de la Brutalité paſſe pour franchiſe ; ailleurs la baſſeſſe de la Flatterie s'appelle Politeſſe.

Parmi nous, il faut qu'un Homme qui veut faire ſa fortune, s'étudie à plaire ; ici, celui qui cherche à plaire, doit commencer par faire ſa fortune. En France, un Homme riche tâche de s'avancer à la Cour ; en Angleterre on fait plus, on le prévient. Quiconque a de grands biens, eſt ici beaucoup plus important qu'il ne le ſeroit par-tout ailleurs. C'eſt par-là qu'un Pair du Royaume ſe trouve en état de faire tête à un Miniſtre, & qu'un Négociant devient Membre du Parlement : auſſi dans toutes ſortes d'états, au lieu de s'étudier à plaire, on ne ſonge qu'à devenir riche, & alors on plaît toujours aſſez. L'intérêt eſt un Dieu qu'on adore dans tous les Pays ; mais il n'eſt, je penſe, ſervi nulle part avec plus de dévotion qu'en Angleterre :

il y a un Temple aussi solidement bâti pour le moins que celui de la Liberté, & sûrement beaucoup plus fréquenté.

Selon la diversité des Mœurs des Pays, on y a de différentes Notions des mêmes choses. Ce que l'on appelle à Paris un Homme aimable, ne s'appelle à Londres qu'un Homme frivole; ce que nous nommons Esprit, les Anglois le nomment *Déraison* * ; & ce qui nous paroît agrément, n'est à leurs yeux que de la folie. On ne connoît point ici cette espece d'Hommes si commune parmi nous, qui, au lieu d'aspirer à la fortune, bornent leur ambition à être bien venus dans le monde, & qui se font du plaisir d'être souhaités & recherchés dans la Société, le plus grand bonheur de leur vie. Un tel Etre paroîtroit ridicule aux Anglois. Ils s'attachent au solide; & parmi eux, rien ne donne du crédit à un Homme que ses richesses. C'est la sorte de mérite qui éclipse tous les autres. Quelqu'un contoit un jour un Fait qui ne paroissoit pas vraisemblable; un Homme de la Compagnie prit la liberté de lui laisser voir qu'il osoit en douter. Mon-

* *Non sense.*

ſieur, répondit cet Anglois, je tiens la choſe d'un Gentilhomme de la Province de Kent, qui a quatre mille livres ſterling de rente. Il fallut ſe rendre à cette raiſon.

Les Femmes participent beaucoup ici de la façon de penſer des Hommes. Auprès de celles qui donnent dans la Galanterie, l'Art de plaire ne ſe borne pas à des manieres agréables, à des complaiſances, des ſoins & des flatteries; toutes ces choſes ne leur paroiſſent que ce qu'elles ſont, que des bagatelles. La plûpart de ceux qui parmi nous paſſent pour Hommes à bonnes fortunes, auroient de la peine à réuſſir auprès d'une Angloiſe, elle ne ſe rendroit non plus aux douceurs de leur jargon, qu'à l'ambre dont ils ſont parfumés. Ces Officiers Irlandois, ces heureux mortels, qu'une riche Douairiere va chercher quelquefois juſques dans la lie du Peuple pour les épouſer, ne doivent que rarement le don de plaire aux charmes de leur eſprit & de leurs manieres.

D'ailleurs les Anglois, qui la plûpart ſe donnent pour Philoſophes, trouvent ces ſoins & cette complaiſance, que le Sexe exige, au-deſſous d'eux. Cela étoit

bon pour les Siécles d'ignorance, où en effet on trouvoit parmi eux de preux & galans Chevaliers autant qu'ailleurs. Depuis ce tems, les Hommes ſont devenus moins complaiſans, & les Femmes ſe ſont faites petit-à-petit à être moins difficiles : aujourd'hui elles ſont contraintes à les prendre tels qu'ils ſont. Les François ſont ſouvent galans ſans être amoureux ; les Anglois ſont toujours amoureux ſans être galans.

Quoique dans cette Nation on étudie aſſez peu l'art de plaire, on y diſtingue cependant une claſſe particuliere d'Hommes, que la néceſſité oblige d'en chercher les moyens ; ce ſont les gens d'Egliſe. Ceux qui viſent à l'Evêché, ſont tous Courtiſans de profeſſion : ils ſe piquent de laPoliteſſe la plus recherchée, quoique la leur ſoit ſi affectée & ſi ridicule, qu'elle eſt communément un objet de plaiſanterie à la Cour. Ici, comme vous ſçavez, il eſt rare qu'un Homme de Condition entre dans l'Etat Eccléſiaſtique. On eſt obligé de donner les plus grands Bénéfices à des gens de Collége qui n'en perdent jamais les manieres, & qui, quoique toujours attentifs à copier celles du monde, ſont néantmoins mal-adroits à les

imiter. Il ſemble que la Pédanterie leur imprime un caractere indélébile. Le ton de leurs Écrits, comme celui de leurs diſcours, tout annonce chez eux le deſſein de plaire ; mais ils ſont bien loin d'en connoître l'art. Un d'entr'eux prêchant un jour à la Cour, dit en finiſſant ſon Sermon, *que ceux qui n'en profiteroient pas, iroient habiter pendant toute l'Eternité un lieu que la Politeſſe ne lui permettoit pas de nommer devant une Aſſemblée ſi reſpectable.*

Avant que de finir ma Lettre, je reviens à votre Ouvrage, & je vous dirai, Monſieur, que de même que Montagne ſe fioit plus à la vertu du tempérament, qu'à la vertu acquiſe par le ſecours des réflexions ; j'aimerois mieux auſſi poſſéder le Don, que l'Art de plaire. L'un s'acquiert difficilement, & nous manque quelquefois au beſoin ; l'autre ne coute rien, & eſt toujours ſûr. De tous les Hommes, ceux qui plaiſent le plus généralement, ſont ceux qui ont de la gayeté & de la douceur ſans aucun mélange de vanité. Un Homme de ce Caractere n'a pas même beſoin d'eſprit pour être du gout de tout le monde ; au contraire, un eſprit mélancholique peut

ſe faire eſtimer, mais rarement ſe faire aimer. Il faut qu'un Homme né ſans gayeté ait beaucoup de mérite pour réuſſir dans la Société. Heureux ſont ceux qui plaiſent ſans qu'il leur en coûte rien ! Mais je m'apperçois que j'entre dans une matiere qu'il ne convient qu'à vous de traiter. Il faut poſſéder les moyens de plaire pour pouvoir les enſeigner aux autres.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXXVII.

*A Monſieur l'Abbé L. A. H**.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

S'IL eſt vrai qu'en France les eſprits raiſonnables ne s'appliquent pas aſſez à la Politique, il eſt ſûr qu'en Angleterre les eſprits communs s'en occupent trop; elle dérange plus de têtes qu'elle n'en régle, parce qu'elle demande une application que la plûpart ne comportent pas, & des lumieres que peu d'hommes ſont en état d'acquérir.

Les Principes qui ſont la baſe de la Morale ſont ſimples, & la Nature les a gravés dans tous les Cœurs : ceux qui ſont le fondement de la Politique, ſont tellement compoſés, qu'après l'expérience de tant de Nations & de tant de Siécles, on ne les a pas encore bien conſtatés. Lorſque l'une apprend inutilement aux Hommes à ne point faire aux autres ce qu'ils ne voudroient pas qu'il leur

fût fait, & qu'ils ſont aſſez aveugles pour ne pas reconnoître que c'eſt en cela que conſiſte leur véritable intérêt, c'eſt à l'autre à trouver les moyens les plus ſages de les y ramener malgré eux, & de les contenir dans les bornes de la Juſtice. Mais autant il eſt aiſé de preſcrire ce que les Particuliers doivent à la Société, pour les avantages dont elle les fait jouir, autant il eſt difficile de régler ce que la Société doit à chacun d'eux, pour ceux qu'elle retire de leur concours mutuel à l'utilité commune, puiſque ſelon les tems & les circonſtances, on eſt néceſſité de ſacrifier l'intérêt particulier à l'intérêt général, & que dans tous les cas le ſalut du Peuple eſt la Loi ſuprême.

Vous êtes, Monſieur, de ce petit nombre d'Hommes choiſis, qui ſont faits pour examiner utilement pour eux-mêmes & pour leurs Concitoyens, une matiere ſi délicate & ſi importante. La fineſſe & la ſagacité de votre eſprit, l'étendue de vos connoiſſances, & les liaiſons que vous avez eues avec les plus grands Politiques d'Angleterre, vous mettent plus à portée qu'un autre d'approfondir un Art, que l'on peut appeller le complément de la ſageſſe humaine.

Si l'on en croit quelques Auteurs qui ont écrit ſur le Gouvernement Anglois, le mot de Liberté qui a causé tant de diſputes, & fait répandre tant de ſang en ce Pays-ci, n'y eſt pas encore bien entendu. En général il eſt vrai, comme l'a remarqué Hobbes, que quand les Particuliers ou les Sujets demandent la Liberté, ils entendent par ce mot, la Domination, ou la Souveraine Puiſſance, à quoi pourtant leur ignorance fait qu'ils ne prennent pas garde. Vous ſçavez que tandis que les Écrivains du Parti mécontent ſe plaignent qu'il n'y a plus de Liberté en Angleterre, d'autres exagérent celle qui y regne, & en font de ſi grands éloges, qu'on croiroit que la forme du Gouvernement Anglois n'a rien à craindre des Viciſſitudes & des Révolutions auxquelles toutes les inſtitutions humaines ſont ſujettes.

La véritable Liberté, eſt ce qui exempte un Homme de la ſujétion d'un autre, autant que l'ordre de la Société le permet. Elle ne donne pas à chaque Particulier le Privilége de ne faire que ce qui lui plaît, mais ſeulement de faire tout ce qui n'eſt pas contraire au Bien général. Comme elle tire toute ſa force des Loix,

où l'on peut les violer avec impunité, on ne peut pas dire qu'elle ait des fondemens bien assurés. Il n'est point d'atteintes qui ne les ébranlent. On ne s'apperçoit pas toujours de celles qui portent le coup fatal : ainsi cet Édifice construit avec tant d'art & de soins, s'écroule quelquefois au moment où l'on y pense le moins.

Si la Liberté consistoit dans la variété des Cultes Religieux, & dans une Licence effrénée de parler & d'écrire, on pourroit dire que les Anglois en jouissent aussi pleinement qu'aucun peuple de la Terre en ait jamais joui. Mais peut-être que pour constituer la vraye & parfaite Liberté, il faut quelque chose de plus qu'un Son vuide, & que la Licence & de la Langue & de la Plume.

En effet, ceux qui seroient Esclaves & de l'ambition & de l'intérêt, pourroient-ils se dire libres ? Dès qu'on a échangé sa Liberté pour des richesses ou des honneurs, ne l'a-t-on pas véritablement alliénée, & n'est-ce pas ainsi que tous les États libres ont été assujétis ?

Ceux à qui une Nation confie le précieux dépôt de la Liberté, peuvent sacrifier

crifier l'intérêt Public à leur intérêt particulier, & comme ils ont le droit de faire des Loix, toutes celles qu'il leur plaît d'établir, sont autant de chaînes qui lient les mains de ceux qui leur ont confié la Suprême Puissance. Il ne faut pas moins qu'un effort général pour les rompre, & le Peuple peut se trouver tellement embarrassé, qu'il n'est plus en état de le tenter.

Je ne prétens pas insinuer par-là que les Anglois ayent rien perdu de cette même Liberté pour laquelle leurs Ancêtres ont tant combattu : je ne veux que vous faire sentir combien il est probable qu'ils ne la conserveront pas toujours. Le changement des Mœurs entraîne nécessairement celui du Gouvernement. L'opération de la Corruption est imperceptible, mais l'effet n'en devient par-là que plus à craindre.

Les Anglois qui aiment à se comparer aux Romains, doivent songer qu'aussitôt que ces fiers Vainqueurs du Monde connurent la soif des Richesses, ils perdirent l'esprit Républicain, l'unique fondement de leur Puissance & de leur Liberté. Rien n'est si opposé à l'amour de la Patrie que l'intérêt particulier, &

vous avez dû vous appercevoir que l'Esprit qui anime ici les différens Partis, est tout au moins suspect.

La Liberté ne peut subsister sans l'amour de la Patrie, & peut-être sans une espéce de Fanatisme qu'un concours de Causes Physiques & Morales rendroit aussi difficiles à déraciner chez de certains Peuples, qu'il le seroit de l'inspirer à d'autres. Les Romains, toujours occupés de la grandeur de leur Nation, se faisoient un devoir de sacrifier leurs intérêts personnels à celui de la République. Chez eux, l'avantage particulier résultoit de l'attachement de chacun à la cause commune. Un Bourgeois de Rome se croyoit fait pour commander aux Rois. Les Anglois sont un Peuple raisonnable & Commerçant, qui ne cherche qu'à s'enrichir : ils n'ont pas, pour préférer le Bien public à leur bien particulier, ce puissant Motif qui faisoit agir les Romains, ce desir de la gloire & cette ardeur Héroïque qui ont rendu ceux-ci les Maîtres du Monde. Les Romains ne sont devenus Commerçans que pour s'en assurer la Conquête ; les Anglois n'arment dans l'Europe que pour y étendre leur Commerce. Si l'in-

térêt Public leur fait prendre les armes contre leurs Voisins, les plus éclairés d'entre eux avouent qu'il est plus souvent le prétexte, que la cause de leurs Divisions Domestiques.

Voici la Peinture que fait des principaux Chefs du Parti opposé à la Cour, un des Auteurs qui passe pour connoître le mieux l'État présent de l'Angleterre : *Malheureusement*, dit cet habile Politique, *il n'est que trop vrai que l'oppsition au Ministère est fondée principalement sinon uniquement sur l'avarice* *. *Ceux qui la soutiennent sont exclus des avantages qui résultent du pouvoir & des Charges ; & en cela consiste tout le Mystère de l'opposition quelqu'art que l'on emploie à le déguiser. Si le Ministère pouvoit trouver les moyens de satisfaire les passions dominantes de ceux qui lui sont contraires, s'il pouvoit les rassasier d'Emplois & de Pensions, il lui seroit aisé de gouverner sans trouble, jusqu'à ce qu'il eût porté le pouvoir de son Maître au-dessus de celui de son Parti.*

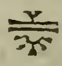
Quelle idée nous donne-t-on là, Mon-

* *Multorum crudelitas & ambitio & luxuria ut paria pessimis audeat, fortunæ favore deficitur. Eadem velle eos cognosces, da posse quantum volunt*, Sen.

ſieur, de tant de Perſonnages illuſtres & qui paroiſſent ſi animés du zèle du bien Public! Il y a toute apparence qu'elle eſt exagérée par la Chaleur du mécontentement; mais on ne peut nier que tel qui a déclamé à la Chambre des Communes contre le Gouvernement, n'en ait fait l'apologie à celle des Pairs, dès qu'il a plû au Roi de l'y admettre. Ne ſoyons pas ſurpris de toutes ces variations & de toutes ces contradictions; ſelon les circonſtances les Hommes changent de ſentimens & de langage. Il ne faut pas même les ſoupçonner toujours de mauvaiſe foi. L'amour-propre faſcine les yeux de la plûpart. Ils ne voyent réellement les objets, que comme ils ſont intéreſſés à les voir. Il y a plus de ſottiſe que de malice dans les hommes; ce n'eſt point la méchanceté, c'eſt la vanité qui eſt le principe de toutes leurs actions.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXXVIII.

A Monsieur DE CREBILLON, *Fils.*

De Bath, &c.

MONSIEUR,

ENFIN j'ai satisfait une de mes grandes curiosités, & j'ai vu les Eaux de Bath. Je n'ai point été à celles de Scarborouh, de Tumbridge, ou d'Epsom, parce qu'elles ne sont plus à la mode, & que si l'on veut aller aux Eaux sans être malade, il faut du moins aller où l'on est sûr de trouver la meilleure Compagnie.

Bath à mon avis ne mérite pas moins l'attention d'un Etranger que les Villes d'Oxford & de Cambrige, qui en sont plus communément l'objet. Dans celles-ci que leurs Universités ont rendues si célebres, on peut faire connoissance avec des Sçavans du premier ordre; dans celle où je suis à présent, on ne trouve pas un monde qui sçache si bien le La-

tin ou le Grec, mais on en trouve un autre avec lequel il eſt plus doux de vivre. Je veux parler de cette moitié de la Nation qui dans tous les Pays eſt la plus aimable. Bath eſt le lieu de l'Angleterre où le Sexe aujourd'hui ſe plaît le plus, & où par conſéquent il ſonge le plus à plaire. Ceux qui croyent qu'il en eſt des Eaux de Bath comme de celles de Bourbon, où l'on ne trouve que des gens infirmes, Paralitiques, ou Valétudinaires, ſe trompent; au contraire, c'eſt ici le lieu de l'Angleterre où l'on ſe porte le mieux, & où l'on tire le meilleur parti de ſa ſanté.

Je puis vous l'aſſurer, Monſieur, les eaux de ce lieu ſi riant, méritent bien leur réputation. Un Mari ſe plaint-il de ce que ſa Femme lui refuſe depuis longtems un Héritier, les Médecins lui conſeillent de l'envoyer à Bath, & bien-tôt elle éprouve l'efficacité des Eaux. Elles ſont encore un reméde sûr pour les Vapeurs des Belles; & ce qui ſurprendroit tout autre que vous, que rien ne peut étonner de leur part, c'eſt que la vertu de ces Eaux n'agit que ſur le Sexe. Je connois pluſieurs ſortes de Maladies qu'elles guériſſent chez les Femmes, ſans

que les Hommes en reçoivent le même ſoulagement, comme la Mélancholie, la Jauniſſe, la Conſomption même, quand le mal n'eſt pas invétéré.

La Compagnie que l'on trouve à ces Eaux eſt toujours de bonne humeur, & l'on demeure d'accord qu'elles tirent leur principale vertu de la gayeté qui y regne. Si un Etranger veut apprendre la Langue du Pays & connoître les Dames d'Angleterre, il doit venir paſſer ici quelque tems. Il n'eſt pas aiſé de les voir à Londres. Ce n'eſt pas que les Hommes y ſoient jaloux, c'eſt que les Femmes y ſont farouches & inacceſſibles; ici au contraire elles ſont du commerce le plus doux & le plus facile. Elles y mettent à profit toute la liberté de la Campagne, & toute la familiarité des Eaux. Vous, Monſieur, qui ſans avoir pris parmi nous le titre de Spectateur, en faites quelquefois les fonctions dans vos Ouvrages ingénieux, vous qui démêlez avec tant de fineſſe les plus petits ridicules de ce Sexe, en qui tout, juſqu'aux défauts, prend la forme des graces, je crois que vous vous amuſeriez beaucoup de toutes les Scenes qui ſe paſſent aux Eaux de Bath, & que votre heureuſe

imagination en sçauroit bien tirer parti.

Lorsqu'une jeune Veuve ou une Douairiere surannée, veulent encenser de nouveau les Autels de l'Hymen, c'est ici qu'elles viennent sacrifier à ce Dieu; c'est ici que les Hommes à bonnes fortunes se rendent de tous côtés pour établir leur réputation. Enfin c'est ici le lieu de la Grande-Bretagne où les Irlandois sont les mieux reçus. Celui qui a fait parler de lui l'Automne aux Eaux de Bath, fait infailliblement du bruit l'Hiver suivant à Londres. Il excite la curiosité des Duchesses, & attire sur lui les regards de toutes les Femmes de la Cour.

Il semble que l'air de cette Ville inspire le gout du plaisir, on lui sacrifie jusqu'aux heures de solitude. On y lit nos Ouvrages nouveaux, & sans vous faire de compliment, je n'en connois point que l'on y ait autant goutés que les vôtres. Tan-saï a fait & fera encore long-tems les délices des Eaux de Bath. Ce Livre est désormais au rang de ceux dont la lecture fait partie du Régime que l'on y observe.

A Londres, c'est communément quelque chose d'assez triste qu'un cercle

d'Angloiſes qui prennent leur Thé. Les Hommes les plus galans craignent de s'y préſenter. Elles y parlent peu, à moins que la Médiſance ne leur délie la Langue: A Bath au contraire les Tables de Thé ſont extrêmement gayes; auſſi celui qu'on y prend eſt-il différent de celui dont on uſe en Angleterre & dans le Pays de Galles. Le Thé ordinaire n'a aucune vertu ſur les eſprits; celui de Bath les éveille & donne de l'enjoûment aux plus triſtes. Il eſt fait avec de l'eau-de-vie d'Arac, du Citron & du Sucre. Le vin même ne communique pas plus de chaleur, & n'inſpire pas plus de gayeté. Auſſi les Dames à Bath en font grand uſage. C'eſt ce qu'elles appellent du Thé d'Arac, & que partout ailleurs on nomme de la *Ponche*. A Londres les Femmes, du moins celles qui veulent paſſer pour raiſonnables, ſont obligées de ſe contraindre, & ne peuvent gueres boire de liqueurs qu'en ſecret; ici les Eaux d'Anis, de Citron, des Barbades, &c. font partie de l'équipage de la Table de Thé *.

* Dans la Comédie de Congreve qui paſſe pour ſon Chef-d'œuvre, & qui peint le mieux les mœurs de ſon tems, THE WAY OF THE

Enfin autant les Hommes s'amusent aux courses de New-market, autant les Femmes de leur côté se plaisent aux Eaux de Bath. Elles sont en effet ici tout autres qu'elles ne sont à Londres, & ce qui produit en elles une différence si remarquable, c'est la gênante uniformité de leur vie ordinaire. Premierement comme Femmes elles se vengent ici par un mois de liberté & de divertissement, de la contrainte & de la tristesse où le joug de l'habitude les retient dans la Capitale le reste de l'année. Les Mœurs peuvent être différentes, mais le Sexe est par-tout le même; il aime à jouir de ses droits, & s'il en est dépouillé par l'injustice ou par le caprice des Hommes, par la Mode ou par les Préjugés, il employe tout ce qu'il a de ressource pour y rentrer dès qu'il en trouve les occasions: dans les Pays même où on les traite en Esclaves, elles trouvent les moyens de commander à leurs Maîtres. Secondement, celles de ce Pays-ci ont une raison de plus pour aimer à faire

WORLD, Mirabell déclare à Mademoiselle Millamant comme un des articles à signer avant le Contrat de Mariage, qu'il faut qu'elle bannisse de sa Table de Thé toute Eau d'Anis, de Citron, de Cinnamom, des Barbades, &c.

usage de leur liberté ; c'est d'être nées sous un Gouvernement qui en inspire l'esprit. D'ailleurs leur tempérament mélancholique, qui souvent les éloigne du plaisir, doit le leur rendre plus sensible quand elles veulent s'y livrer. Une Coquette s'y abandonne sans réflexion toutes les fois qu'il se présente, ce qui fait peut-être qu'elle le goute moins. Pour une Angloise c'est une affaire capitale & raisonnée. Une partie de Bath est peut-être le fruit de six mois de méditation & d'intrigues : il a fallu faire la Malade, gagner les Domestiques, corrompre le Médecin, presser une Tante, tromper un Mari, en un mot recourir à toute sorte d'artifices pour y réussir. On cherche à se payer de toutes les peines qu'on a prises. Le plaisir est d'autant plus attrayant pour les Angloises, qu'il leur est moins familier & leur coûte davantage. Les Mélancholiques sentent plus vivement la joye que ceux à qui elle est habituelle.

Au reste les Eaux de Bath joignent à toutes les vertus dont je vous ai parlé, celles des Eaux de Léthé. Pour peu qu'une Femme en boive, elle perd le souvenir de tout ce qui lui est arrivé dans ce

ſéjour d'enchantemens. Vainement à Londres un jeune Renaud croit reconnoître l'amoureuſe Armide dont il a adoré les charmes, il n'y retrouve plus qu'un Dragon de vertu dont le ſeul regard fait trembler le Chevalier le plus audacieux. J'ai oui dire que les Eaux d'Aix-la-Chapelle avoient à peu près toutes les mêmes vertus : je laiſſe aux Naturaliſtes à examiner ce fait, & à nous en apprendre la véritable cauſe.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXXIX.

*A Monsieur H***.*

De Northampton, &c.

MONSIEUR,

UN mot ſuffit au Sage pour entendre; un mot ſuffit à celui qui ne l'eſt pas pour ſe trahir. Cette Réflexion Morale ſent le début de l'Apologue, & vous vous attendez peut-être que je vais vous en envoyer un que vous puiſſiez mettre en Vers, & que vous ne manqueriez pas d'embellir par les graces de votre imagination. Mais ce n'eſt point une Fable que je vais vous conter, c'eſt un Fait d'où il réſulte que la plûpart de ces Hommes qui nous paroiſſent ſi grands à l'aide de tout l'artifice qu'ils employent pour nous en impoſer, redeviennent bien petits quand ils ſe laiſſent voir dans leur ſimple naturel. C'eſt alors que dans le Citoyen zélé pour le bien Public, on ne trouve plus qu'un eſprit ambitieux ou turbulent, & que celui que l'on croyoit

l'ami de la Patrie ne paroît plus que l'ennemi du Miniſtre.

Je ſoupai hier avec un Membre du Parlement extrêmement célebre par ſon amour pour la liberté, ou du moins par ſon oppoſition à la Cour ; car il faut prendre garde de s'y tromper, on prend ſouvent ici l'un pour l'autre. Le Pair du Royaume dont je vais vous parler, a la réputation d'un homme de beaucoup d'eſprit : il eſt un de ceux qui ont le plus de crédit à la Chambre Haute. Il eſt ami de Mylord B***; M. Pope en fait l'éloge dans ſes Ouvrages ; en un mot rien ne lui manque pour fixer ſur lui l'attention du Public, & pour exciter la curioſité d'un Etranger. A ces titres il méritoit toute la mienne, & je fus très-aiſe de me trouver à portée d'avoir un tête à tête avec un homme d'une ſi grande réputation.

Je fis long-tems tout ce que je pus pour avoir une converſation ſuivie avec cet illuſtre Défenſeur des libertés de l'Angleterre, & toujours inutilement ; tantôt il me parla de la beauté des Vers de M. Pope, & tantôt des voyages du Chevalier Ogletorpe : il m'entretint auſſi de l'Hiſtoire ancienne de M. Rollin, &

de celle de la Chine du P. Du Halde. Je fus même surpris je l'avoue, de le trouver assez au fait de notre Littérature Françoise, pour sçavoir à quoi s'en tenir sur le mérite de certaines Feuilles Périodiques qui paroissent toutes les semaines à Paris, *& qui ont moins l'air de Critiques propres à éclairer l'esprit & perfectionner le goût, que de Satires uniquement destinées à entretenir la malignité des Sots.* Ce sont ses propres expressions; mais outre qu'il ne m'apprenoit rien de nouveau, je voulois le faire parler sur des matieres d'une toute autre importance. Je lui demandai s'il ne se rendroit pas à Londres pour l'ouverture de la Séance prochaine du Parlement. » Oui, Mon-» sieur, me dit-il, c'est mon devoir, & » je le remplirai; mais je n'y ai plus de » plaisir ». Comment, Mylord, repris-je, vous n'y avez plus de plaisir! Et pourquoi? » *C'est*, me répondit-il, *que je » ne m'échauffe plus*. J'approche de mes » soixante ans, & toute ma chaleur est » passée. J'ai vû un tems où plus jeune » & le sang bouillant dans mes veines, » je faisois du bruit dans la Chambre. » J'aurois parlé deux heures de suite sans » perdre haleine; & si mon avis étoit

» contredit, Dieu ſçait comme je le ſou-
» tenois. Mais aujourd'hui ce n'eſt plus
» cela, je ne puis pas même élever aſſez
» ma voix pour me faire entendre. De
» nouveaux venus m'ont éclipſé; je ne
» brille plus. Je dis mon avis, & puis
» c'eſt tout. Il m'eſt cruel d'en être ré-
» duit-là après avoir joué ſi long-tems
» un rolle différent. Vous ne ſçauriez
» vous imaginer le plaiſir qu'il y a à
» parler quand l'eſprit de parti & la cha-
» leur de la diſpute vous emportent;
» quand vous êtes sûr que le rapport de
» ce que vous aurez dit à la Chambre
» troublera la digeſtion du Miniſtre, &
» inquiétera le Roi à ſon ſouper. Ah,
» Monſieur, voilà les prérogatives que
» nous avons nous autres Seigneurs An-
» glois, & que les vôtres ne connoiſſent
» pas.... Mais c'eſt une ſatisfaction que
» je ne goute plus, & que je regrette
» tous les jours. Que Mylord C***
» eſt heureux; quoiqu'il ſoit de mon
» âge, il n'eſt point d'affaires importan-
» tes ſur leſquelles il ne parle encore le
» premier, le plus haut & le dernier. Il
» n'a rien perdu du feu de ſa jeuneſſe.
» Pour moi encore un coup *je ne m'é-*
» *chauffe plus* »!

Il accompagna ces derniers mots d'un profond ſoupir, & ce fut-là, Monſieur, ſans que j'aye altéré en rien la vérité, ce que la converſation de ce Membre du Parlement eut pour moi de plus curieux & de plus inſtructif. Il n'y fut pas même queſtion de l'amour de la Patrie; & la liberté de parler fut moins enviſagée comme une voye de procurer le bien de la Nation, que comme un moyen de mortifier le Miniſtre.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XC.

A Monsieur l'Abbé D'OLIVET.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LEs Ouvrages de génie donnent autant de réputation à une Nation que ses Conquêtes : ces especes de Triomphes dans les Lettres ne l'honorent pas moins que ses Triomphes dans les Armes. La Postérité place au même rang le Héros, & celui qui le chante.

Les grands Hommes, que le Siécle de Louis XIV. a produits dans l'un & l'autre genre, ont également excité la jalousie de nos Voisins. Ceux à qui la gloire de la France porte le plus d'ombrage, les Anglois n'ont pas fait moins d'efforts pour lui disputer la prééminence dans la République des Lettres, que pour s'opposer à l'aggrandissement de sa Puissance dans l'Europe.

Il est sûr que de leur côté ils ont beau-

coup contribué à l'avancement de la Philoſophie ; mais peut-être ont-ils tort de penſer, que *dans l'Eloquence, comme dans la Poëſie, dans l'Hiſtoire même, & dans les autres genres de Littérature, aucun Peuple Ancien ou Moderne ne les a ſurpaſſés :* du moins ce ſont des prétentions qu'il ne leur eſt pas aiſé de juſtifier.

L'Empire des Lettres a ſes révolutions comme les autres Empires : il a paſſé dans ces derniers tems des Italiens aux François. Aujourd'hui les Anglois travaillent avec ardeur à nous en dépoſſéder ; & j'ai regret que nous ne faſſions pas, pour nous y ſoutenir, autant d'efforts que nos Voiſins en font pour s'en rendre les Maîtres.

Si la gloire du Parnaſſe François n'eſt pas entiérement éclipſée, elle s'obſcurcit de jour en jour. Sous un nouvel Auguſte nous n'avons plus de Virgile. Tandis qu'un Roi, l'amour de ſes Peuples, à la tête de ſes Armées, étonne toute l'Europe par la rapidité de ſes Conquêtes ; nos Muſes dégénérées ont tenté vainement de les célébrer : elles n'ont encore ſçû bien exprimer que l'impuiſſance de leur zèle. Des Princes qui ſoutiennent

dignement tout l'éclat des plus grands noms à la guerre, ont beau ſignaler leur valeur, ils ne reçoivent plus de Couronnes que des mains de la Victoire.

Rouſſeau avoit montré à nos Poëtes où ſe cueillent ſur le Parnaſſe ces Lauriers, qui immortaliſſent également & celui qui les donne, & celui qui les reçoit. Soit qu'ils n'aient pas eu aſſez de force pour ſe ſoutenir dans la route qu'il leur avoit tracée, ou qu'ils aient eu le malheur de prendre des ſentiers qui les ont égarés, ils n'en ont rapporté qu'une moiſſon de Fleurs paſſageres. À des Faits immortels, ils n'ont élevé que des Monumens d'un jour.

Dans les Ouvrages d'un autre genre nous ne ſommes pas plus heureux : toutes les fois qu'il m'eſt arrivé de faire un tour chez les Libraires François qui ſont ici établis, j'ai toujours été fâché de les trouver ſi bien fournis de tant de Livres nouveaux qui s'impriment journellement à Paris, & qui deshonorent notre Nation aux yeux des Étrangers.

Aujourd'hui grands dans les petites choſes, & petits dans les grandes, Philoſophes dans les bagatelles, & frivoles dans la Philoſophie : au lieu de travailler

à l'avancement des connoiſſances humaines & à la perfection des Arts, nous ne ſongeons qu'à ſatisfaire le gout qu'on a dans ce Siécle pour toutes les choſes ſuperficielles.

Il n'eſt que trop vrai, Monſieur, que le Sçavoir eſt totalement négligé parmi nous ; c'eſt à ceux, qui, comme vous, occupent les premiers rangs dans la Littérature, à s'en plaindre. Les Chaires que le Reſtaurateur des Lettres en France * a fondées au Collége Royal, pour y perpétuer l'étude & le gout des Langues Sçavantes, ne ſont plus guéres fréquentées que par des Prêtres Hibernois.

De quelques dons que la Nature nous ait comblés, nous avons beſoin de Modéles pour nous former ; celui qui eſt obligé de tirer tout de ſon fonds, ne produit jamais rien de grand. Corneille lui-même n'a commencé à s'élever que par le Cid. Les Ouvrages des Anciens étoient familiers aux bons Ecrivains du Siécle de Louis XIV. Ce n'eſt qu'en les imitant qu'ils ſont parvenus à les égaler : c'eſt d'Euripide que Racine a appris à émouvoir les Paſſions.

* François I.

Différens Auteurs, ſuivant leurs intérêts peut-être plutôt que leurs lumiéres, ont depuis prétendu que les progrès que les Sciences ont faits parmi nous, nous diſpenſent déſormais d'aller aux Écoles de Rome & de la Gréce. Ils ſentoient qu'ils ne pourroient avoir de réputation dans leur Siécle, qu'autant qu'ils réuſſiroient à faire tomber celle des Anciens. Il étoit plus aiſé de décrier le mérite de leurs Ouvrages, que d'y atteindre : ainſi, ne pouvant imiter leur ſimplicité, ils ont voulu la faire paſſer pour groſſiéreté.

Comme cette prétention, quoique fauſſe, favoriſoit deux Vices qui ſont naturels à tous les Hommes, la Vanité & la Pareſſe, ces nouveaux Docteurs firent bien-tôt de nombreux Proſélites : ceux que l'on appelle *Beaux-Eſprits*, c'eſt-à-dire, les Ecrivains ignorans & ſuperficiels, ſe firent un devoir de répandre des Principes qui étoient ſi fort de leur gout. Enfin, toute la Génération préſente paroît les avoir adoptés ; & vous en voyez les triſtes effets. Dans les Sciences, comme dans la Morale, le moindre relâchement a des ſuites dangereuſes : il ne faut peut-être pas moins d'efforts pour ſe

ſoutenir dans la perfection, que pour y atteindre.

Notre Siécle, dans les différentes Productions de l'Eſprit, eſt déja tellement inférieur à celui qui l'a précédé, que ſur ce ſujet les Plaintes ſont générales. Mais autant je les trouve bien fondées, autant il me paroît ridicule de s'en prendre au peu de Protection, que, ſelon quelques gens, l'on acccorde ici aux Lettres. Je ne crains pas d'avancer au contraire, que la France eſt encore le Pays où les Sciences reçoivent le plus d'encouragement de la part du Gouvernement : en Angleterre, les Particuliers accueillent & favoriſent ceux qui les cultivent ; mais le Miniſtère public, dont l'influence eſt toujours plus puiſſante, ne contribue que foiblement à leur avancement.

On cherche également à nous en impoſer, & ſur ce qui regarde nos Voiſins, & ſur ce qui ſe pratique parmi nous. Cependant, ceux qui ont recours à de pareils artifices, s'abuſent eux-mêmes en croyant abuſer le Public : on s'apperçoit que ces excuſes frivoles ne ſont que l'effet de leur mauvaiſe foi, qui les empêche de convenir de leur ignorance ou de leurs défauts.

M. De la Motte a osé prononcer sur Homere, dont il avoue qu'il n'entendoit pas la Langue : sans le condamner, on peut assurer que ceux qui suivent son exemple, n'ont pas les mêmes avantages que lui, pour se passer d'une Science qu'ils ne méprisent que parce qu'elle leur manque.

Bayle, avec trop de sévérité peut-être, prétend que quiconque ne sçait pas le Grec, ne peut pas se dire Homme de Lettres. Aujourd'hui, parmi ceux qui osent en usurper le nom, combien à peine entendent le Latin ! Un Roman, la plus méprisable Brochure, paroissent à ceux qui en sont les Auteurs, des titres suffisans pour y prétendre.

Ainsi, de ce grand nombre d'Écrivains que nous avons aujourd'hui, les uns se laissent entraîner par le Torrent, les autres ne font que se livrer à leur paresse ; & l'on ne voit plus paroître en France que des Ouvrages frivoles, parce que ce sont ceux qui sont les plus à la mode, & où il est le plus aisé de réussir. En tout ce qui s'y fait aujourd'hui, on néglige entiérement le solide, on ne cherche que l'agrément. Comme on ne bâtit plus que pour soi, & point du tout

pour

pour ſes Deſcendans, dans les Ouvrages d'Eſprit on ne ſonge plus à la Poſtérité, on n'écrit que pour ſon Siécle. Tel étoit né avec des Talens qu'il pouvoit rendre utiles à la Société, qui paſſe ſa vie à faire des miſérables Romans.

Ceux qui ſe permettent un ſi mauvais uſage des dons qu'ils ont reçus de la Nature s'apperçoivent pas du tort qu'ils ſe font à eux-mêmes. Ils obtiennent à la vérité une réputation momentanée, mais ils ne peuvent parvenir à aucune conſidération réelle *. Les Ecrivains dont les Ouvrages ſont marqués au ſceau de l'utilité publique, ſont les ſeuls qui aient le droit d'y prétendre.

La réputation de *Bel-eſprit* dont on eſt ſi jaloux, & que l'on obtient à ſi peu de frais, eſt l'unique cauſe de tous ces écarts : comme ce ſont les Femmes qui la donnent, on n'écrit que pour leur plaire. Il n'eſt pas étonnant que tant de gens dans le monde faſſent un ſi grand cas de tous ces Ecrits ſuperficiels ; ce ſont ceux qui ſont le plus à leur portée.

* *Vera gloria radices agit, atque etiam propagatur : ficta omnia celeriter tanquam floſculi decidunt, nec ſimulatum poteſt quidquam eſſe diuturnum.*

Les eſprits frivoles qui ne ſont point affectés du bon ſens des Anciens, mépriſent ce qu'ils n'ont pas. C'eſt un parti que notre amour propre prend volontiers pour n'être pas humilié de ce que la nature nous a refuſé.

On compte faire grace aux Ecrivains de l'Antiquité en leur accordant un *gros Sens commun ;* car voilà l'unique mérite que les Partiſans de la Littérature Moderne ne leur diſputent pas. La plûpart ne ſentent pas même quel eſt le prix de ce qu'ils leur accordent : Le langage ordinaire de ceux qui ſont dépourvûs de jugement, eſt de dire que tout le monde en a. On ne craint pas d'avancer que Deſpréaux n'étoit point un Homme d'eſprit ; le célebre Rouſſeau tient, dit-on, lui-même au Siécle paſſé, il n'en a que fort peu. On ne compte plus aujourd'hui les fonds pour rien, on ne s'attache qu'aux tournures, on ne veut plus que des penſées fines. Dans beaucoup d'Ouvrages un Auteur ne fait que ſuivre une jolie idée & la revêtir de petits mots familiers qu'il a ramaſſés dans la Société où il vit, & dans ce que lui dicte ſa mémoire il croit travailler d'imagination.

Il eſt une voye bien ſimple d'en venir

à une décision qui ne seroit peut-être pas favorable aux Partisans du goût qui regne à présent. Les Traductions sont la pierre de Touche de l'esprit. Ce qui en est véritablement dans une Langue en est également dans une autre. Le véritable Esprit est comme le Mercure qui prend des formes différentes, mais ne peut se perdre par quelque opération que ce soit. Les *Concetti* des Italiens rendus en Anglois, sont ce qu'on appelle ici *Non-Sense* *.

Les Ouvrages des Anciens ont toujours subi cette épreuve, sans rien perdre de leur valeur intrinseque. Homere en quelque Langue qu'on le lise, est le plus grand des Poëtes. Dom Quichote même n'a pas moins réussi en François qu'en Espagnol. Moliere conserve en Italien & en Anglois ses véritables beautés : Comme il a peint la Nature, on reconnoît toujours la vérité & la justesse de ses Portraits, dans tous ceux qui ont l'art de les rendre. Toute Traduction est une copie ; mais pour bien copier, il faut être capable de peindre.

Lorsque l'on vient à traduire en Anglois ceux de nos jolis Ouvrages Mo-

* *Non-Sense*, chose qui n'a point de Sens.

dernes qui ont le plus de réputation, on trouve qu'ils ne ſont qu'un tiſſu de riens agréablement exprimés : toutes ces penſées ſi fines s'évanouiſſent en décompoſant les mots dont elles ſont revêtues. L'Eſprit qui en fait le mérite eſt d'une nature ſi légére qu'il s'évapore d'abord au creuſet. Comme ce qu'il a d'éblouiſſant il ne le doit qu'à la tournure, il ne peut le conſerver dans une autre Langue, où l'on ne trouve pas des équivalens pour toutes ces jolies Phraſes qui tiennent lieu de penſées.

C'eſt à cette épreuve que l'on reconnoît quel eſt en effet le mérite de chaque Auteur. Le véritable eſprit eſt le même dans toutes les Nations & dans tous les tems. Nous liſons Phedre avec plaiſir. Les Fables de la Fontaine auroient réuſſi à Athènes. La Poſtérité qui dans deux mille ans ne connoîtroit de Corneille que ſes Ouvrages traduits dans une Langue qui ſe parleroit alors, ne pourroit deviner ni de quelle Nation il a été, ni dans quel Siécle il a vécu. Tout admirable qu'eſt Racine, on s'apperçoit qu'il eſt François. D'autres, indépendamment du caractere National, ont encore celui de leur Siécle : d'autres enfin n'ont que

l'eſprit de l'année où ils ont écrit. C'eſt celui de beaucoup de nos Auteurs Modernes. On pourroit aller plus loin, & dire que le Bel-eſprit qui depuis peu eſt ſi fort en honneur, n'eſt à proprement parler que l'eſprit du jour. Auſſi ne produit-il gueres que des Ouvrages *Ephémères* *.

Tout ce qui eſt purement de mode, éprouve ſon inconſtance; pluſieurs Livres après avoir fait beaucoup de bruit dans leur naiſſance, tombent dans le mépris, ou du moins dans l'oubli. Comme ils tirent leur principal mérite d'un Jargon différent du langage ordinaire, & d'une conformité au ton de plaiſanterie qui eſt en vogue, ils ſont entraînés avec le tourbillon des ridicules & des extravagances de leur tems qui eſt obligé de faire place à d'autres plus puiſſans par leur nouveauté. Ces Révolutions de folies ſont auſſi promptes que fréquentes dans notre Nation. Ainſi l'eſprit de cette année ne ſera point de l'eſprit l'année prochaine. Lorſqu'un jour dans ceux de nos Romans, qui ne peignent pas moins le langage que les Mœurs de notre tems, on lira qu'*on ne doit pas blâmer une*

* *Ephémere*, qui ne dure qu'un jour.

Femme qui a une AFFAIRE, *parce qu'il n'y en a point qui n'en ait* ; il y a grande apparence qu'on n'entendra pas ce que l'Auteur a voulu dire, & tant mieux pour l'honneur de notre Siécle !

Il eſt vrai que parmi ces Productions qui paſſent pour ingénieuſes, quelques-unes reſſemblent en effet ſi fort à celles de l'Eſprit qu'on eſt en quelque façon excuſable de s'y tromper pendant quelque-tems. Dans ce Siécle où la Phyſique a fait plus de progrès que les Talens, nous ſommes parvenus à contrefaire l'Eſprit auſſi parfaitement que le Diamant : nous imitons également bien l'éclat de l'un & de l'autre. La Solidité eſt la ſeule qualité que nous ne pouvons donner à tous ces Eſſais où nous voulons faire paſſer l'Art pour la Nature. Ainſi nous pouvons les multiplier à l'infini ſans devenir plus riches. C'eſt par une indigence réelle que tant d'Auteurs affectent cet Eſprit à la mode. On a des Recettes ſûres pour en faire; on en a même depuis peu imprimé le Secret. *Il ne faut pour cela que réunir des choſes éloignées, ou diviſer celles qui paroiſſent ſe joindre, ou les oppoſer l'une à l'autre*, * & ſur-tout donner beaucoup

* Diſſertation ſur l'ESPRIT.

dans l'Anthitèse, c'est de toutes les Figures de Rhétorique celle qui a le plus de brillant & qui coûte le moins à mettre en œuvre. Dire les choses autrement qu'on ne les a dites, vouloir donner un air neuf à des pensées usées & triviales, exprimer singuliérement des idées ordinaires, présenter ridiculement des Lieux communs, & toujours affecter autant d'ordre dans les mots que de désordre dans les pensées, *c'est faire supérieurement du Bel-Esprit*. Un Ecrivain judicieux en a fait la Remarque : *Nous ne voyons plus dans la République des Lettres que des Ouvrages de Piéces rapportées, & qui ne sont point faites pour aller ensemble.* *

Dans le Style d'aujourd'hui toujours serré, c'est-à-dire décousu, on ne connoît plus ni nombre ni mesure. Tout y est tranché ; on veut être Laconique, on n'est que dur. On donne un air sententieux aux Réflexions les plus communes. On ne sçait plus ce que c'est que ces liaisons & ces Transitions dont l'art suppose autant d'ordre dans les idées, que d'adresse dans la maniere de les préparer. Aussi est-ce une partie que les Regles & l'Esprit même ne peuvent don-

* Essai sur le BEAU.

ner : elle eſt l'effet du jugement & du gout.

Il faut pourtant avouer que nous avons encore beaucoup d'Auteurs qui s'attachent à une maniere d'écrire plus liée & plus naturelle. Parmi les Ouvrages de pur agrément, le *Siége de Calais* eſt un de ceux où ce mérite eſt le plus remarquable. Quel gré ne doit-on pas ſçavoir à celui qui en eſt l'Auteur d'avoir eu la ſageſſe de préférer au ſtyle *Brillanté* qui eſt ſi fort à la mode, l'élégance & la ſimplicité des Ecrivains du Siécle de Louis XIV !

M. Locke fait conſiſter l'eſprit dans un aſſemblage heureux d'idées qui ont quelque reſſemblance ou quelque rapport. C'eſt de-là en effet que réſultent cette belle ſimplicité & cette façon naturelle d'écrire que nous admirons dans les Anciens, & dont perſonne ne s'écarte, que ceux qui n'ont pas aſſez de force de génie pour faire briller une penſée par ſes vrais rapports. Les Auteurs Grecs & Romains, excitent quelquefois notre admiration par l'art avec lequel ils rapprochent les idées les plus éloignées ; ceux de nos jours ne cherchent à étonner que par l'union de cel-

les

les qui ſont contradictoires. Dans les Écrits de toute eſpece comme en tout genre de Deſſein, on ſe plaît aujourd'hui à marier les choſes d'une nature oppoſée. Je ne ſçais ſi ce mauvais gout a paſſé de France en Angleterre, ou d'Angleterre en France. Mais M. Pope lui-même n'en eſt pas exempt. Lorſque dans la Deſcription d'Hamptoncourt, il s'exprima à peu près ainſi, en parlant à la Reine Anne :

Dans ce Palais ſuperbe où votre Majeſté
Prend quelquefois Conſeil .... & quelquefois du Thé *.

S'il n'a voulu que ſurprendre, il a atteint à ſon but ; s'il a cru trouver du plaiſant, je doute qu'il y ait réuſſi.

A l'exemple des Femmes qui aujourd'hui plus parées ſans être plus riches, mêlent le Strâſs * à leurs Diamans, ceux même de nos Auteurs qui connoiſſent le mieux la valeur de cet Eſprit contre-

* *Here Thou great Anna! Whom three realms obey,*
Doſt ſometimes counſel take .... and ſometimes Tea.
THE RAPE OF THE LOCK, *Canto* III.

* On appelle Strâſs les Pierres qui imitent les Diamans, c'eſt le nom de l'ingénieux Ouvrier qui eſt parvenu à les contrefaire le mieux.

fait, ne laiſſent pas de l'employer dans leurs Ouvrages pour éblouir davantage le commun de leurs Lecteurs. Voilà tout ce qu'a produit l'ambition de la parure. On ne s'occupe pas à amaſſer de vrayes richeſſes en ce genre, parce qu'on eſt ſûr de briller avec les fauſſes. Nous nous contentons d'employer des Diamans de notre fabrique; & par-là, malgré tout cet étalage pompeux de nos Écrits, nous ne laiſſerons rien à nos Neveux. Ce ſeront pour eux des effets de nulle valeur, parce qu'ils n'y trouveront aucune ſolidité.

Les Ouvrages des Anciens ſont des Mines où nos Peres ſe ſont enrichis, & que malheureuſement nous avons abandonnées. Quelques tréſors qu'ils y ayent découverts, ils ne les ont pas épuiſées, ou plutôt c'eſt un fonds dont nous-mêmes nous pourrions en tirer d'autres, ſi nous nous appliquions à les faire valoir. Les Penſées d'Horace ou de Juvénal ne paroîtront point en François des beautés empruntées, quand ainſi que Malherbe & Deſpréaux on aura l'art de ſe les rendre propres par le travail. Celui qui étudiera les Auteurs de l'Antiquité y peut découvrir de nouveaux germes d'i-

dées, dont souvent on est susceptible ; mais que peut-être ne trouveroit-on pas de soi-même, & qu'il est impossible d'appercevoir, si l'on ne s'entretient dans l'habitude de penser solidement. La Lecture des bons Ouvrages est la vétitable culture de l'Esprit ; elle échauffe l'imagination & la rend capable de produire. L'*Essai sur l'Etendement Humain* de M. Loke, n'est que le développement d'un de ces germes *, dont ceux qui depuis deux mille ans ont enseigné la Philosophie d'Aristote, n'avoient apperçu ni le principe ni les conséquences.

Nos jeunes gens en se familiarisant davantage avec le bon sens des Anciens, s'accoutumeroient à préférer le bon esprit qui les touche si peu, & dont la raison est la base, au bel esprit dont ils font si grand cas, & qui n'est fondé que sur le caprice ; celui-ci même a son mérite, mais du second genre seulement, parce qu'il n'est que de convention ; l'autre par sa nature en a un aussi réel qu'invariable. Ils sentiroient que comme le vrai doit toujours régner dans le premier, le second même n'est rien s'il est destitué du

* *Nihil est in intellectu humano, quod non prius fuerit in Sensu.*

vrai-ſemblable. Les Productions les plus extravagantes doivent encore avoir une ſuite & un accord, & dans leurs bizarreries même une ſorte d'harmonie qui les rapproche de la vérité.

La Plaiſanterie eſt un des objets où l'eſprit s'applique le plus & ſe fait le mieux ſentir ; toutes les fois qu'elle regarde l'humanité en général, c'eſt-à-dire, les vices, les défauts, & les ridicules du genre humain ; l'eſprit ainſi employé eſt sûr de plaire dans tous les tems, & ſera du gout de tous les hommes, c'eſt le bon eſprit. L'*Avare* de Plaute fait encore rire ſur notre Théâtre ; la Poſtérité ne jugera pas autrement que nous du *Miſantrope* de Moliere. Mais lorſque la Plaiſanterie porte uniquement ſur les Mœurs de quelques Sociétés particulieres, & ſur les manieres de quelques perſonnes ; lorſque l'on fait des Livres entiers ſur des Minuties dont un trait ſeul peut faire ſentir tout le ridicule, l'eſprit devient frivole par les objets où il s'exerce : tel eſt celui du Siécle.

Dans chaque caractere que Moliere a traité, on reconnoît tous ceux qui ſont ſujets au défaut qu'il y peint. Au lieu de ces peintures générales, on ne nous donne

presque plus aujourd'hui que des Portraits particuliers : peut-être faut-il autant de combinaisons d'idées pour faire celui d'une *Caillette*, que pour peindre le Misantrope. Mais le caractere de l'un étant un défaut dans l'humanité, & l'autre n'étant qu'un ridicule de Société, tout l'esprit employé à représenter la *Caillette*, aux yeux des gens raisonnables, est de l'esprit perdu. Quelqu'étendu que puisse être celui qu'un homme a reçu de la Nature, on ne peut en juger que par l'usage qu'il en fait.

Dans la conversation quiconque sacrifie continuellement le solide à l'agréable, n'a qu'un esprit futile ; celui qui ne fait qu'éguiser des Epigrammes, n'est souvent que méchant. On ne fait pas toujours ces distinctions dans le monde, peut-être par l'intérêt qu'a chacun à n'être pas si difficile. On y prend vivacité pour imagination, & jargon pour esprit. La nature du véritable consiste dans une conception facile des idées, & dans une maniere heureuse de les rendre. Dans les Écrits comme dans la Conversation, celui qui affecte continuellement d'en avoir, étonne toujours plus qu'il ne plaît. On lit une fois l'ouvrage, à la seconde il fa-

tigue. On écoute un homme qui parle d'une facon ſi différente des autres, mais il eſt plus ſouvent le centre d'un cercle, que l'objet de l'eſtime de ceux qui le compoſent.

On réuſſit bien dans l'un & dans l'autre genre quand on s'occupe moins à faire paroître ſon eſprit qu'à en donner aux autres, c'eſt-à-dire, quand on parle & qu'on écrit de façon que celui qui vous lit ou vous écoute, prévient vos penſées, & croit ſe ſouvenir de ce que vous lui apprenez. Il eſt des hommes à qui l'on n'apprend rien, mais à qui l'on donne lieu de penſer; c'eſt toujours un ſervice que vous leur rendez, & dont ils ſont reconnoiſſans. Ils ſe plaiſent à ſuivre une génération d'idées dont vous leur offrez le germe; ils vous tiennent compte des découvertes que vous leur faites faire; & l'épreuve heureuſe qu'ils font de leurs forces, tourne à l'avantage de celui qui y a donné lieu: ils ne peuvent ſe féliciter de penſer comme vous, ſans vous ſçavoir bon gré de penſer comme eux. Le contentement qu'ils en reçoivent eſt le motif de leur approbation, & la meſure de leur eſtime & de votre mérite réel.

En effet la vérité & la raiſon ſont communes à un chacun, & ne ſont pas plus à celui qui les a dites le premier, qu'à celui qui les a dites mille ans après, non plus à l'Auteur qui écrit qu'au Lecteur intelligent à qui il les expoſe. *Ce n'eſt non plus ſelon Platon, que ſelon moi*, dit Montagne, *puiſque lui & moi nous voyons & entendons de même*; ce n'eſt non plus ſelon l'Auteur qui compoſe un Ouvrage, que ſelon le Lecteur qui le juge, puiſque tous deux ſe rencontrent.

Mais ſi la vérité eſt à tout le monde, la façon de l'énoncer eſt ce qui nous appartient à chacun en particulier, c'eſt ce qui fait le caractere diſtinctif, & ce qui conſtitue le tour d'eſprit différent de chaque Auteur. L'un pour nous perſuader employe la force du raiſonnement; l'autre ſe ſert du charme des images, celui-ci de l'expreſſion du ſentiment. Les Bourdaloues, les Boſſuets, les Maſſillons, par différentes voyes arrivent au même but. La plûpart de ceux qui ſe regardent aujourd'hui comme leurs Succeſſeurs, n'ont aucun caractere qui leur ſoit propre; ils ſuivent le mauvais gout du Siécle, ils cherchent plus à amuſer leurs Auditeurs, qu'à les rendre meil-

leurs. Au lieu de lancer les foudres de l'éloquence contre les Vices, ils ne font que décocher les traits de l'épigramme contre les Ridicules. Souvent même sans égard pour leur ministere, pour le lieu où ils parlent, & pour les Matieres qu'ils y traitent, ils débitent leur Morale en Madrigaux, qui ne paroîtroient jamais aussi ingénieux à l'Opéra, qu'ils sont indécens en Chaire, & qui néanmoins leur attirent le suffrage des Femmes qui courent en foule à leurs Sermons. Toujours plus occupés des mots que des choses, & d'eux-mêmes que de leurs sujets, ils font dire d'eux que s'ils ne persuadent pas, on a du moins du plaisir à les entendre; & de leurs Auditeurs, qu'ils font trop de cas de l'esprit, & trop peu du bon sens.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XCI.

A Monſieur le Préſident DE *MONTESQUIEU.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

CEUX qui ne cherchent dans les Sciences que de quoi amuſer leur eſprit, y trouvent rarement de quoi éclairer leur raiſon. Ils deviennent plus ſçavans ſans devenir plus utiles à leurs Concitoyens. Ils n'apperçoivent pas le Philoſophe dans le Poëte & le Politique dans l'Hiſtorien. Ils ne diſcernent pas dans les Annales d'une Nation le rapport de ſes Mœurs & de ſon Gouvernement, la partie qui peut le plus ſervir à notre inſtruction.

Ceux qui réfléchiſſent d'avantage ne chargent leur mémoire des faits, qu'après en avoir examiné l'enchaînement: ils comparent leur Siécle à ceux qui l'ont précédé: ils obſervent combien les Loix rendent différens les uns des autres, ces Hommes que la Nature produit à peu près les

mêmes dans tous les Pays & dans tous les Tems. Quelquefois auſſi ils voyent différens Principes produire les mêmes Effets ; l'Honneur , c'eſt-à-dire l'Amour-propre bien dirigé fait faire aux uns ce qu'a fait faire à d'autres l'amour de Patrie.

Voilà , Monſieur , le fruit que ceux qui vous reſſemblent retirent des Sciences , voilà les avantages qu'ils procurent à un État où ils en répandent les richeſſes. Lorſqu'ils parcourent l'Hiſtoire , ou portent un œil Philoſophique ſur les différens Gouvernemens établis aujourd'hui en Europe , ils s'arrêtent moins aux noms qu'on leur donne, qu'à leur effet réel , c'eſt-à-dire à l'influence qu'ils ont ſur le bien général de la Société. Ils voyent des Républiques gouvernées par la Tyrannie & des Monarchies où régne l'équité.

Je ne ſçais ſi les Anglois ne payent pas trop cher cette prétendue Liberté dont ils ſont ſi jaloux : l'eſpece d'aſſujétiſſement qu'ils nous reprochent n'eſt pas tel qu'ils ſe plaiſent à le croire , & les rendroit peut-être moins malheureux que les Factions continuelles qui les déchirent. Un des Auteurs qui a marqué

dans ses Écrits le plus d'amour pour la Vérité, Bayle au milieu de l'État qui passe pour le plus libre de tous, avoue lui-même, que beaucoup de gens dans les Pays Étrangers se font une fausse idée de la Liberté Hollandoise, & de la Servitude Françoise. *La Sujétion essentielle & effectuelle*, dit Montagne, *ne regarde que ceux d'entre nous qui s'y convient, & aiment à s'honorer & enrichir par un tel service; car qui veut se tenir en son foyer, & sçait conduire sa Maison sans querelle & sans Procès, il est aussi libre que le Duc de Venise.*

On pourroit reprocher aux Réfugiés l'esprit de Satire qu'ils ont contracté chez nos Voisins, si le malheur qui les aigrit ne les rendoit en quelque façon excusables; mais les Anglois ne le sont pas de nous juger d'après de vaines déclamations. Ceux d'entr'eux qui se laissent emporter par l'enthousiasme Républicain, ont beau peindre la Monarchie des couleurs les plus noires, il est des Peuples qui ne peuvent la reconnoître aux Portraits affreux qu'ils en font, & dont ce Gouvernement fait tout le bonheur & toute la Puissance.

Qu'entend-t-on par Liberté dans un

Peuple ? Eſt-ce l'indépendance de toute Autorité ? Eſt-ce le droit de ſe choiſir ſes Maîtres & d'avoir part au Gouvernement ? Il ſeroit aiſé de faire voir que dans ce ſens la Liberté eſt la cauſe du malheur & ſouvent de la Ruine des Peuples. Les Polonois & les Suédois ſont-ils plus heureux que nous, parce qu'ils éliſent leurs Rois ou qu'ils participent aux affaires de l'État ? La vraye Liberté conſiſte dans l'ordre Civil, dans l'harmonie de la Société, dans la ſubordination des différens états qui la compoſent. C'eſt de cet accord parfait des Membres avec les Chefs que réſulte le bonheur général. Soit que les Particuliers obéiſſent à un Monarque, ou qu'ils ſoient gouvernés par un Sénat, ils peuvent être également libres. Pour prononcer ſur la liberté, il faut moins examiner la forme que les effets d'un Gouvernement. Si le Peuple eſt heureux, il eſt libre.

Le moyen le plus ſûr pour juger du bonheur d'une Nation, eſt de voir ſi le Pays qu'elle habite eſt peuplé : la vraye richeſſe d'un État conſiſte dans la quantité d'Hommes. Il ne faut pas craindre que la Terre ne produiſe pas de quoi les

nourrir. Il n'en eſt point de ſtérile où les Hommes ſont induſtrieux. Quand le beſoin éveille leur induſtrie, ils ſéchent les Marais, ils applaniſſent les Montagnes.

La France quoique bien peuplée pourroit l'être trois fois davantage, ſans être obligée de tirer de l'Étranger aucune des choſes néceſſaires à la vie, je veux parler de celles qu'on appelle dans le Commerce *les Denrées de premiere néceſſité.* Par conſéquent elle ſeroit trois fois plus riche, trois fois plus puiſſante.

Lorſqu'il y aura plus d'Hommes dans un État, il y aura plus de bras pour cultiver la Terre, pour faire valoir les Manufactures, pour repouſſer l'Ennemi, &c. Tout Homme en quelque genre que ce ſoit, peut retirer de ſon travail plus qu'il ne lui faut pour vivre. Ce qu'il ne conſomme pas eſt autant de gagné pour la Société. Ainſi plus il y aura d'Hommes dans un Pays, plus il y aura d'excédent de travail qui tournera à l'avantage de l'État. C'eſt cet excédent porté à l'Etranger, qui fait la richeſſe de toutes les Nations Commerçantes.

Il eſt ſûr que ſelon la Nature du Gouvernement les Hommes plus ou

moins laborieux, jouiſſent auſſi plus ou moins des fruits de leur travail. Cependant au lieu d'écouter des Préjugés qui flattent l'orgueil humain, mais qui ne s'accordant pas avec la foibleſſe de notre Nature, ſont peut-être contraires à nos véritables intérêts : pour les connoître, ne conſultons que la raiſon ; examinons ce qui doit faire le bonheur d'un Peuple & par conſéquent ſa Liberté.

Il me paroît, Monſieur, qu'en tout État Monarchique ou Républicain, le bonheur général de la Société réſulte du bonheur de chaque particulier. Un Homme raiſonnable eſt toujours heureux, s'il a le néceſſaire ſelon ſa condition, c'eſt-à-dire, ſi ſous la protection des Loix, il peut vivre comme ſon Pere a vécu : Ainſi une des choſes eſſentielles au bien d'une Nation, c'eſt d'être gouvernée d'une maniere conſtante & uniforme. Si pour ſon avantage même, il eſt néceſſaire de faire des changemens à ſa conſtitution Politique, il faut les préparer de loin & y arriver par des voyes inſenſibles. Toute altération trop prompte dans un Gouvernement eſt toujours dangereuſe ; elle n'a communément d'autre effet que d'y introduire de nouveaux abus. De-là nous

pouvons conclure que rien n'eſt plus contraire au bonheur & à la liberté d'un Peuple, que la licence & l'eſprit de Diſſenſion qui ne tendent qu'à renverſer l'Autorité établie, ou qui du moins préſentant ſans ceſſe ces Révolutions comme poſſibles, détruiſent la confiance publique qui en eſt le plus ferme appui.

Quel ſeroit en effet le ſort d'un Roi & d'un Peuple, dont les droits & les prétentions n'auroient aucune Regle certaine, qui au lieu de s'occuper de la puiſſance & de l'aggrandiſſement de l'État, ne penſeroient réciproquement, le Prince qu'à violer les Priviléges de ſes Sujets, le Peuple qu'à uſurper les Prérogatives de ſon Souverain! Ces mouvemens inteſtins & contraires ne doivent-ils pas détruire les forces totales d'une Nation, qui n'eſt puiſſante qu'autant qu'elle eſt unie? Le Corps Politique s'affoiblit par la violence de ces agitations, qui ne peuvent aboutir qu'à des Révolutions continuelles, pendant leſquelles un Voiſin attentif peut ſubjuger ce Peuple, qui ne pourroit ni ſouffrir qu'un Roi le gouvernât, ni ſe gouverner lui-même.

Les Anglois qui écrivent contre la Monarchie, rappellent toujours les Re-

gnes des Nérons & des Caligula, comme si de pareils Monstres avoient rien de commun avec ceux des Souverains qu'ils veulent rendre odieux *.

J'ajoûterai qu'en examinant les choses philosophiquement, on trouvera peut-être qu'un Souverain, qui comme Néron, seroit Maître de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, & qui voudroit l'imiter dans les abus les plus cruels de son autorité, ne pourroit pas rendre les Peuples en général aussi malheureux qu'ils le sont communément dans un petit État. Une Puissance qui s'étend si loin en est par-là moins à charge aux Particuliers. Autant elle peut être fatale aux Grands, autant elle paroît favorable aux Petits. C'est dans les grandes Villes, c'est sous les grands Empires que ceux qui ne veulent point se mêler des affaires de l'État, jouissent le plus sûrement des avantages de leur condition, & de cette sorte de liberté qui fait le bonheur d'un homme raisonnable. On prouveroit aisément à tout homme qui aura lû l'Histoire avec attention, que les Peuples en général étoient plus heureux sous Néron, qu'ils ne le sont aujourd'hui dans la

* Gordon. *Réflexions sur* TACITE.

République

République de Hollande.

Mais je ne craindrai point de le dire, dans un Siécle éclairé comme le nôtre, le Despotisme n'est point aussi à craindre qu'il a pû l'être dans ces tems où les ténebres de l'ignorance avoient couvert la surface de l'Univers. Les Hommes péchent d'autant moins contre l'Ordre, qu'ils sont plus éclairés. Le Vice est le faux dans la Morale, comme la Vertu est la vérité : selon qu'ils seront plus ou moins en état de distinguer l'un & l'autre, ils seront toujours plus ou moins vertueux.

L'habitude de raisonner influe sur tout ; elle nous met en état de mieux juger, & du Gouvernement Politique & de la vie Civile, & de ce que nous devons aux autres, & de ce que les autres nous doivent. La raison fait connoître aux Rois comme aux Peuples leurs véritables intérêts : elle apprend aux Sujets à se tenir dans l'obéissance que l'Ordre exige d'eux, & aux Souverains à ne point abuser de leur pouvoir.

Le Fanatisme d'aucune espece ne peut subsister avec la Raison ; & si à l'égard de ceux qui sont nés dans des Partis différens, elle ne le détruit pas entié-

rement, du moins elle rapproche les eſprits : toujours amie de l'Humanité, elle n'employe pour les ſubjuguer d'autres armes que celles de la perſuaſion & de la douceur. Elle empêche ceux du Parti le plus fort d'abuſer de leur puiſſance ; elle apprend à ceux du plus foible, à être les plus modérés. Elle convainc par l'expérience les hommes qui ſont le plus à portée de ſentir les défauts d'un Gouvernement, qu'il vaut mieux quelquefois les tolérer que de les détruire ſous prétexte de les réformer. Qu'ont produit les dernieres Guerres Civiles d'Angleterre ? Ces mêmes ſéditieux qui ont briſé le Sceptre de Charles I. ont armé d'une Verge de fer un Homme, qui, ſous le nom de Protecteur, eſt devenu le Tyran de ſa Patriè. La foibleſſe de ſon Succeſſeur & la ſageſſe des Grands de la Nation ont bientôt fait reprendre aux Anglois leur ancienne conſtitution.

Il n'eſt pas étonnant que des Peuples groſſiers, qui ne ſentent pas la liaiſon de leurs intérêts & de leurs devoirs, qui ne connoiſſent ni les Principes de la Morale, ni les fondemens de la Politique, qui n'ont l'idée ni des Sciences,

ni des Arts, ni de l'exacte Equité, ni du véritable Héroiſme, n'ayant jamais eu devant les yeux aucun modelle de Juſtice ou aucun exemple de Vertu; il n'eſt pas étonnant, dis-je, que de pareilles Nations ſe laiſſent continuellement entraîner par le Fanatiſme, & ſoient ou opprimées par la Tyrannie cruelle, ou détruites par la Licence effrénée. Mais comment ſe peut-il qu'un Prince & qu'un Peuple, accoutumés à converſer avec la Vertu des Grecs & des Romains, & à qui l'Hiſtoire, la Leçon des Rois & des Sujets, eſt familiere, puiſſent ſe tromper, le Prince dans l'adminiſtration de ſon Autorité, les Sujets dans les Regles de leur obéiſſance!

Combien plus encore devons-nous eſtimer les avantages d'une Religion dont toute la Morale ne tend qu'au maintien de l'ordre, & qu'au bonheur du Genre Humain; d'une Religion qui nous enſeigne à reſpecter dans les Rois les Images de la Divinité, & qui les oblige de traiter leurs Sujets comme leurs Freres; qui rappelle inceſſamment aux Peuples que l'obéiſſance eſt un devoir, & leur ſoumiſſion une vertu; & qui apprend aux Rois que leur pouvoir n'eſt point

arbitraire, & que leur Juſtice ſera jugée !

Si dans l'Orient le Mahométiſme & la Tyrannie tiennent encore ſous le joug de nombreuſes Nations, c'eſt l'ignorance ſeule qu'il faut accuſer & des honteux déreglemens des Souverains, & de l'aveugle ſoumiſſion des Peuples. De ſemblables excès ne peuvent gueres avoir lieu parmi les Monarques Chrétiens. S'il en eſt qui, à l'exemple d'un Prince Muſulman, oſent ſans aucune formalité de Juſtice, dévouer un de leurs Sujets à la mort : ſur un Trône que le crime environne, ces Souverains ſi redoutables n'ont qu'une autorité chancelante, parce qu'elle eſt arbitraire. Ils peuvent tout ſur le Peuple, mais ils dépendent de leurs Soldats. Ceux qu'ils employent pour tenir leurs Sujets dans la ſervitude, les y réduiſent eux-mêmes : en ſe jouant de la vie des hommes, ils expoſent la leur ; le même fer qui au gré de leur caprice tranche les jours d'un Malheureux, menace leur propre tête. Auſſi dans ces Pays où les abus de la Puiſſance ſont ſi cruels, & les Révolutions ſi communes, tout eſt encore enveloppé dans les ténebres de l'ignorance, juſqu'à la Religion qu'on y profeſſe.

L'eſclavage n'eſt point à craindre dans l'Europe Chrétienne tant qu'elle ſera partagée comme elle l'eſt entre différens Potentats. Il n'eſt pas ici queſtion des François qui ſe ſont toujours diſtingués des autres Nations par leur amour pour leurs Rois ; ce qui fait leur éloge & celui de leurs Souverains : on ne s'accoutume point à aimer les Tyrans. Mais je ſuppoſe qu'un Roi devenu abſolu en Angleterre, voulût abuſer de ſon pouvoir, les cris d'un Peuple opprimé appelleroient bientôt ſes Voiſins à ſon ſecours. La Nation mécontente paſſeroit ſous d'autres Loix. Quand les Peuples des Pays-Bas voulurent ſe ſouſtraire à la domination Eſpagnole, toutes les autres Puiſſances de l'Europe leur tendirent les bras.

Les Anglois répondront que ce n'eſt point le lacet des Turcs qu'ils redoutent, mais l'autorité d'un Roi aſſez puiſſant pour établir des impôts ſans le conſentement de la Nation. Hé, n'eſt-ce pas le Vœu du Roi & non celui du Peuple qui regle toutes les affaires au Parlement ? Le Miniſtre n'y eſt-il pas entiérement le Maître ? Si celui qui gouverne eſt obligé de céder à la Faction qui lui

eſt oppoſée, celui qui lui ſuccédera n'en diſpoſera-t-il pas avec la même facilité ? Ne ſe plaignent-ils pas de ce qu'ils ſont accablés de Dettes Nationales, & de ce qu'on impoſe tous les jours au Peuple des taxes contraires à ſon intérêt ? Quoiqu'ici l'autorité Souveraine ſoit différente de ce qu'elle eſt ailleurs, n'y produit-elle pas le même effet ? Si le Parlement eſt quelquefois le Conſeil de la Nation, il n'eſt le plus ſouvent qu'un Tribunal dont le Roi diſpoſe, & qui donne à ſes volontés la forme & la force deLoix.

Par les troubles que les Factions entretiennent ſans ceſſe en Angleterre, le Peuple achette cher la petite part qu'il a dans le Gouvernement. S'il ne peut conſerver ſes Priviléges qu'à ce prix, ſon ſort eſt peut-être moins à envier, que ſon zèle pour la liberté n'eſt louable. Il s'en faut beaucoup que partout ailleurs comme il ſe le perſuade, l'eſclavage des Sujets, ſoit une ſuite néceſſaire de l'autorité indépendante du Souverain. Il ſemble même qu'en général le Deſpotiſme Oriental n'eſt point à craindre dans les Pays où les Hommes ſont naturellement fiers, remuans & courageux. Ceux de nos Climats ne ſont pas faits pous l'Eſ-

clavage comme les Aſiatiques que la moleſſe abatardit. Parmi nous elle n'énerve pas le courage. En Politique tout eſt encore ignoré : le même vice n'a pas partout les mêmes effets. Il eſt des Peuples que le beſoin éveille & rend induſtrieux ; il en eſt d'autres qu'il décourage & qu'il empêche de travailler. Le Phyſique & le Moral influent tellement l'un ſur l'autre, que ſelon les Siécles & les Climats différens, le même Gouvernement rend les Peuples heureux ou malheureux.

Jouiſſons avec reconnoiſſance de l'avantage d'être nés dans un Pays où les hommes ſont capables de penſer, & dans un Siécle où les lumieres Philoſophiques raménent tout au bonheur de la Société ; où ſoumis, ſans être eſclaves, nous obéiſſons à des Souverains indépendans, mais dont le véritable intérêt eſt inſéparable du nôtre.

Rendons graces au Ciel, qui nous fait vivre aujourd'hui ſous un Prince uniquement occupé du bonheur de ſes Sujets. S'il en eſt devenu l'amour, c'eſt qu'il s'en eſt montré le Pere. Quel autre fut jamais plus digne de commander à une Nation accoutumée à aimer ſes Rois! La

voix du Peuple s'eſt fait entendre, & le Peuple ne flatte pas. Le nom de LOUIS LE BIEN-AIMÉ eſt déja écrit dans les Faſtes de l'Hiſtoire, ainſi que dans les cœurs de tous ſes Sujets.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XCII.

A Monſieur De Buffons.

De Paris, &c.

MONSIEUR,

ME voici rendu à ma Patrie, & j'ai eu grand regret, arrivant à Paris, de ne vous y pas trouver. Je ſuis ſurpris, je l'avoue, de l'impreſſion que les François ont faite ſur moi à mon retour. Auroient-ils changé pendant mon abſence? ou ſerois-je changé moi-même? Aujourd'hui l'on me trouve Étranger dans mon propre Pays, & de mon côté tout m'y paroît étrange. Eſt-ce ma faute, ou celle de mes Compatriotes?

Peut-être en effet faiſons-nous trop de cas de ces Airs & de ces Manieres que les Etrangers ont tant de peine à contracter parmi nous, & que nous perdons ſi facilement chez eux; qui, en un mot, font partie de notre Politeſſe Françoiſe. Aujourd'hui la plûpart de ces Airs me paroiſſent autant d'extravagances,

dont je ſuis encore plus bleſſé, que je ne l'étois il n'y a pas long-tems de celles des Anglois. Cependant je ſuis forcé de reconnoître, que non-ſeulement en France ils tiennent lieu de mérite, mais que c'en eſt la ſorte qui réuſſit le plus dans le monde.

Ce n'eſt pas que je ne trouve parmi nous des Hommes raiſonnables; & je penſe aſſez bien & de l'Humanité & de ma Nation pour n'en pas être ſurpris. Mais, quelqu'avantageuſement que je penſe & de l'une & de l'autre, il faut avouer que les gens ſenſés ſont rares dans tous les Pays; & le nôtre n'eſt peut-être pas celui où ils ſont le plus communs. Les Femmes influent trop ſur nos Mœurs; & à la honte & de ce Sexe que nous appellons foible, & du nôtre que nous croyons fort; il n'eſt que trop vrai que nous leur devons les trois quarts de nos Ridicules. Nous avons même ſi mauvaiſe opinion de leur gout, qu'en nous propoſant de nous y conformer, nous allons juſqu'à prendre pour leur plaire, des travers qui nous empêchent d'y réuſſir.

Les Femmes n'aiment pas les Petits-Maîtres; ce n'eſt pourtant que pour ſe

faire aimer d'elles que ces Messieurs sont si affectés dans leurs airs & dans leur parure, & si frivoles dans toute leur conduite. A la façon dont ils se mettent, à leurs Moeurs efféminées, on doute presque de quel Sexe ils peuvent être : les Femmes même ne les regardent pas comme des Hommes ; de notre côté nous les désavouons, & ne les voyons tout au plus que comme des Individus d'une espece mitoyenne entre l'Homme & la Femme ; & ce que je ne comprens pas, également méprisés de l'un & de l'autre Sexe, ils sont cependant incorrigibles. Vous sçavez que les Airs changent comme les Modes ; les manieres de ceux d'aujourd'hui me paroissent plus extravagantes que toutes celles dont ils se sont jamais avisés. On est d'ordinaire plus frappé des Ridicules que l'on n'a pas vu naître. Que ceux d'aujourd'hui me paroissent étranges ! Par exemple, quelque François que l'on soit, peut-on s'empêcher de convenir que de tous les Etres connus, celui qui ressemble le moins à un Etre pensant & raisonnable, c'est le Petit-Maître de Robe ? Ce n'est que chez nous que l'on trouve un pareil travers dans un état qui y est si opposé.

Le Militaire en pareil cas me paroît plus excuſable : il n'eſt pas obligé à la même gravité. D'ailleurs il ne faut pas y regarder de ſi près avec des gens, qui, faits pour défendre la Patrie, ſont aſſez embarraſſés de leur loiſir en tems de Paix. Le Plumet fait tout paſſer, & quelquefois donne de la grace à tout. Du moins l'on ne peut nier que les Ridicules ne choquent davantage où l'on doit le moins les attendre.

Qui ne ſeroit en effet révolté de l'indécence d'une jeuneſſe auſſi peu ſérieuſe d'habitude, qu'elle devroit l'être par ſon état ! A la Comédie, à l'Opéra, dans tous les lieux publics, on voit nos Sénateurs Petits-Maîtres, uniquement occupés à juger de la parure des Femmes, & ſouvent ſcandaliſer par la liberté de leurs propos, ceux qu'ils ont étonnés par la ſingularité de leurs figures. Combien de nos jeunes Magiſtrats ſemblent mettre tout leur mérite dans la friſure de leurs Perruques ! Et il en eſt bien quelques-uns, qui en cela ne font que ſe rendre juſtice *. Cependant que ré-

* *Quis eſt iſtorum qui non malit Rempublicam ſuam turbari quàm Comam, qui non ſollicitior ſit de capitis ſui decore quàm de ſalute Reipublicæ, qui non comptior eſſe malit quàm honeſtior ?* Seneca de Brevitate vitæ.

ſulte-t-il de toutes les peines qu'ils ſe donnent ? qu'ils ſe dégradent en pure perte. Il eſt bien vrai qu'ils ne paroiſſent pas ce qu'ils ſont ; mais ils ne font que des efforts inutiles pour paroître ce qu'ils ne ſont pas. Ils ont beau affecter l'air cavalier, ils ont je ne ſçais quoi de contraint & de forcé qu'ils ne peuvent quitter ; & même à la Campagne, où ils ſemblent rougir de porter l'habit de leur état, l'air pédant perce à travers les Galons qui les déguiſent.

Quelle folie aux Hommes de vouloir paroître autre choſe que ce qu'ils ſont ! Rougir d'un habit, qui par lui-même ne peut inſpirer que du reſpect, & affecter des airs qui ne peuvent qu'exciter nos mépris. C'eſt, ce me ſemble, le comble de l'extravagance. Auſſi les gens ſenſés regardent les Petits-Maîtres de Robe d'aujourd'hui comme la honte de notre Nation. A quelque point que ceux dont je parle ſe deshonorent par leurs indécences, je me garderai bien d'entrer dans des détails dont l'effet pourroit rejaillir ſur un État ſi reſpectable, & qu'eux ſeuls ne reſpectent pas.

Je ne puis pourtant m'empêcher de

remarquer, que dans la Province ils portent ſouvent la licence plus loin. Pluſieurs mettent au rang des Priviléges de leurs Charges, celui de commettre ce qu'ils puniroient dans les autres. Dans une Ville que je ne nommerai pas, il eſt arrivé à de jeunes Magiſtrats de renouveller une des principales Cérémonies des Lupercales; ſeulement ils avoient choiſi la nuit pour célébrer les leurs, ils parcouroient tous les quartiers munis des mêmes Armes dont étoient armés les Prêtres de ces Fêtes Payennes, & malheur à qui tomboit ſous les mains de nos jeunes Sénateurs. Si on a arrêté de pareils déſordres, on ne les a pas punis: le plus coupable eſt quelquefois déclaré innocent, quand il eſt jugé par ſes Pairs. Les choſes ont été ainſi de tout tems, on tient à l'honneur de ſon corps, & pour le ſauver on néglige la vindicte Publique.

Je ne puis non plus vous céler que j'ai été extrêmement frappé à mon retour des Ridicules de quelques-unes de nos Femmes; je craindrai d'autant moins de vous en parler, qu'ils ne font que relever le mérite de celles qui ont la ſageſſe de s'en affranchir. Celles qui m'ont le plus étonné,

ce ſont ces Femmes qui ne ſont connues qu'à Paris, & dont ailleurs on n'a pas même d'idée, dont le caractere eſt indéfiniſſable, & pour leſquelles on a été obligé d'imaginer le nom de *Petites-Maîtreſſes*, qui, précieuſes dans leur langage, légéres dans leur conduite, affectées dans toutes leurs manieres, ſous prétexte de ſecouer le joug des Préjugés, ne ſe mettent au-deſſus des foibleſſes de leur Sexe, que pour s'avilir par les vices du nôtre. La modeſtie eſt non-ſeulement la premiere Vertu, mais la premiére des Graces dans les Femmes; & nos Françoiſes ne ſont pas aſſez convaincues de cette grande vérité. La Politeſſe qui regne aujourd'hui parmi les Gens du Monde, ſe permet trop de choſes. Nos Peres auroient taxé d'effronterie dans les Femmes, des propos où nous ne trouvons aujourd'hui que de la gayeté.

Je m'aviſai il y a quelques jours de vanter la ſage retenue des Angloiſes, devant une Femme du caractere que je viens de peindre. En vérité, Monſieur, me dit-elle, je ſuis ſurpriſe du langage que vous nous tenez-là? Vos Angloiſes ſont des *Eſpèces*; elles n'ont pas le ſens commun, & vous l'avez perdu en vivant avec

elles. Les Femmes qui ont de l'eſprit & du monde, ſçavent à quoi s'en tenir, & ne prennent pas pour Vertu ce qui n'eſt qu'un maſque. Les Préjugés ne ſont pas reçus chez les honnêtes gens, & la Modeſtie dont vous nous parlez n'eſt faite que pour les Prudes ou pour les Bourgeoiſes; & puiſque vous le voulez, pour vos Angloiſes. Le Cercle fut de ſon avis, & l'on trouva que ſon raiſonnement étoit *Délicieux*. C'eſt ainſi que parmi nous les Femmes qui ſe donnent pour bien *Eduquées*, ne contribuent pas moins à corrompre nos Mœurs que notre Langage.

Que n'aurois-je pas à vous dire de nos Femmes Sçavantes d'aujourd'hui! Ne reſſemblent-elles pas entiérement à celles du tems de Moliere? Lunique différence que j'y trouve, eſt qu'au lieu de parler de Tourbillons, elles parlent de l'Attraction, qu'elles n'entendent pas davantage; combien en eſt-il, qui, pour avoir fait un Cours d'Expériences Phyſiques chez M. l'Abbé Nollet, raiſonnent continuellement ſur la Figure de la Terre, ou les Anneaux de Saturne, & ſe croyent au fait des Myſtères les plus cachés de la Nature; qui veulent en un

mot, à quelque prix que ce soit être Géomètres! Les Angloises plus raisonnables, au lieu de se livrer à de vaines curiosités, ne s'ornent l'esprit que des connoissances propres à former les Mœurs : convaincues que les Vertus valent mieux que les Talens, elles ne cherchent à se distinguer que par celles qui sont particulieres à leur Sexe & à leur état. Quoiqu'accoutumées à penser, quoique dans une Nation où la Géométrie est en si grande recommandation, elles ne s'avisent pas d'y porter leurs idées; elles font mieux, elles s'occupent de leurs devoirs.

Aujourd'hui la manie des Femmes en France est de se croire faites pour les Sciences abstraites; elles ont pris pour le Calcul, le gout qu'elles avoient autrefois pour les Romans. Newton sur leurs Toilettes, a remplacé le grand Cyrus. Une Femme du Bel air ne peut faire de bruit, sans avoir un Géométre à sa Cour, & le Géométre qui n'est pas répandu dans le Monde, fait lui-même une triste figure parmi ses Confreres. Qu'en arrive-t-il? Que les Femmes perdent dans un travail infructueux l'habitude des Graces qui leur sont naturelles; & que sans s'en

appercevoir, nos Sçavans, dans leur Société, ne contractent ſouvent que des ridicules.

Quand je vois, dit le ſage Montagne, *les Femmes attachées à la Rhétorique, à la Judiciaire, à la Logique & ſemblables Drogueries ſi vaines, inutiles à leur beſoin, j'entre en crainte que les Hommes qui leur conſeillent, le faſſent pour avoir loi de leur régenter ſous ce titre ; car quelle autre excuſe leur trouverois-je, &c.* En effet, les Sciences ſont un aliment qui ne convient pas à toute ſorte d'eſprits ; aux uns elles donnent de la force, elles augmentent la foibleſſe des autres. Les nourritures qui ont le plus de ſubſtance, ſont les plus contraires aux Eſtomacs débiles : il en eſt de même de celles de l'eſprit. Le gout des Sciences ne vient à beaucoup de Femmes, que quand elles ont épuiſé tous les autres, & comme il ne leur eſt pas naturel, il leur eſt d'ordinaire plus nuiſible qu'avantageux. Il en eſt peu qu'elles rendent plus aimables, il en eſt beaucoup à qui elles tournent la tête, & qu'elles expoſent à la riſée des Perſonnes raiſonnables, de l'un & de l'autre Sexe. Une Femme, qui, pour ſon malheur, don-

ne dans un pareil travers, ſe rend inſupportable par l'air de ſuffiſance qu'elle prend ſans s'en appercevoir. Elle paroît toujours étonnée de ce qu'elle ſçait, quoique ſon prétendu ſçavoir ſoit communément ce que les autres trouvent de moins étonnant en elle.

S'il eſt quelques Maiſons à Paris où des Femmes d'un eſprit ſupérieur ſe plaiſent à raſſembler des Gens de Lettres, & où, par le concours des Lumieres & de la Politeſſe, le Gout ſe perfectionne autant que la raiſon s'éclaire; qu'elles ſont rares, Monſieur, ces Maiſons, en comparaiſon de cette quantité de Bureaux d'eſprit, ouverts à tous les Triſſotins du Siécle? où l'Auteur mercénaire de la plus mauvaiſe Brochure, eſt traité d'Homme de Lettres; où celui-même qui s'eſt déshonoré dans la Société par l'uſage de ſes talens, ſe trouve fêté; où tout enfin eſt reçu à titre de Bel-eſprit, juſqu'à celui qui n'a que le ridicule d'y prétendre. Le dirai-je néantmoins? le plus mépriſable Écrivain qui fréquente ces Écoles du mauvais Gout & du Jargon, ne l'eſt pas autant que les *Caillettes* précieuſes qui y préſident.

Voilà cependant le monde, je ne di-

rai pas avec lequel j'ai le plus vécu depuis mon retour, mais qui eſt le plus mêlé avec celui que les honnêtes gens fréquentent. Ici, je n'entens parler que de Spectacles & de bagatelles, là que de Table & de Cuiſine. Des Hommes s'entretiennent de parure & d'ajuſtemens; des Femmes, de Newton & des couleurs primitives; j'entens parler ici de tout, excepté de la raiſon & du ſens commun. Si en Angleterre, j'ai été quelquefois étonné de l'air embarraſſé que les Femmes ont au Spectacle, combien le ſuis-je davantage de celui d'effronterie, qui n'eſt que trop naturel à quelques-unes de nos Françoiſes, & que tant d'autres ne craignent pas d'affecter? Il n'eſt pas rare à l'Opéra de Londres de trouver des Femmes qui s'y tiennent le viſage toujours couvert de leur éventail; il eſt encore plus commun à celui de Paris d'y en voir qui ne reſpectent pas même le Public. Nous nous familiariſons ſi aiſément avec les ridicules, qu'il nous paroît tout ſimple aujourd'hui de les voir porter des Sacs à Ouvrage aux Promenades, & faire des nœuds à la Comédie: depuis que la mode en eſt devenue générale, nous ne nous aviſons pas d'y

ſoupçonner la moindre indécence. Il eſt vrai qu'à la voir de certains côtés elle a ſes avantages. On croit aux premieres Loges, que l'air d'inattention que donne cette eſpéce d'occupation, annonce la ſupériorité de l'eſprit; ce n'eſt qu'aux ſecondes qu'on a beſoin d'écouter une Comédie pour l'entendre. Puiſque c'eſt un Privilége de la Naiſſance que de ſçavoir tout ſans avoir rien appris, il faut, pour n'y pas déroger, tout entendre ſans rien écouter. Quoi qu'il en ſoit, les Femmes d'un certain rang accoutumées à quitter les Modes dès qu'elles ont gagné le tiers-état, devroient bien renoncer à celle-ci, depuis qu'à faire des nœuds en public les plus petites Bourgeoiſes ſont parvenues à témoigner autant de graces & de dextérité que les Femmes de Condition.

Pour les ridicules, encore paſſe; s'ils ſcandaliſent quelques eſprits miſantropes, ils ſont l'ame de la Société; c'eſt même une choſe reçue dans ce Siécle poli, que ceux qui n'en ont pas ſont des gens à fuir; & que pour s'y rendre agréable, il faut payer chacun réciproquement ſon tribut à la malignité les uns des autres. Mais que l'on badine avec les Vices

même ; qu'ils marchent aujourd'hui la tête levée ; que les Femmes ne paroiſſent aux Spectacles que pour inſtruire le Public de leurs intrigues ; qu'elles y affectent l'éclat comme ailleurs on recherche le Myſtere ; qu'il ne ſoit plus même permis de s'en ſcandaliſer , ce ne peut être que l'effet de la plus grande dépravation dans les Mœurs. Ces plaintes générales, dit-on , ne ſignifient rien ; la Nature humaine a été la même dans tous les tems. C'eſt ainſi que chacun cherche à ſe juſtifier ſous prétexte de diſculper ſon Siécle. Comme ſi le plus ou le moins de licence ne rendoit pas les hommes plus ou moins dépravés. Il eſt bien vrai que leur penchant au Vice a toujours été le même, mais toutes les fois qu'ils ſe ſont affranchis de la honte qui y eſt attachée , toutes les fois que ſous prétexte de ſecouer le joug des Préjugés , ils ont rompu le frein de la décence, & de l'honnêteté publique , la corruption a été plus générale & plus forte. Et dans quel Siécle la bienſéance a-t-elle été moins obſervée en toute ſorte d'états ?

Suis-je en Compagnie ? Je ne vois par-tout qu'étourderie , affectation &

légéreté. Je vois le peu de cas que l'on y fait de tout homme qui n'eſt pas inſtruit du courant de Paris; c'eſt-à-dire, de toutes les bagatelles qui occupent les eſprits frivoles & pareſſeux de cette grande Ville, & dont un homme de bon ſens dédaigne de s'amuſer. Je trouve qu'il s'eſt établi pendant mon abſence, un Jargon, où, à commencer par le nom qu'on y donne, je ne puis rien comprendre. Je veux parler de ce qu'on appelle ici *Perſiflage*. Tout ce que j'ai pû recueillir de pareils Entretiens, c'eſt qu'avec le plus grand ſérieux du monde, des perſonnes qui ſe croyent ſenſées, ſe parlent une heure pour ne ſe rien dire, & évitent avec l'attention la plus ſcrupuleuſe, de mettre de la raiſon dans leurs Diſcours. Et le grand nombre de ceux qui parlent ce Jargon, n'ont pas pour cela de grands efforts à ſe faire.

Il s'eſt encore introduit dans la Société une autre ſorte de *Perſiflage* également extravagant, mais beaucoup plus dangereux. Celui où nos jeunes gens du bel air ſe piquent d'exceller, n'eſt autre choſe que le langage de la malignité. De tout tems les petits eſprits ont cher-

ché à en impoſer, en abuſant du frivole avantage qu'ils ſe ſentent ſur ceux qui ſont au-deſſous d'eux ; leur foible eſt de croire s'élever en abbaiſſant les autres. Dans ce Siécle, où l'on a rafiné ſur les Vices même, on ne s'en tient pas là : en ce genre on n'obtient de réputation, c'eſt-à-dire, qu'on ne ſe fait eſtimer d'une eſpéce de ſots, & craindre d'une autre, qu'autant qu'on a l'art de plaiſanter quelqu'un ſans qu'il s'en apperçoive. C'eſt aſſez ſouvent le but que ſe propoſent pluſieurs de ceux qui poſſedent ce don, à ces ſoupers brillans qu'ils arrangent entre eux. Tel s'y croit convié pour ſon mérite, qu'ils n'y admettent que comme l'objet de leur riſée : aux Tables de ceux qu'ils ſe croyent en droit de traiter d'*Eſpèces*, ils ne ſe donnent des rendez-vous, que pour ſe procurer le plaiſir de les *Perſifler*. Talent pernicieux que la plûpart n'exercent que faute d'avoir aſſez d'eſprit pour s'en paſſer, dont quelques-uns ne tirent vanité, que parce qu'ils ne ſe doutent pas du tort qu'il leur fait, & qui ne peut être envié que de ceux qui ne ſont pas en état de le réduire à ſa juſte valeur. Il ne faut, pour l'acquérir,

l'acquérir, que cette proportion d'entendement qui ſuffit pour être méchant, c'eſt-à-dire, celle dont la Nature eſt le plus prodigue. La méchanceté eſt au-deſſous de l'homme qui a beaucoup d'eſprit, & au-deſſus de celui qui en manque; elle n'eſt préciſément à la portée que de ceux qui ont cette médiocrité qui ſe trouve dans les hommes les plus communs. En la tournant du côté du *Perſiflage*, il n'eſt pas difficile d'en contracter l'habitude : les occaſions de s'exercer ſont toujours prochaines. Rarement un homme eſt-il aſſez ſot, pour n'en pas rencontrer d'autres qui le ſoient encore davantage. Dans le nombre on choiſit les duppes. La foibleſſe des uns ne prouve pas la force des autres. Et combien ont la lâcheté de ſe ſervir d'une Arme offenſive, contre ceux qui ne peuvent ou n'oſent employer la même pour ſe défendre! Les uns s'en laiſſent impoſer par les Noms ou par les Rangs, les autres reſpectent encore la Dignité dans la perſonne qui en eſt le moins digne.

Sans craindre en effet ces gens qui ſe croyent ſi redoutables, le parti le plus ſage eſt de ne point entrer en lice avec

eux. On n'obtient la victoire que sur ceux qui la disputent. L'Homme de bon sens en pareil cas, ne s'abbaisse pas jusques-là. Il ne s'engage pas à des combats où le triomphe est souvent plus humiliant que la défaite : attentif à ne se pas compromettre, il dédaigne de parler un jargon qui ne pourroit que le dégrader. S'il voit une Compagnie de gens qu'il supposoit raisonnables, se transformer tout-à-coup dans une troupe de Baladins & d'Histrions, il n'y choisit d'autre Rolle que celui de Spectateur. Il aimeroit encore mieux être l'objet qu'un des Acteurs de ces indécentes Comédies, où l'on se joue également & de l'honneur & de la raison, Les discours insolens de quelques étourdis qui triomphent de son silence, n'excitent que ses mépris.

Lorsque j'ai le malheur d'être témoin de quelques Scenes de cette espéce, je ne puis m'empêcher de sentir que notre Politesse Françoise n'est pas aussi parfaite que nous nous l'imaginons, lorsque ceux même que leur Naissance devroit rendre plus circonspects, ne mettent dans leur Conversation ni frein

ni décence ; je regrette la taciturnité de mes bons Anglois du Nord ; de combien le ſilence eſt-il préférable, je ne dis pas à l'indécence, je dis même à l'abus continuel de la Parole, ſi commun parmi nous.

Comme il eſt de l'Homme de ſe tromper, & de l'honnête Homme de reconnoître ſon erreur, javoue de bonne foi que je crains de n'avoir pas connu tout le mérite des Anglois, lorſque j'ai vécu parmi eux. Je puis avoir été choqué de ce qui n'eſt que l'oppoſé de nos défauts. Ce qui m'a paru contraire aux Bienſéances, ne l'eſt peut-être qu'à nos uſages.

Je ne décide donc point entre les deux Nations. De part & d'autre je vois un tel mêlange de défauts, & de grandes qualités ; de Vertus & de Vices ; de Préventions mal fondées, & d'Avantages réels, que quand j'aurois la témérité d'en vouloir juger, je ne ſçaurois à laquelle des deux la préférence eſt dûe. Il n'eſt qu'un moyen pour ne s'y pas tromper, c'eſt de la donner à la plus raiſonnable ; on eſt ſûr, par une pareille déciſion, de n'en déſobliger au-

cune des deux : le Préjugé de part & d'autre en ſera l'interprête.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

FIN.

FAUTES A CORRIGER.

Tome Premier.

Page 5. *ligne* 12. lorſqu'il eſt impoſſible dans l'exécution. *liſez*, lorſque l'exécution en eſt impoſſible.
p. 78. *l.* 12. que ceux : *liſ.* que de ceux.
P. 152. *l.* 18. ont enivrés : *liſ.* enivré.
P. 190. *l.* 7. toujours les : *liſ.* des.
P. 219. *l.* 17. connios : *liſ.* connois.
P. 323. *l.* 6. il ne : *liſ.* on ne.

Tome Second.

Page 157. *ligne* 6. Anglois : *liſ.* Angloiſes.
P. 250. *l.* 14. ne parle : *liſ.* ne parle pas.
P. 263 *l.* 14. conſtatés : *liſ.* contraſtés.
P. 283. *l.* 15. que d'erreur : *liſ.* que d'erreur d'eſprit.

Tome Troisième.

Page 12. *ligne* 18. élevé : *liſ.* Elève.
P. 36. *l.* 18. qui la portent : *liſ.* qui les porte.
P. 121. *l.* 1. d'où vient : *liſ.* d'où vient donc.

P. 155. *l. dern.* M. Hippolite : *lis.* Monsieur Hippolite.

P. 193. *Note* (*d*) Morale : *lis.* morales.

P. 217. *l.* 6. être de : *lis.* être celui de.

P. 237. *l.* 2. on ne les applaudit : *lis.* on n'y applaudit.

P. 307. *l.* 18. le Ministere ; *lis.* le Ministre.

P. 342. *l.* 6. on réussit bien : *lis.* on réussit bien mieux.

P. 349. *l.* 2. industrieux : *lis.* laborieux.





